

L'ARCHE *Editeur*

Eugène O'NEILL

Châteaux magnifiques

Traduit par
Paul EMOND

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

*première traduction,
encore très littérale.*

Eugene O'NEILL

De plus majestueux châteaux

Traduit de l'américain
par Paul Emond

(janvier 1989)

Personnages

SIMON HARFORD

SARA HARFORD, *sa femme*

DEBORAH HARFORD, *sa mère*

JOEL HARFORD, *son frère*

NICHOLAS GADSBY, *le notaire de la famille Harford*

BENJAMIN TENARD, *un banquier*

LIEU DE L'ACTION:

ACTE 1 SCÈNE 1 : Une cabane en rondins au bord d'un petit lac, près d'un village du Massachussets, un après-midi d'octobre 1832.

SCÈNE 2 : Le jardin de Deborah Harford, à côté de la maison de Henry Harford, en ville, un soir de juin 1836.

SCÈNE 3 : La salle de séjour de la maison de Sara Harford dans une ville textile voisine, le lendemain soir.

ACTE 2 SCÈNE 1 : Le bureau de Simon Harford au siège de la Simon Harford Inc., en ville, un matin de la fin de l'été 1840.

SCÈNE 2 : Le jardin de Deborah Harford, en fin d'après-midi du même jour.

SCÈNE 3 : Un petit salon de la maison Harford, le soir du même jour.

ACTE 3 SCÈNE 1 : Le bureau de Simon Harford, un matin du milieu de l'été 1841.

SCÈNE 2 : Le jardin de Deborah Harford, le soir du même jour.

ACTE 1 SCÈNE 1

Une cabane en rondins près d'un lac dans les bois, à deux milles d'un village du Massachusetts. Il est presque trois heures de l'après-midi, un jour d'octobre 1832

La cabane a dix pieds sur quinze, elle est construite en rondins et est dotée d'un toit de bardeaux tordus, taillés à la main. Une petite clairière l'entoure, où pousse une herbe touffue et enchevêtrée. La façade de la cabane, pourvue au centre d'une porte et, à gauche de la porte, d'une petite fenêtre, surplombe le lac. Une autre fenêtre se trouve dans le mur de droite ; à l'arrière-gauche se dresse une cheminée de pierre. Tout près, sur la gauche et à l'arrière de la cabane, des chênes, des pins, des bouleaux, des érables. Toutes les feuilles brillent de leurs couleurs d'automne, le pourpre, le rouge et l'or, qui se mélangent au vert profond des conifères.

Il est manifeste que, depuis des années, cette cabane est délaissée. Le mortier entre les pierres de la cheminée s'est effrité et est tombé par endroits. Ici et là, la mousse de rembourrage que l'on a placée entre les rondins pend en bandelettes. Au travers des fenêtres, des planches ont été clouées. Dégradé par les intempéries, un banc se trouve contre le mur avant, à gauche de la porte. Il a été construit sur place, et grossièrement, mais il est encore robuste.

La clairière est en partie ensoleillée, en partie ombragée par les arbres.

Au lever du rideau, Sara (madame Simon Harford) apparaît sur la droite, au coin de la cabane. Elle a vingt-six ans et est excessivement jolie, d'un type typiquement irlandais, avec une abondante chevelure noire, une peau claire aux joues roses et de beaux yeux d'un bleu profond. Il y a dans son apparence un curieux mélange de traits que l'on considère communément, les uns comme aristocratiques, les autres comme indiquant au contraire une origine paysanne. Le front est pensif et délicat. Les yeux ne sont pas seulement beaux, ils indiquent l'intelligence. Le nez est droit et finement modelé. Les oreilles sont petites, la tête est bien formée et la nuque est gracieuse. Des lèvres grosses et gonflées donnent à la bouche une touche de sensualité grossière, la mâchoire est un peu trop longue et trop forte pour le reste du visage, elle dénote une obstination et une détermination masculines. Une robe de deuil, flottante, dissimule quelque peu la forme du corps mais ne réussit pourtant pas à cacher une grossesse de six mois. L'impression générale est celle d'un corps vigoureux, à la poitrine abondante, un corps plein de santé et de vitalité, un corps gracieux aussi, en dépit de son état. Les mauvais points en sont de grosses chevilles, de grands pieds et de grandes mains larges et fortes, aux doigts épais. La voix de Sara est basse et musicale. Elle a perdu son accent irlandais, excepté dans les moments de vive émotion.

A l'évidence, Sara s'est dépêchée. Elle est essoufflée et halète. Son regard fait furtivement le tour de la clairière. Sa physionomie exprime un mélange de défi, de ressentiment et de honte. Elle ouvre hâtivement la porte de la cabane et place la clé à

l'intérieur. Puis elle laisse la porte entrouverte, se dirige à pas furtifs jusqu'à la lisière des arbres, à l'avant-gauche, et scrute le sentier qui va vers l'intérieur du bois. Elle observe, puis revient rapidement sur ses pas, entre dans la cabane et, sans bruit, ferme la porte à clé derrière elle. Il y a un moment de silence. C'est alors que Deborah (madame Henry Harford), la mère de Simon, pénètre dans la clairière par le sentier.

Deborah est âgée de quarante-cinq ans mais paraît beaucoup plus jeune. Elle est de petite taille - pas plus de cinq pieds -, son allure est celle d'une jeune fille, svelte et immature. Son visage est petit, étonnamment jeune, et ne porte les premières traces des rides qu'autour des yeux et de la bouche. Les cheveux blancs, ondulés, qui encadrent le visage contrastent avec cette jeunesse et font ressembler Deborah à une jeune fille venue à un bal costumé en s'affublant d'une perruque. Le nez est délicat, il surmonte une bouche aux lèvres charmues, une bouche trop grande et trop forte, qui laisse paraître, quand elle sourit, de grandes dents blanches, parfaitement égales. Le front est haut, un peu bombé, avec des tempes creusées. Les yeux sont si grands qu'ils en paraissent énormes, ils sont noirs et très enfoncés sous des sourcils prononcés qui vont jusqu'à se joindre au-dessus du nez. Les mains sont petites avec des doigts minces, forts, effilés. Les pieds sont minuscules. Deborah est habillée tout en blanc, avec un goût très raffiné.

DEBORAH, regardant la clairière tout autour d'elle, d'un ton amer et en se forçant à un sourire moqueur: Qu'est-ce que tu espères, Deborah? A ton âge, une femme doit se résigner à attendre le bon plaisir de tous les hommes, même de son propre fils. *(Elle se fraie précautionneusement un chemin jusqu'au banc à travers l'herbe.)* L'âge? Tu radotes à propos de l'âge, comme une vieille rombière desséchée! J'ai encore des années devant moi. *(Elle s'assied.)* Et qu'est-ce que tu vas faire de ces années, Deborah? Les gaspiller en rêveries comme tu as gaspillé toutes tes années depuis que Simon t'a fuit? Te rêver dans le temps passé, ne plus être l'épouse respectable, même si on la trouvait un peu folle, d'un marchand bien connu, mais une noble aventurière de la cour du roi Louis? Imaginer que ton petit jardin avec son mur tout autour est devenu le jardin de Versailles, et ton minable pavillon d'été un temple d'Amour construit par le roi? Qu'il te donne là ses rendez-vous passionnés, à toi, sa maîtresse pleine de désirs et d'ambitions! Vraiment, Deborah, je commence à croire que tu dois être un peu folle! Tu aurais mieux fait de prendre garde! Un beau jour, tu t'enfonceras si loin dans ton romantisme maladif que tu seras incapable de rebrousser chemin. *(Provocante.)* Eh bien, qu'il en soit ainsi! C'est avec plaisir que je m'y perdrais! *(Elle s'arrête brusquement, exaspérée.)* Comme c'est stupide! Ces dialogues interminables et insensés avec toi-même! Je dois sortir de là, trouver quelqu'un à qui me confier, un être fort, sain de corps et d'esprit, et qui ose aimer et vivre sa vie avec passion au lieu de lire et de rêver! *(D'un ton moqueur.)* Ah, quand on pense que Simon était ton Simon, non le mari de cette vulgaire Irlandaise qui évidemment, a trouvé dans ses bras un asile des plus confortables! Oui, pourquoi est-ce que je suis venue? Peut-être ne viendra-t-il pas. Peut-être ne le lui a-t-elle pas permis. Est-ce que je vais rester tout l'après-midi à attendre son bon plaisir? *(Sautant sur ses pieds.)* Je m'en vais! *(Se contrôlant - d'un ton qu'elle force à être raisonnable.)* Je suis idiote! Il a dit à la servante de me prévenir qu'il viendrait. Il ne manquerait jamais à sa parole avec moi, même pour elle. *(Elle s'assied à nouveau.)* C'est moi qui suis trop tôt. Je n'ai qu'à patienter, chasser les idées noires, faire passer

le temps... avec un rêve, même s'il est absurde... fermer les yeux et oublier... ne plus les ouvrir jusqu'à ce qu'il arrive... *(Elle se détend, la tête renversée en arrière, les yeux fermés. Une pause. Puis elle rêve à haute voix.)* Le Palais de Versailles... Je porte une robe de satin pourpre et d'or, brodée de perles... Louis me donne le bras et toute la cour attend jalousement... les hommes, ces anciens amants dont mon ambition s'est servie avant de les écarter, ou d'autres, qui aimeraient être mes amants mais qui n'osent pas... les femmes, qui haïssent mon intelligence et ma beauté, qui jalourent mon grand savoir de l'amour et du cœur des hommes... Je me promène dans les jardins avec le roi... il me chuchote tendrement : "Mon trône est dans votre cœur, ma bien-aimée, et mon beau royaume est votre beauté." Il me baise les lèvres... et moi, je le conduis dans le petit temple d'amour qu'il a construit pour moi...

On entend un bruit dans le sentier, sur la gauche, à travers les arbres. Deborah se lève rapidement et ouvre les yeux, tandis que Simon Hartford pénètre dans la clairière. Il a trente-six ans mais par son allure il semble plus vieux. Il est grand et dégingandé, les membres nerveux. Un long visage de Yankee, avec un air indien, basané, le nez un peu fort, la bouche grande et sensuelle, le front bas, les yeux brun clair, bien détachés l'un de l'autre, avec une expression tranchante et pénétrante, mais porteuse aussi, au plus profond, de rêverie et de contemplation. Il parle calmement, d'une voix grave et traînante.

SIMON : Mère ! *(Il marche vers elle à grands pas.)*

DEBORAH, *se redressant, d'un ton satisfait et arrogant* : Il vous a plus de me faire attendre, Monsieur.

SIMON, *déconcerté, puis décidant qu'elle plaisante et riant* : Ce n'est pas moi, Madame ! Je suis à l'heure. C'est vous qui étiez trop tôt. *(Il l'embrasse.)* Mère, c'est si bon de...

DEBORAH, *perdant son arrogance et se collant à lui de façon presque hystérique* : Oui ! Oui ! Cher Simon ! *(Elle sanglote.)*

SIMON : Mère ! Ne pleure pas ! Je ne me rappelle pas t'avoir jamais vu pleurer.

DEBORAH, *s'arrachant à lui* : Non. Et c'est un bien mauvais moment pour commencer. Une femme peut pleurer quand elle est jeune. Quand elle devient vieille, c'est tout à fait répugnant. *(Elle s'essuie les yeux avec son mouchoir.)*

SIMON : Mais tu es jeune et belle comme tu l'as toujours été.

DEBORAH : Vous êtes galant, Monsieur. Mon miroir me raconte pourtant une bien cruelle histoire. Allez-vous prétendre aussi que vous ne voyez pas toutes ces rides ?

SIMON : J'en vois l'une ou l'autre. Mais pour votre âge...

DEBORAH, *lui lançant un regard irrité, puis se forçant à rire*: C'est vrai, je suis bien conservée. Mais quelle bêtise de perdre ces précieux instants à discuter de la vanité d'une vieille femme. (*Elle pose ses mains sur les épaules de Simon.*) Mais parlons de toi, plutôt. Laisse-moi te regarder. Oui, tu as changé. Et autant que je m'y attendais. Tu as pris l'allure de ton père, celle d'un marchand propère.

SIMON, *fronçant les sourcils et détournant les yeux* : J'espère bien que non ! Assieds-toi, Mère ! (*Elle s'assied. Il examine la cabane. Il essaie d'ouvrir la porte, cherche dans sa poche.*) C'est curieux, j'aurais juré que j'avais la clé. Mais ça vaut peut-être mieux ainsi. Ça ne ferait que me rendre mélancolique.

DEBORAH : Oui, c' est toujours triste de contempler le cadavre d'un rêve.

SIMON, *répondant avant de réfléchir*: Oui. (*Puis, sur la défensive.*) A moins que l'on ait trouvé un meilleur rêve.

DEBORAH : Comment va Sara ?

SIMON : Elle va bien. Et elle est heureuse.

DEBORAH : Tu es toujours aussi amoureux ?

SIMON : Encore plus. Je ne peux imaginer un mariage plus heureux que le nôtre.

DEBORAH : J'en suis contente. Dans chacune de tes lettres, tu insistais sur ce bonheur. Et les enfants ? Sara en attend-elle un nouveau ?

SIMON : Oui.

DEBORAH : Toutes ces grossesses ! Ce doit être épuisant pour elle. Est-elle encore jolie ?

SIMON : Plus jolie que jamais.

DEBORAH : Je me demandais si tu la prendrais avec toi aujourd'hui.

SIMON : J'ai pensé que tu voulais me voir seul.

DEBORAH : C'est vrai. Mais je me rends compte à présent qu'il aurait peut-être été aussi bien... (*Rapidement.*) J'ai cru un instant que Sara ne t'aurait pas permis de venir.

SIMON : Tu parles comme si j'étais un esclave.

DEBORAH : N'est-on pas esclave quand on est amoureux ? C'est ce que j'ai lu chez les poètes.

SIMON : Oh, pour l'amour, je suis un esclave volontaire. Mais que vas-tu penser de Sara !

DEBORAH : L'amour d'une femme est possessif et jaloux, c'est du moins ce que j'ai lu. Et elle sait combien nous étions proches jadis, au bon vieux temps. Tu étais heureux avec moi, à cette époque, pas vrai ?

SIMON : Bien sûr, Mère, j'étais... heureux comme jamais.

DEBORAH : Je suis heureuse que tu t'en souviennes encore, mon chéri. *(Elle lui caresse la main.)*

SIMON : Et je te suis très reconnaissant de tout ce que tu as fait pour nous par la suite.

DEBORAH : C'est Sara, n'est-ce pas, qui a insisté pour que tu rembourses ? Pour moi, c'était un cadeau.

SIMON : Elle a beaucoup de sensibilité et elle est très fière. *(Hâtivement.)* Mais elle t'est aussi reconnaissante que moi. Elle n'oubliera jamais ta gentillesse.

DEBORAH : Je lui suis reconnaissante de ce sentiment. Dis-moi, Simon, est-ce que tu penses toujours à ce livre que tu étais si impatient d'écrire, quand les affaires de ton père t'ont dégoûté et que tu t'es retiré pour vivre seul ? A ce projet d'une nouvelle société où il n'y aurait ni riche ni pauvre ? Ou est-ce que tu as entièrement abandonné cette idée ?

SIMON : Pour l'instant, je l'ai abandonnée. Mais j'y pense souvent.

DEBORAH : Je vois.

SIMON : Pourquoi cette question, Mère ?

DEBORAH : Je suppose que c'est cet endroit qui me le rappelle. Tu devrais vraiment l'écrire. Les temps sont mûrs pour un tel livre. Avec monsieur Jackson au pouvoir quatre années de plus - même ton père admet que sa réélection est assurée - on ne pourra plus faire marche arrière. Nous allons nous trouver à jamais sous le joug de la foule cupide et ignorante. Ton pauvre père ! Il souhaite que le Massachusetts se sépare de l'Union. La seule mention du nom de Jackson lui donne une violente dyspepsie.

SIMON : La morgue avec laquelle on méprise le peuple est ridicule. Dans une société libre, il ne doit plus y avoir de propriété privée ; c'est elle qui pousse des hommes à

en réduire d'autres en esclavage. Il faut protéger l'individu de ses stupides instincts de possession, jusqu'à ce qu'il ait été spirituellement éduqué à les perdre. Dans mon livre, je veux prouver que ce serait facile à réaliser, si seulement l'homme...

DEBORAH : Ah oui, si seulement l'homme et la femme n'étaient pas l'homme et la femme !

SIMON : Tu es aussi cynique que Sara. Elle fait la même objection. Mais je dois t'ennuyer avec ma société parfaite.

DEBORAH : Je suis trop heureuse de voir que le rêveur existe encore en toi.

SIMON : Il y a longtemps que je n'ai plus parlé de ces choses. Mais tu m'as toujours écouté avec une telle sympathie !

DEBORAH : Oh, je le fais encore. Pas toi ?

SIMON : Je crois toujours, comme Rousseau, et toujours aussi fermement, qu'au fond d'elle-même la nature humaine est bonne et généreuse. Ce qui la corrompt, c'est ce que l'on se plaît à appeler la civilisation. Nous devons retourner à la nature et à la simplicité, et nous découvrirons que le peuple - ce peuple que Père considère avec mépris comme une foule cupide - est aussi noble et honorable que ne prétend l'être la fausse aristocratie de notre société !

DEBORAH : Et pourtant, même si ces gens étaient nobles, je n'en serais pas moins dégoûtée par leurs chevilles épaisses, leurs mains répugnantes et leurs ongles sales ! Mais, mon Dieu, suis-je venue ici pour discuter des droits naturels de l'homme, moi qui prie qu'il y ait un second Déluge pour débarrasser le monde de cette stupide race humaine et pour que la terre soit purifiée! (*Elle se lève.*) Il se fait tard, je dois m'en aller.

SIMON : T'en aller ? Mais tu viens d'arriver ! Assieds-toi, Mère ! (*Elle se rassied.*) Tu ne m'as pas encore dit un mot à ton propos.

DEBORAH : Même si tu peux m'entendre amicalement, je crains tu ne puisses m'écouter, Simon.

SIMON : J'avais pourtant l'habitude de t'écouter, non ?

DEBORAH : Il y a longtemps. Dans une autre vie. Depuis, nous avons tous deux changé.

SIMON : Comment peux-tu croire cela de moi, Mère ? J'en suis blessé.

DEBORAH : Oh, je ne sais plus que croire de quoi que ce soit ou de quiconque !

SIMON : Même de moi ?

DEBORAH : Même de moi-même.

SIMON : Que s'est-il passé, Mère ? Est-ce que Père t'a fait quelque chose ?

DEBORAH : Quelle idée absurde ! Ton père se soucie trop de ce que le président Jackson va prochainement faire ou ne pas faire, ou de ce qu'il va importer ou exporter, pour me tourmenter, même si je l'y autorisais.

SIMON : Est-ce que c'est Joel ?

DEBORAH : Tu y es de moins en moins ! Si tu pouvais voir ce que ton frère est devenu ! Il est le chef du département de comptabilité et c'est bien le plus haut poste auquel il puisse jamais prétendre.

SIMON : je sais que Joel a peu de capacités.

DEBORAH : Il est devenu un gratte-papier et un comptable confirmé. Je crois qu'un jour il a essayé de me trouver sur la page profit de ses livres. Comme il ne m'y a pas trouvée, il en a conclu qu'il lui suffisait de penser que j'existais. Il n'y a pas longtemps, je l'ai invité à me rendre visite dans mon jardin...

SIMON : Qu'est-ce que tu pouvais bien lui vouloir ?

DEBORAH : Pauvre Joel ! Il semblait aussi étonné que si une nonne l'avait invité dans sa chambre à coucher. Il est venu, avec l'air, je peux le dire, d'un d'honnête homme qui fait une visite obligatoire à une femme dont il désapprouve la conduite, il a récité résolument d'impeccables platitudes, en regardant les fleurs pendant une demi-heure sans savoir où se mettre, et puis il s'est enfui ! Tu aurais ri en le voyant.

SIMON : Oui, il ne devait pas se sentir du tout à sa place.

DEBORAH : Tu ne dois donc pas être jaloux, mon chéri. Non, je n'ai pas changé à cause de Joel. Certainement pas !

SIMON : Alors, qu'est-ce que c'était, Mère ?

DEBORAH : Rien ne s'est passé, sauf le temps et ses transformations.

SIMON : Tu sembles si seule.

DEBORAH, *lui tapotant la main* : Tu sais bien. Mais à présent, je me sens moins seule.

SIMON : Il m'est difficile de te croire. Tu as toujours été si indépendante.

DEBORAH : Mais vient un temps où, brusquement, quand tu jettes un coup d'oeil à la vie qui passe derrière les murs du jardin et qui ignore que tu es toujours là, la douleur te ronge le cœur !

SIMON : Comment peux-tu dire que, pour toi, la vie est finie ? Tu...

DEBORAH : Tant qu'on est encore beau et que la vie vous fait la cour, c'est un geste d'orgueil magnifique que de la repousser. Mais quand vient le changement, quand la vie se montre indifférente, que c'est elle qui vous repousse... Oh, je ne suis pas encore si bas, je le sais. Mais j'y arriverai ! Je sens constamment les secondes et les minutes et les heures couler en moi, je sens la haine de la vie contre ceux qui l'ont dédaignée ! Mais le corps est moins important que l'âme. Et mon âme se regarde dans son miroir, elle voit le crâne de la mort qui lorgne méchamment par-dessus ses épaules !

SIMON, *avec un mouvement de répugnance* : Mère ! C'est trop morbide !

DEBORAH : Pauvre Simon. Les mères ne devraient jamais avoir de telles pensées, n'est-ce pas ? Pardonne-moi.

SIMON : Es-tu es toujours une aussi bonne comédienne ?

DEBORAH : Que que tu dis là, Simon !

SIMON : Je me rappelle comment tu t'identifiais à chacun des rôles, quand tu me lisais des contes de fée. D'abord, tu étais la bonne fée, ou la bonne reine, ou la pauvre petite princesse abusée. C'était merveilleux. Mais l'instant d'après, tu devenais la méchante reine, ou la mauvaise fée, ou l'affreuse sorcière et j'en étais terrorisé, j'en attrapais la chair de poule !

DEBORAH : Tu étais très sensible et imagitatif... quand tu étais enfant.

SIMON : Quel rôle joues-tu à présent, Mère ?

DEBORAH, *se raidissant, évitant le regard de Simon et se forçant à rire* : C'est absurde ! Tu oublies que je n'ai plus de public.

SIMON, *d'un ton taquin* : Oh, tu as toujours été bon public pour toi-même. Dis-moi...

DEBORAH : Tu serais horriblement choqué si je te disais de quelle nature est la pièce que je me joue dans mon passé du dix-huitième siècle !

SIMON : Ta vieille et affreuse sorcière m'a toujours préparé au pire !

DEBORAH, *en plaisantant, mais avec un arrière-fond sérieux, compulsif et morbide, qui se développe au fur et à mesure qu'elle parle* : Ceci est plus affreux que toutes les sorcières. Ceci est la vie réelle, même si c'est du passé.

SIMON : Eh bien, Mère, dis-le, ton terrible secret ! Je promets de ne pas être trop horrifié. Es-tu une méchante reine de France ?

DEBORAH, *paraissant soudain perdre le contrôle d'elle-même, avec arrogance* : Non. Je préfère posséder le pouvoir secret, derrière le trône, être l'ambitieuse aventurière qui s'est poussée du caniveau jusqu'à la noblesse, grâce à son intelligence et à son charme, qui se sert de l'amour mais qui n'aime qu'elle-même, qui est impitoyable et qui écrase tout sur son chemin pour parvenir au pouvoir, pour devenir la favorite du roi, pour allumer en lui la passion et en faire son esclave ! *(Elle termine sur un ton d'exaltation et de passion inquiétantes.)*

SIMON, *sursautant, dégoûté* : Mère ! *(Elle se lève d'un air hébété Il poursuit rapidement.)* Non, je ne suis pas choqué. Ce que tu racontes est trop idiot ! *(Elle se détourne pour se protéger, comme s'il l'avait frappée au visage.)* Mais non, je mens. Un instant, tu m'as vraiment choqué, Mère. Ou, pour le moins, tu m'as surpris ! *(Il ricane.)* Mais, à présent, je vais garder de toi une image très précise. Tu es assise dans ton jardin entouré de murs, toute de blanc vêtue, parfaitement à l'abri de tout ce que la vie peut avoir de sordide, pleine de délicatesse, pleine de dédain et l'esprit au loin... et dans tes rêves, tu joues à croire à l'histoire romantique et dépravée que tu te racontes, une histoire sortie de scandaleux mémoires français ! *(Il rit presque moqueusement.)*

DEBORAH, *piquée au vif, un éclair de haine dans les yeux se redressant avec une arrogance menaçante* : Vous osez rire de moi, Monsieur ! Prenez garde ! *(Puis, comme il la contemple pétrifié et stupéfait, elle se contrôle et se force à un rire hystérique.)* Voilà ! Tu vois ! Je peux encore être une comédienne convaincante, si je veux ! Pauvre Simon, si tu pouvais voir ton visage horrifié !

SIMON, *soulagé, souriant d'un air penaud* : Tu m'as fait affreusement peur. Un moment, j'ai cru que tu étais sérieuse...

DEBORAH : Mon cher garçon, j'espère que tu ne penses pas que ta pauvre mère est devenue folle ! Mais oublions mes stupides plaisanteries et, pour le peu de temps qui nous reste, retrouvons le sens commun. Comment vont tes affaires, ces derniers temps ? A en juger par tes lettres, tu es en plein succès.

SIMON : Oh, seulement dans une très modeste mesure, Mère.

DEBORAH : Tu espères faire mieux encore ? Je suis sûre qu'avec Sara qui t'inspire, tu y arriveras.

SIMON : Oui, je fais tout ça pour elle.

DEBORAH : Je vois.

SIMON : Qu'est-ce que tu vois ? Je le lui dois.

DEBORAH : Bien sûr. Mais ce n'est pas à ça que je pensais. J'avais une idée folle... que peut-être tu continuais à jouer à cache-cache avec toi-même.

SIMON : Tu as raison d'appeler cela une idée folle.

DEBORAH : Dans une de tes lettres, tu te vantais d'être considéré par la ville comme le plus talentueux de ses jeunes marchands.

SIMON : Je ne me vantais pas, Mère. Je pensais que ça te ferait rire.

DEBORAH : Mais oui, j'ai ri, à l'époque. Mais à présent je vois qu'il n'y a rien d'incongru à cela. Après tout, tu es le fils de ton père. Il est d'ailleurs étonnant de voir combien, en plus d'un aspect, tu lui est devenu tout à fait semblable.

SIMON : Absurdité, Mère !

DEBORAH : On croirait que tu es honteux de ton succès.

SIMON : Pourquoi devrais-je être honteux ?

DEBORAH : Pourquoi, en effet ? A moins que tu ne regrettes d'avoir perdu ton rêve poétique sur une société parfaite.

SIMON : Je ne l'ai pas perdu ! Et ce n'est pas seulement un rêve. Je peux prouver...

DEBORAH : Oh, je sais. Ton livre. Mais tu as dit que tu y avais renoncé.

SIMON : J'ai dit que dernièrement je n'avais pas eu le temps.

DEBORAH : Quatre années, c'est un bien long "dernièrement". Mais pourquoi devrais-tu en être honteux ?

SIMON : Je n'en suis pas honteux ! Pourquoi insistes-tu de la sorte ? Disons que peut-être, de temps en temps, je me sens un peu coupable.

DEBORAH : Ah !

SIMON : Mais alors, je me rappelle à moi-même que ce que je suis en train de faire est purement et simplement un moyen. Le but est le bonheur de Sara. Et cela justifie tous les moyens !

DEBORAH : J'ai découvert que le moyen devient toujours la fin... et la fin, c'est toujours soi-même.

SIMON : Je me propose de nous retirer dès que nous en aurons assez. J'écirai mon livre alors.

DEBORAH : As-tu convenu avec Sara de ce représente ce "assez" ?

SIMON, *hésitant, puis mentant* : Oui, évidemment. *(Une pause. Il fronce les sourcils et poursuit, de mauvaise humeur.)* Je dois admettre que la corvée quotidienne de la comptabilité est mortellement ennuyeuse. Ce n'est pas la carrière que j'aurais choisie. J'aurais dû vivre ici, libre et en pleine nature, et gagner juste assez pour survivre en gardant mes rêves.

DEBORAH : Ah.

SIMON : Mais quand j'arrive à la maison, que je vois le bonheur de Sara et que je la tiens dans mes bras, alors mon mécontentement me semble être de l'égoïsme.

DEBORAH : Évidemment. Le danger, c'est que ton mécontentement va grandir avec ton succès, jusqu'à ce que... Mais, bon Dieu, je parle comme Cassandra ! Pardonne-moi ! Et maintenant, il faut vraiment que je m'en aille, Simon. *(Ils se lèvent et vont jusqu'au sentier sur la gauche. Soudain, elle dit, d'une voix étrange .)* Non, va le premier.

SIMON, *inquiet* : Mais pourquoi n'allons-nous pas ensemble jusqu'à la route ?

DEBORAH : Je t'en prie, obéis-moi ! Je pense que tu as oublié comment je suis. Est-ce que la vieille n'a pas le droit d'être un peu fantasque, si ça lui plaît ?

SIMON, *embarrassé mais souriant* : Tu le peux, bien sûr.

DEBORAH, *l'embrassant* : Au revoir, mon chéri. Écris-moi ouvertement à propos de ton mécontentement. Je serai, comme toujours, ta confidente. *(Elle le pousse légèrement.)* Va-t-en, à présent.

SIMON, *avançant en hésitant*: Je... Au revoir, Mère. *(Il se détourne comme à regret.)*

DEBORAH, *prise d'un soudain repentir*: Attends ! *(Elle l'embrasse à nouveau.)* Mon fils chéri ! Pardonne-moi d'avoir essayé d'empoisonner ton bonheur. Pardonne-moi tout ce que j'ai dit ! N'aie pas de regrets ! L'amour vaut plus que tout ! Sois heureux ! *(Elle l'embrasse, puis, d'un ordre brusque, le pousse dans le sentier.)* Ne dis plus rien ! Va ! *(Elle se détourne. Simon la regarde un instant, profondément troublé, puis se tourne et disparaît en bas du sentier. Elle se retourne pour regarder derrière lui.)* Idiotie, Deborah ! Dans ses bras, il oubliera. J'ai chassé à jamais de mon cœur le mari de cette Irlandaise. Je ne le reverrai jamais.

Tandis qu'elle prononce ces derniers mots, la clé tourne silencieusement dans la porte de la cabane, qui s'ouvre. Sara sort et reste sur le seuil en hésitant un moment. Puis, le visage figé et déterminé, elle s'avance sans bruit, jusqu'à ce qu'elle soit tout près de Deborah qui ne l'a pas vue.

SARA, *calmement et poliment, dans un anglais prudemment surveillé et articulé*: Je vous prie de m'excuser, Madame Harford. *(Deborah sursaute et se retourne vers elle.)* Je suis heureuse de vous revoir à nouveau. Et de vous connaître un peu. J'étais dans la cabane pendant tout ce temps.

DEBORAH : Vous avez osé écouter !

SARA : Je suis venue exprès pour écouter. Mais, après tout ce que j'ai entendu, je sais que j'étais folle d'avoir peur de vous.

DEBORAH : Du fait de vos origines, je pouvais m'attendre à votre bassesse et à votre manque de scrupules. Mais je n'aurais jamais cru que vous vous en vanteriez !

SARA, *piquée au vif et commençant à se manifester sa colère tout en gardant relativement son calme, et avec un accent irlandais*: J'ai mon honneur et c'est un pur honneur de femme, vous donneriez votre âme pour avoir le même ! Connaître l'amour et le protéger contre le monde entier, par tous les moyens ! C'est cela, mon honneur ! *(Elle perd graduellement le contrôle d'elle-même et prend de plus en plus l'accent irlandais.)* Qu'est-ce que vous contre mes origines ! Ne prenez pas vos airs et vos grâces de grande dame avec moi ! Je suis trop forte pour vous ! La vie est trop forte pour vous ! Mais elle n'est pas trop forte pour moi ! J'en prendrai ce que je veux et ça m'appartiendra ! *(D'un ton moqueur.)* Et vous parlez d'honneur quand vous rêvez d'être une putain qui ne pense qu'à l'argent et aux combines ! *(Deborah se crispe. Sara poursuit plus calmement.)* Mais c'est seulement en rêve ! Vous souhaitez vivre mais vous n'en avez pas la force, vous courez vous cacher parce que vous avez peur. Vous restez assise toute seule dans votre jardin, à guetter l'âge qui vous grimpe dessus. Vous écoutez derrière le mur les pas de la vie qui s'éloignent dans la rue, vous écoutez le battement de votre cœur qui part se promener en vous oubliant, qui siffle un air d'amour pour lui-même et rêve d'une autre femme.

DEBORAH, *bégayant* C'est un mensonge ! *(Elle vacille, comme si prise de faiblesse, elle allait s'évanouir.)* Je... je me sens un peu faible... je... *(Elle s'accroche au banc.)*

SARA, *retrouvant brusquement ses manières calmes et polies et son anglais sans accent, et la soutenant de son bras*: Laissez-moi vous aider, Madame Harford. Vous devez vous reposer un moment.

DEBORAH, *affalée sur le banc*. Merci.

SARA : Je vous demande pardon de ne pas m'être contrôlée, Madame Harford. Mais ce que vous avez dit...

DEBORAH : Je sais. Je vous en prie, pardonnez-moi.

SARA : Je suis sortie de la cabane parce qu'il y avait un tas de choses que je voulais vous dire. Et je vais vous les dire ! Mais je veux d'abord que vous sachiez combien je suis désolée que Simon ait ri. J'ai senti ce rire arriver. Je l'ai attendu, en priant pour qu'il n'arrive pas. Quand il a ri, c'était comme si on retournait un couteau en moi aussi. *(Deborah lève un instant les yeux et la regarde, surprise, avec un air de profonde gratitude. Sara poursuit.)* Je veux vous demander pardon, pour lui. Que peut connaître un homme de ce qui est vrai ou de ce qui est faux dans les rêves d'une femme ?

DEBORAH, *avec un faible sourire*. Je pensais que vous étiez une idiote. Je crains de commencer à vous apprécier, Sara.

SARA, *embarrassée et se forçant à un ton joyeux*. Oh, n'essayez pas de vous payer ma tête avec des boniments. Vous me haïssez par-dessus tout. Et moi aussi, je vous hais. Je suis contente de vous avoir écoutés. Vous vouliez qu'il doute de lui-même, qu'il soit dégoûté de lui-même, qu'il soit plein de reproches à l'égard de cette bête arriviste qui a fait de lui son esclave et qui a détruit ses beaux rêves poétiques. *(Elle rit dédaigneusement.)* Vous avez beau être sa mère, vous connaissez mal Simon. Quel homme ne se plaint pas de son travail, quel homme ne prétend pas être un esclave ! Mais si vous le voyiez quand il rentre à la maison, fier et heureux, parce qu'il a battu un concurrent dans une affaire, et qu'il en rit et qu'il s'en vante, vous n'espéreriez pas pouvoir utiliser son vieux rêve d'un livre qui changerait le monde pour le rendre insatisfait. Je sais ce qu'il aime vraiment : le monde tel qu'il est. *(Elle s'arrête. Deborah reste silencieuse, les yeux au sol.)* Mais ce que je voulais dire, c'est que vous ne me connaissez pas. Sans doute suis-je une arriviste. J'ai eu de bonnes raisons pour qu'il en soit ainsi. Il n'y a rien de tel que la faim pour vous rendre arriviste. Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il y a aussi de l'amour en moi, et bien assez pour détruire tout l'arrivisme du monde. Si je pensais que cela peut le rendre heureux, je vivrais ici, avec lui, dans cette cabane, ou dans un fossé, et je volerais des pommes de terre chez les fermiers pour le nourrir, j'irais avec mes enfants mendier des sous sur la route pour acheter une plume, de l'encre et du papier pour son livre et je rirais de joie et d'amour ! Au moment où il a dit qu'il se retirerait pour écrire

son livre quand il en aurait assez, je vous ai entendu ricaner que nous n'en aurions jamais assez. Tout ce dont je rêve, c'est qu'il puisse se retirer comme propriétaire foncier, à la minute même où nous en aurons assez, et que nous puissions élever convenablement nos enfants. Avec votre orgueil de Yankee et votre ignorance, vous pensez, parce que mon père s'est ruiné en Irlande à cause de la boisson et du jeu, que l'affreuse auberge qu'il a tenue ici est tout ce que nous avons connu. Mais quand je suis née, mon père avait une position sociale bien meilleure, nous habitions un château, avec des domestiques, des écuries et de magnifiques chevaux. Mon père était un homme du monde, et un officier qui avait servi avec honneur en Espagne sous le grand Duc de Wellington. *(Abruptement.)* Je vous prie de m'excuser de vous ennuyer avec les histoires de mon père, Madame Harford. C'était un ivrogne stupide, plein de prétentions et de mensonges. Mais ce que je viens de dire est tout de même vrai.

DEBORAH : Je commence à vous connaître, Sara.

SARA : Ça m'est égal, ce que vous connaissez. Restez dans vos rêves et laissez-moi seule avec les miens. Simon est à moi, à présent. *(Poliment.)* Je dois m'en aller. Simon va s'étonner que je sois partie. Je vous promets de ne rien lui dire. Je vous dit au revoir, à présent, Madame Harford.

DEBORAH, *la regardant de haut, froidement* : Au revoir. Je vous promets en retour de ne jamais essayer de revoir votre mari, ou même de lui écrire. *(Avec dédain et arrogance.)* Oseriez-vous penser que je toucherais à ce qui vous appartient ?

SARA : Non. Vous savez que je ne vous le permettrai pas. *(Elle sourit d'un air moqueur et sort vers l'arrière, du côté droit.)*

DEBORAH : Espèce de vulgaire catin ! Si je voulais, si j'en avais la possibilité... Non. C'est terminé... oublié... mort. Une existence sans valeur, minable, sordide. Je ne vais pas me laisser atteindre par ça. *(Elle se détend peu à peu, ses yeux deviennent rêveurs, elle regarde fixement devant elle comme une aveugle.)* Le Palais de Versailles... Le roi et moi, nous nous promenons dans les jardins éclairés par la lune... "Mon trône est dans votre cœur, ma bien-aimée, et mon beau royaume est votre beauté..." *(Elle reprend ses esprits et se lève.)* Non ! C'est fini, ces lubies romantiques et idiotes ! Je ne veux plus de ces rêves ! Plus jamais ! Je dois accepter le changement et la laideur, et le temps et la mort, il faut que je me résigne ! *(Un sourire d'ironie amère lui vient aux lèvres.)* Après tout, que pourrais-tu faire d'autre, à présent, Deborah ? Tu entendrais toujours son rire !

RIDEAU

ACTE I, SCÈNE 2

Un coin du jardin de la maison de Deborah Harford, en ville, par une chaude soirée de pleine lune, en juin 1836.

Ce coin est clôturé, à l'arrière et sur la droite, par un mur de briques de huit pieds de haut. Au centre, un pavillon octogonal, aux murs et au toit pointu entièrement recouverts de lierre. A gauche et à droite du pavillon, des arbustes, et, derrière, tout le long du mur, une ligne de cyprès italiens. Les arbustes, de différentes tailles, sont tous taillés en formes géométriques - cônes, cubes, cylindres, sphères, pyramides, etc. Ils donnent à l'endroit une atmosphère curieuse et artificielle. Le côté face du pavillon est pourvu d'une porte étroite dont le haut est en forme d'arc et qui est peinte de laque chinoise de couleur rouge. Trois marches y mènent. A gauche et à droite de ces marches, deux petits bancs de pierre et, devant eux, un espace pavé au centre duquel se trouve une pièce d'eau ovale. A hauteur de cette pièce d'eau, deux sentiers partent, l'un vers la gauche, l'autre vers la droite. Le sentier de gauche passe derrière un arbuste taillé en forme de sphère, puis va vers la maison. Celui de droite mène à une porte qui se trouve dans le mur et qui donne sur la rue ; cette porte est de couleur verte et son sommet est également en forme d'arc. Au-dessus d'elle est accrochée une lanterne de fer forgé, où une petite lampe brille avec éclat.

Des voix d'hommes se font entendre dans le sentier de gauche, et, un instant plus tard, apparaissent Nicholas Gadsby, le notaire des Harford, et Joel, le plus jeune fils de Deborah. Gadsby est un petit homme corpulent de cinquante-six ans. Il est presque complètement chauve et son visage est rond et rubicond, avec de petits yeux gris fureteurs. Tout indique en lui l'homme de loi d'une famille aisée et conservatrice. Ses manières et sa façon de parler dénotent sa prétention et sa suffisance et il est extrêmement conscient du respect dû à la dignité de sa profession. L'habit noir qu'il porte est parfaitement conforme à son rang. Joel Harford a vingt-neuf ans, il est grand et mince, légèrement voûté. Son visage est pâle et beau, c'est le visage d'un médiocre méthodique, qui, dans ses limites étroites, n'est pas sans détermination ni intégrité, mais qui manque de confiance en lui ou d'ambition. L'ensemble de son aspect a quelque chose d'aride, de guindé et de puritain. Ses cheveux sont bruns, ses yeux bleu clair, le menton est pointu, la bouche obstinée. Sa voix est sèche, prématurément vieillie.

Ils s'arrêtent et viennent jusqu'à la pièce d'eau. Gadsby regarde autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un. Il semble choqué et indigné, mais en même temps fortement troublé.

GADSBY : Eh bien ? Vous voyez qu'elle n'est pas ici. Je ne pensais pas qu'elle y serait.

JOEL, sèchement, indiquant le pavillon : Vous la trouverez qui se cache là-dedans.

GADSBY : Dieu me garde. Je ne peux croire...

JOEL : Depuis la mort de Père, elle semble... délibérément dérangée...

GADSBY : Allons, allons, Joel. Le choc, la douleur, naturellement ...

JOEL : Peu importe la cause, ce n'est pas un grief.

GADSBY : Vous avez dit : "délibérément".

JOEL : Vous jugerez par vous même.

GADSBY : Ridicule ! Je connais votre mère depuis votre enfance. Excentrique, oui. Non conventionnelle, et par provocation. Lunatique et fantasque. Mais toujours une dame distinguée, une hôtesse charmante, intelligente et gaie... et très belle.

JOEL : Vous oubliez la raison qui nous conduit ici.

GADSBY : Je voudrais pouvoir l'oublier. Je ne peux toujours pas croire que votre père a pu...

JOEL : Il vaudrait mieux que vous l'appeliez seul. Je n'ai jamais été le bienvenu ici.

GADSBY, *se tournant vers le pavillon et appelant* : Deborah ! (*Il va jusqu'au sommet des marches.*) Deborah ! C'est moi, Nicholas ! (*Il s'arrête, se tourne vers Joel avec inquiétude.*) Dieu me protège, Joel ! Pensez-vous pas que quelque chose lui soit arrivé ?

Mais pendant qu'il parle, la porte s'ouvre doucement. Deborah apparaît, le dos tourné, comme si elle avait tâtonné à reculons dans l'obscurité et, de la main, cherché la poignée derrière elle, gardant ainsi le visage dirigé vers ce dont elle s'éloigne. Tandis que la porte s'ouvre, son corps, collé contre elle, se tourne avec elle sur la gauche, jusqu'à ce que la porte soit aux deux-tiers ouverte. Mais le visage reste dirigé vers l'arrière, scrutant toujours l'obscurité à l'intérieur du pavillon. Soudain, Deborah frissonne légèrement ; elle étouffe un soupir, arrache ses yeux à l'obscurité, pousse complètement la porte et montre son visage. Quand il le voit, Gadsby ne peut retenir un cri d'effroi.

Deborah semble être devenue beaucoup plus âgée que ses quarante-neuf ans. Son teint pâle s'est changé en une déplaisante couleur grise. Sa peau sèche est tendue sur les os et, par son apparence un peu brillante, ressemble à celle d'un serpent. Les yeux noirs, sous les épais sourcils, sont plongés dans de profondes cavités et leur aspect est fiévreux et maladif. Ils paraissent plus grands que jamais dans ce petit visage ovale. Des rides profondes descendent du nez jusqu'au coin de la bouche. Les lèvres sont

crispées et des cavités se découvrent sous les pommettes et dans l'élancement du cou. On dirait qu'une tête de mort a pris possession du visage et qu'elle commence à apparaître sous le masque de chair. Deborah a pourtant encore, dans chacun de ses mouvements, une allure gracieuse et jeune qui contraste avec l'expression du visage. Elle est tout habillée de blanc.

DEBORAH, regardant Gadsby et d'une voix basse, qui a perdu toute qualité musicale et qui est devenue plate et cassante : Je suis contente que vous soyez venu, Nicholas. Je ne dois jamais retourner là-dedans !

GADSBY : Est-ce qu'il y a là quelque chose qui vous effraie, Deborah ?

DEBORAH : Quelque chose ? En dehors de moi ? Non, il n'y a rien d'autre que moi-même, là-dedans. Que mon esprit. Que ma vie - je suppose qu'on peut l'appeler ainsi, puisque je n'ai plus vécu qu'en esprit. Cela devenait une prison effrayante à la fin, une prison pleine de fantômes et de cadavres. Oui, à la fin - et j'ai atteint la fin -, le désir d'un moment de paix, d'un moment sans pensée, le désir d'une seule seconde où l'on pourrait s'accepter soi-même sans poser de question, ce désir devient si terrible que l'on ferait tout, que l'on donnerait tout pour s'échapper ! C'est cela qui m'a fait peur. Mais après que vous avez appelé... pas avant. Avant, le désir et la fascination étaient tels que j'en oubliais la peur. La tentation de s'échapper... ouvrir une porte... passer hardiment le seuil. Et, après tout, mon Dieu, pourquoi devrais-je avoir peur ? Qu'ai-je à perdre, excepté moi-même, dans l'état où je suis ?

GADSBY : Dieu me garde, Deborah, vous ne pensez pas...

DEBORAH : A la mort ? Oh non ! Il y a une meilleure voie... une voie grâce à laquelle on peut rester en vie... être la femme qu'on a toujours désiré être. Il suffit d'avoir l'esprit suffisamment concentré, d'avoir l'orgueil de décider selon sa propre volonté et l'on peut s'arracher à sa propre vie et à sa propre mort. Cela me serait si facile ! Pousser une porte dans son esprit et passer de l'autre côté, être libéré de ce que l'on a désiré pendant toute sa vie ! Je vais vous dire : juste avant que vous n'appeliez, j'ai vu cette porte, aussi réellement que la porte que je viens d'ouvrir, et j'avais la main pour... *(Avec un tremblement d'effroi.)* Je suis contente que vous ayez appelé. Parce que je ne suis pas sûre qu'à ce moment-là on oublie tout. Si j'en avais été sûre, j'aurais continué. *(Abruptement.)* Non, Nicholas, ne craignez pas que je veuille outrager votre sens de la propriété par un suicide. Je vous assure que la mort d'Henry m'a complètement enlevé mes illusions sur la mort.

GADSBY : Ce n'est vraiment pas bon pour vous de broyer du noir en pensant à la mort d'Henry.

DEBORAH : Broyer du noir ? Non. Mais j'ai essayé de voir cette mort en face. Je me suis dit : "Ton mari est mort. Il a été enterré ce matin. Tu devrais certainement savoir ce que c'est, à présent, que faire face à la réalité." Oui, Dieu sait que je le devrais. Il me semble que s'est passé plus que le temps d'une vie depuis l'après-midi où j'ai rencontré Simon à la cabane et, pour moi, il est encore plus mort qu'Henry.

J'ai respecté le serment que j'ai fait alors. J'ai accepté la vie telle qu'elle était. J'ai fait de moi-même une vieille femme décente et résignée. Chaque matin et chaque soir, je me suis regardée dans le miroir et très poliment j'ai salué l'âge et la laideur, je les ai accueillis comme les hôtes de la fin de la vie de mon corps, comme des amoureux d'un âge avancé, de vieux débauchés au coeur lassé et blanchi. Ce n'est pas une charmante compagnie mais une hôtesse doit pouvoir honorer aussi les hôtes désagréables. Et c'est ainsi que chaque jour, depuis des années, j'ai vécu avec eux. Et ils se sont mis au lit chaque nuit avec moi. Oh oui ! j'ai appris à ma volonté à être possédée par la réalité... comme une putain dans un bordel !

GADSBY : Deborah !

DEBORAH : Je suis même délibérément sortie de ma route pour racoler les faits les plus bas, les plus sordides et me prouver ainsi combien j'étais tout à fait résignée à la réalité. Joel se rappellera le soir où, au dîner, j'ai demandé à mon mari : "Comment vont les affaires ces jours-ci ? Cela m'intéresse vraiment beaucoup. Est-ce que la querelle entre le président Jackson et la banque des Etats-Unis a eu un effet négatif sur vos exportations et vos importations ?" On aurait entendu le silence qui piétinait ses propres orteils. J'ai vu une lueur d'alarme dans ses yeux et dans ceux de Joel. Est-ce que cette femme bizarre serait devenue à présent complètement folle ? Non, elle se montre de nouveau simplement impossible. Deborah a toujours été impossible.

JOEL : C'est ce que tu es pour l'instant, Mère. Et nous n'avons pas le temps d'écouter...

GADSBY, *observant Deborah, déconcerté et sans rien comprendre, mais troublé parce qu'il sent son désespoir, s'efforçant de retrouver un air animé et professionnel et s'éclaircissant la gorge d'un air important* : Hmm. Oui, Deborah.

DEBORAH, *ignorant cette réaction* : Et à présent, Henry est mort. Je suis libre. Pouvez-vous comprendre cela ? *(Elle secoue lentement la tête.)* Non. Sa mort ne vivra pas en moi. Cela n'a pas de sens. Peut-être parce que je suis moi-même trop morte. L'épouse soumise était assise près de son lit. Il ne semblait pas trop souffrir mais il était impatient, exaspéré... comme s'il avait un rendez-vous important avec Dieu pour discuter des conditions de l'exportation de son âme et que, sans nécessité, la vie le retardait. Et puis le néant est venu, un dernier soupir et le néant. Aurait-il fallu penser que la mort serait quelque chose en elle-même, un commencement, et pas seulement la fin de la vie ? Aurait-il fallu attendre qu'elle ouvre la porte et entre dans la chambre pour venir se montrer, que, pareille au bon roi de la vie, elle vienne enfin se présenter et faire escorte jusqu'à son palais de paix, comme un amant qui arriverait à un rendez-vous fixé depuis toujours ? Si la vie avait un sens, nous pourrions normalement nous attendre à ce que sa fin ait autant de signification, disons... que le point à la fin d'une simple phrase. Mais elle n'a pas de sens et la mort n'est rien d'autre qu'un puits crasseux dans lequel on jette tout indifféremment, qu'il s'agisse de moi ou d'un chat crevé ! *(Elle se presse les deux mains sur les tempes.)* Et vous vous étonniez, grand Dieu, de ce que je sois tentée d'ouvrir la porte et de m'échapper ! Mais la tentation est toujours là, sachez-le, cette torture de

l'emprisonnement, mon esprit ne l'endurera pas plus longtemps, quel que soit le prix de la délivrance...

GADSBY : Deborah, reprenez-vous. Votre comportement est tout à fait inconvenant...

DEBORAH, *le regardant et se transformant brusquement, lui souriant d'un sourire amusé et railleur* : J'accepte votre reproche, Nicholas. Puis-je vous demander, Messieurs, à quoi je dois l'honneur de votre visite? Te voir dans ce jardin, Joel, est un plaisir que j'ai rarement.

JOEL : Je t'assure bien, Mère, que je ne t'aurais jamais dérangée si les circonstances...

GADSBY : Les circonstances sont les suivantes, Deborah : en classant les papiers personnels d'Henry, nous avons fait une étonnante découverte. Grand Dieu ! Je ne pouvais en croire mes propres yeux ! Je connaissais Henry depuis que nous étions gamins. J'aurais juré qu'il était le dernier homme sur la terre à pouvoir se laisser aller à une telle folie !

DEBORAH : Une telle folie ! Cela ne ressemble pas à Henry. Je crois que nous pourrions discuter plus calmement de ce mystère si nous étions assis. *(Elle s'assied sur le seuil du pavillon, Gadsby et Joel sur les bancs de pierre situés près de la pièce d'eau, respectivement à la gauche et à la droite de Deborah.)*

JOEL : Nous avons trouvé deux lettres dans le coffre-fort de père, une adressée à monsieur Gadsby, l'autre à moi-même.

GADSBY : Dans ces lettres, Henry révélait qu'il avait en secret spéculé à l'Ouest.

DEBORAH : Spéculé ? Henry ?

GADSBY : Oui, Deborah. Incroyable !

JOEL : Et le résultat, Mère, c'est que la Compagnie est au bord de la faillite.

GADSBY : Il semble que, ces dernières années, il ait surestimé ses ressources, immobilisé trop de capital dans de nouveaux navires, emprunté à tort et à travers et ensuite cédé à la tentation de retrouver une position plus solide en faisant à l'Ouest de rapides profits. Ce qui, évidemment, a causé sa perte. Qu'est-ce qu'un commerçant honorable et prudent comme Henry pouvait connaître à de telles spéculations sauvages?

DEBORAH : Il pourrait donc se révéler que j'ai passé ma vie avec un étranger. Si j'avais deviné qu'un spéculateur audacieux se cachait en lui... Qui sait ? *(Elle hausse les épaules.)* Trop tard, Deborah.

JOEL : Je disais, Mère, que la Compagnie était au bord de la faillite.

GADSBY : Dans ses lettres, Henry recommande certaines dispositions qui , si elles sont prises avec succès, peuvent encore la sauver.

DEBORAH, *indifférente* : Eh bien, vous n'avez qu'à prendre ces dispositions, Nicholas.

GADSBY : Depuis qu'Henry vous a légué conjointement la Compagnie, à vous et à Joel, elles ne peuvent être prises qu'avec votre consentement. J'ajoute que Joel a déjà donné son consentement.

JOEL : Je considère cela comme un devoir à la mémoire de Père.

DEBORAH : Si seulement tu savais, Joel, le nombre de fois où j'ai voulu te pincer pour savoir si tu étais empaillé !

JOEL, *avec une totale indifférence* : Il y a longtemps que j'ai compris combien je t'ennuie, Mère. Tu trouveras sans aucun doute Simon plus sympathique.

DEBORAH, *se raidissant et son visage devenant aussi dur et froid que celui de Joel* : Qu'est-ce que ton frère a à voir avec ceci ?

GADSBY : Simon a tout à voir avec ceci.

DEBORAH : Je vous interdis de citer son nom dans cette discussion. J'ai oublié Simon.

GADSBY : Deborah, pour le salut de la Compagnie...

DEBORAH : Que m'importe la Compagnie !

JOEL : Tu devras vendre cette maison. Tu n'auras plus rien. Que feras-tu ? Aller prier Simon et sa femme de te laisser vivre avec eux par charité ?

DEBORAH : Je préférerais mendier dans la rue !

JOEL : Évidemment, tu peux toujours vivre avec moi. Mais un salaire de comptable...

DEBORAH : Pourrais-tu imaginer cela ?

JOEL : Non. C'est pourquoi je te suggère d'écouter monsieur Gadsby, comme il te le demande.

GADSBY : Votre position est précaire, à moins que... Voici ce qu'Henry suggérait : il avait compris que Joel n'avait pas l'expérience requise pour prendre le contrôle de la Compagnie dans des circonstances aussi difficiles.

JOEL : Père savait que je n'aurais, en aucune circonstance, la compétence d'être à la tête de la Compagnie.

DEBORAH, *lentement, en le regardant d'un air étonné* : Il y a des moments, Joel, où je te respecte presque.

GADSBY : Hmm. Henry semblait avoir, par contre, une confiance totale dans la compétence de Simon. Il semble avoir suivi sa carrière avec beaucoup d'attention.

JOEL : Je sais cela parce que j'ai servi d'intermédiaire. Père souhaitait, en cette matière, rester dans l'ombre.

DEBORAH : Pauvre Joel. Ton père n'a jamais eu le temps d'épargner les sentiments des autres.

JOEL : Je déteste la pitié, Mère.

GADSBY : La recommandation d'Henry est que vous et Joel approchiez Simon...

DEBORAH : Aller prier Simon ? J'ai fait cela une fois...

GADSBY : Ce qu'Henry a recommandé est un marché honnête, il vous avantage de façon égale, vous-même et Simon. Il savait que les affaires de Simon ne représentent encore qu'un petit commerce local, rien à voir avec la Compagnie Harford. Être le chef de celle-ci, c'est être une des figures de proue du commerce, ce que Simon, qui a déjà travaillé avec votre père et qui connaît les affaires, sera le premier à apprécier.

DEBORAH : Donc, je dois demander à Simon d'accepter la direction de la Compagnie, c'est bien cela ?

GADSBY : Oui. Une participation majoritaire. Seulement s'il la sauve de la ruine. Et Henry croyait qu'il a les moyens de la sauver. Il a été assez perspicace pour prévoir les circonstances actuelles, la panique et la ruine qui nous menacent. (*Il hésite, puis, mal à l'aise.*) Hmm. Bien sûr, Henry prévoyait qu'il pourrait y avoir des aspects per-

sonnels un peu difficiles. Il savait que Simon éprouve encore un certain ressentiment...

DEBORAH : Si nous voulons regarder les faits tels qu'ils sont, regardons-les. Simon le haïssait.

GADSBY : Mais évidemment Henry croyait que vous et Simon étiez encore...

JOEL : Simon ne souhaitera pas que tu sois ruinée, Mère.

DEBORAH : Donc, me voilà investie du rôle de mendiante en chef ! Henry devait avoir perdu sa fameuse perspicacité en plus d'un domaine. Il a négligé de tenir compte de la seule personne capable de rire de ses calculs et qui prendra un bien grand plaisir à le faire, la femme de Simon ! Si vous pensez qu'elle consentira jamais... Oh non, vous verrez qu'elle n'a jamais oublié les humiliations qu'Henry a fait subir à son orgueil.

GADSBY : Henry savait cela. Il comptait évidemment sur votre tact et votre diplomatie pour la convaincre, Deborah.

DEBORAH : Moi ! Elle me hait !

GADSBY : Henry suggérait également de rendre la proposition aussi équitable que possible pour Simon et pour sa famille. Il pensait, puisqu'ils auront à vendre leur maison actuelle pour venir s'installer en ville et que cette maison-ci est trop grande pour vous et pour Joel, que...

DEBORAH : Que j'inviterais cette vulgaire Irlandaise et sa progéniture à venir vivre avec moi ! *(Avec presque un sourire de jubilation.)* Oui, ce serait la plus belle occasion que je pourrais jamais rêver... *(Puis résistant plus violemment qu'auparavant, furieuse.)* Non ! Comment osez-vous me faire une proposition aussi injurieuse !

JOEL : c'est une proposition de Père, Mère.

DEBORAH : Et moi qui espérais avoir au moins échappé aux obligations du devoir conjugal ! Pour l'amour de Dieu, n'est-ce pas ce que signifie sa mort ?

JOEL : Nous attendons ton consentement, Mère.

DEBORAH : Quel implacable encaisseur de dettes tu ferais, Joel. *(Violemment.)* Non, je ne le donnerai pas. Que m'importe la Compagnie ? Qu'elle soit ruinée ! Croyez-vous que je craigne la pauvreté ?

GADSBY : Hmm ! En qualité de votre avoué, Deborah, je vous conseille fermement d'accepter.

DEBORAH, *se levant* : Non ! Je vous ai dit que je m'étais juré, il y a des années, que jamais je ne me mêlerais d'une intrigue aussi basse ! Et à l'époque je désirais encore vivre. Croyez-vous que vous pouvez encore me tenter, à présent que je suis une vieille femme laide et résignée qui ne vit plus qu'en esprit ? Vous perdez votre temps, Messieurs. *(Elle fait un geste méprisant de renvoi.)*

JOEL, *avec une froide désapprobation* : Combien de temps vas-tu nous faire lanterner ici avec tes caprices et ton obstination ? J'ai toujours détesté ce jardin. *(Il regarde autour de lui avec dégoût.)* Rien n'y est naturel, pas même la nature.

GADSBY, *regardant à son tour autour de lui, comme s'il luttait contre une influence* : Oui, Deborah, l'atmosphère pousse fortement au... dirais-je au bon sens ? *(Hésitant, comme si l'influence s'emparait de lui, et regardant Deborah.)* Ma chère Deborah. Pourquoi prétendez-vous devenir vieille ? C'est ridicule ! Vous, laide ? Mais vous êtes belle ! *(Le visage de Deborah s'allume instinctivement d'un grand sourire de reconnaissance.)* Vous devriez être la veuve la plus courtisée de la ville ! Moi-même, je devrais tenter ma chance... *(Deborah émet doucement un petit rire de plaisir. Gadsby poursuit rapidement.)* Je n'en ai jamais eu, je sais. Du reste, il est grand temps de parler de... Vous m'excuserez, Joel. Votre père m'a toujours permis un peu de galanterie inoffensive. Il savait que votre mère ne pourrait jamais prendre au sérieux un homme petit et gros. Aucune femme ne le pourrait. Évidemment, Napoléon était petit et gros. Mais j'admets que je ne suis pas Napoléon, même si j'ai rêvé de temps en temps... *(Dé tournant brusquement les yeux de Deborah et grommelant de façon irritée contre lui-même.)* Hmm. Quelles pensées absurdes pour un homme de mon âge et de ma profession ! Ses yeux m'ont toujours rendu fou. *(Il réagit avec une extrême solennité professionnelle.)* Je dois protester contre vos enfantillages, Deborah. Vous savez qu'il n'y a qu'un seul parti à prendre. En tant que femme d'honneur et de haute condition, vous n'avez pas le choix.

DEBORAH, *avec une tension et une âpreté sous-jacentes* : Oui, je suppose qu'il est de mon devoir de voir les choses seulement de ce point de vue. Et, dans ce cas, il n'y a pas de choix, n'est-ce pas ! C'est le destin ! *(Avec effroi et avec une étrange insistance.)* Mais vous témoignerez, Nicholas, que j'ai lutté contre cette décision, que je ne la désirais pas et que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour la repousser ?

JOEL : Tu acceptes ?

DEBORAH, *lentement et comme si elle forçait les mots à sortir malgré elle* : Oui, j'accepte. Ah ! Je me sens tentée de revivre dans la vie, et j'ai peur !

JOEL : Donc c'est réglé. Nous irons voir Simon demain. J'achèterai des places pour la diligence. *(Il salue sa mère avec une froide courtoisie.)* Bonne nuit, Mère. Vous venez, Gadsby ?

GADSBY : Oui, Joel. *(Il se lève pour partir avec Joel, puis s'arrête, après un coup d'oeil à Deborah.)* Allez-y. Je vous rejoins dans un moment. *(Joel s'en va. Deborah regarde derrière elle. Embarrassé, Gadsby toussote.)* En toute sincérité, Deborah, je ne vois pas ce que vous pourriez craindre en prenant ce parti raisonnable.

DEBORAH : J'ai peur de moi-même, Nicholas.

GADSBY : Balivernes ! Cela vous distraira l'esprit et vous donnera un nouvel intérêt pour l'existence.

DEBORAH : Ah, s'il ne pouvait y avoir que ce nouvel intérêt, Nicholas, et si aucun ancien désir ne se réveillait ! Avec quelle joie je l'accueillerais alors ! Avec quelle humble gratitude je remercierais Dieu pour ce miracle inespéré ! Oh, si vous saviez combien j'ai prié pour pouvoir, en moi-même, ressusciter de la mort !

GADSBY : Je... je ne vous comprends pas.

DEBORAH, *se forçant à un sourire méprisant mais en même temps affectueux* : Non, et c'est pourquoi je peux vous livrer mes secrets en toute sécurité, Nicholas.

GADSBY : Je me rappelle du dévouement dont vous avez un jour fait preuve pour Simon. Une fois que vous connaîtrez sa femme, vous découvrirez peut-être même que vous l'aimez. Si vous oubliez vos préjugés, vous devez admettre qu'elle a toujours été une épouse et une mère estimables. Oh, je m'attends à ce que vous protestiez parce que je plaide sa cause...

DEBORAH : Je ne protesterai pas. Je comprends ses sentiments à mon égard. A sa place, j'en éprouverais de semblables. *(Elle sourit avec une ironie désabusée.)* Voilà. Vous voyez exactement comment je suis.

GADSBY, *avec impatience* : Oui, je vois ! Mais je pensais plus à vos petits-enfants... à l'opportunité qu'ils représentent pour vous. Vous ne pouvez avoir de ressentiment à leur égard, ni reproche pour leur passé. Votre sang est en eux. Des enfants dans ce jardin...

DEBORAH : Oui, je vois bien, Nicholas. C'est une révélation stupéfiante, un espoir miraculeux que je n'aurais jamais eu si vous n'aviez... cela pourrait être l'occasion de commencer une vie nouvelle, d'échapper à cette mort qui est en moi. Me résigner à être grand-mère ! Vous me surprenez, Nicholas. J'ai entendu parler de la sagesse des bébés, mais qui pourrait rêver de celle d'un célibataire ! Je crois vraiment que vous êtes en train de me transformer en une femme bonne, Nicholas ! *(Elle rit doucement, puis poursuit rapidement, le voyant choqué.)* Non. Oubliez mes taquineries. Je vous suis vraiment reconnaissante. Si vous pouviez savoir à quel point ! Et je vous jure que je vais essayer. Ce ne sera pas facile. Vous ne savez pas

jusqu'où et avec quelle violence Sara se méfie de moi. Ni avec quelle exactitude elle comprend... ce que j'étais. Ce sera difficile de la convaincre de mes bons sentiments, de la persuader de m'accorder sa confiance en ce qui concerne les enfants. Je devrai vraiment faire preuve de charme, de douceur et d'humilité. *(Fâchée soudain sur elle-même.)* Non ! Je parle comme si j'étais en train de réfléchir au masque que je prendrai pour l'affronter ! Alors que je *suis* très douce à présent ! Que je *suis* humble ! Que je veux la supplier à genoux de me donner cette chance de renaître ! Et elle aura mon amour, si elle le fait ! Parce que, si elle est capable de me faire confiance, je serai capable, moi, d'avoir à nouveau confiance en moi ! Oui, je suis capable d'obtenir son amour et l'amour de ses enfants ! Je suis de nouveau capable d'aimer ! Oh, j'irai jusqu'à m'étonner moi-même de cette bonté que je ne me soupçonnais pas ! Rien qu'à l'idée de pouvoir échapper à ce que je suis devenue, je me sens renaître ! Je me sens libre !

GADSBY : Bien ! Excellent ! Je suis ravi !

DEBORAH : Et la preuve que je m'en échappe... le symbole... regardez et attestez, Nicholas ! Je veux chasser mon démon, la vieille Deborah... l'arracher de mon esprit et de mon cœur où elle ne cesse de ricaner, la repousser là d'où elle vient, dans cette obscurité. *(Elle monte les marches, pousse la porte.)* Sors de moi, maudite ! *(Elle empoigne la poignée, ferme la porte.)* Et ferme la porte ! A clé ! *(Elle le fait.)* Voilà ! A présent, questionne tes rêves, ricane et ris à leur propos ! Couche avec la laideur, refuse d'admettre ce que tu es, tombe amoureuse de la folie ! Implore-la de s'emparer de toi ! Hurle en silence et frappe sur les murs jusqu'à ce que tu meures d'inanition ! Cela ne sera pas long, maintenant que tu ne dois plus me dévorer, cannibale !

GADSBY : Voyons, voyons, Deborah. C'est tout à fait indécent !

DEBORAH, *se tournant vers lui* : C'est fait ! Pour moi, elle est morte. Chht ! Vous entendez, Nicholas ?

NICHOLAS : Entendre quoi ?

DEBORAH : Les pas derrière le mur. Ils ont cessé de s'éloigner. Je crois que la Vie se rappelle qu'elle m'a oubliée et qu'elle fait demi-tour. *(Elle prend soudain conscience de l'expression du visage de Gadsby et est prise brusquement d'un rire taquin et naturel.)* Bon Dieu, Nicholas ! Quel visage alarmé ! Pensiez-vous que j'avais entendu un cambrioleur ?

GADSBY : Dieu me protège ! Que faut-il en penser ? La Vie, en effet ! Quelle fantastique plaisanterie, Deborah !

RIDEAU

ACTE 1 SCÈNE 3

La salle de séjour de la maison de Sara Harford, dans une petite ville textile, à quarante milles de la grande ville, la nuit suivante. La pièce est petite, c'est une pièce typique de l'époque, meublée sans bon ou mauvais goût notable. L'atmosphère est confortable et dénote une prospérité modérée. A l'avant, sur la gauche, une table, avec une lampe et deux chaises. Au milieu du mur de gauche, une porte fermée, donnant sur le bureau de Simon. Toujours du côté gauche, derrière, dans le coin, un sofa. Au centre du mur du fond, la porte s'ouvre sur un corridor menant au hall d'entrée et à des escaliers qui conduisent à l'étage supérieur. A droite de cette porte, un meuble de rangement, avec une lampe. Deux fenêtres, dans le mur de droite, donnent sur le jardin avant et sur la rue. Entre les fenêtres, un bureau et une chaise. Sur la droite encore, à l'avant, un grand fauteuil.

Quand le rideau se lève, on entend, en provenance de l'étage à travers la cage d'escalier et le hall du fond, des voix de petits garçons en train de se disputer. Puis, la voix de Sara qui essaie de les calmer et qui y parvient pour un instant. Pendant cette pause, la porte de gauche s'ouvre et Simon entre. Physiquement, il semble moins changé que l'on aurait pu s'y attendre. Son corps maigre a pris une dizaine de livres mais il n'en donne pas moins, comme par le passé, une impression générale de maigreur désarticulée, dégingandée. Dans l'ensemble, la physionomie de son visage de Yankee paraît ses trente-et-un ans. Mais il y a une notable transformation dans l'impression qui se dégage de sa personnalité : la présence de la tension nerveuse, de l'effort mental de l'homme qui a travaillé trop dur et subi des pressions constantes. Au moment où il entre dans la pièce, il est sombre, son regard est préoccupé. Il vient jusqu'à la table et reste là, debout, à la regarder d'un air soucieux. Un vacarme en provenance de l'étage le fait sursauter, un chœur de voix de garçons excités, le bruit d'une bagarre à travers le plafond, suivi d'un bruit lourd et sourd et de rires. Son visage s'allume. Il sourit et rit doucement. Puis on entend le ton de commandement de la voix de Sarah et le tumulte décroît immédiatement. Simon s'assied sur le siège qui est à gauche de la table. Il prend deux journaux pliés sur la table, en pose un sur le côté, commence à ouvrir l'autre, hésite, puis l'ouvre d'un geste résolu. Ses yeux se fixent sur un article. Alors qu'il le lit, son visage devient dur et amer. Finalement, il pose le journal sur ses genoux et regarde devant lui. Il entend Sara qui descend dans le hall et, d'un seul coup, il chasse ses pensées et se tourne en souriant vers le corridor.

Sara entre par le fond. Elle est toute rouge, ses cheveux sont en partie décoiffés et ses yeux rient d'un air affectueux et maternel. Il émane d'elle une impression d'heureuse confiance en soi et de contentement. Elle semble beaucoup plus épanouie que durant sa grossesse. Ses formes sont généreuses mais joliment proportionnées, avec une ample poitrine et une taille déliée.

SIMON, *se levant en souriant quand elle entre* : Eh bien ! Qu'est-ce qui s'est passé là-haut ?

SARA : Nous avons eu une bataille d'oreillers. (*Elle rit, mais semble soudain confuse.*) Mais quelle façon de me conduire ! Et toi qui essaies d'écrire dans ton bureau ! (*Elle court l'embrasser.*)

SIMON : De toute manière, je n'arrivais pas à m'y intéresser, ce soir. (*Il regarde ailleurs. Elle s'assied sur le siège de droite, tandis que Simon se rassied où il était assis.*)

SARA, *avec trop de désinvolture* : Quel article as-tu lu ?

SIMON : *Le libérateur* de Garisson.

SARA, *gênée* : Oh, je voulais le cacher. Je ne voulais pas que tu voies...

SIMON : Pourquoi ? Je savais que Père était mort. Le compte rendu de ses funérailles n'a pas d'importance.

SARA, *avec ressentiment* : Je ne peux pas comprendre que ta mère ne t'ait pas invité à ces funérailles. (*Amèrement.*) Peut-être a-t-elle pensé que je ne te laisserais pas y aller sans moi. Elle ne voulait pas avoir à rougir devant les notables de ses pauvres relations irlandaises !

SIMON : Allons, allons. Elle savait que Père ne souhaitait pas que je vienne et que je simule du chagrin par souci du qu'en dira-t-on. Et elle a fait écrire Joel pour me dire qu'il était mort plutôt que de le faire elle-même. Tu sais d'ailleurs que je n'ai pas reçu une seule lettre d'elle depuis la rencontre à la cabane.

SARA : C'est une femme avisée, elle sait qu'il n'est pas bon pour elle de s'immiscer...

SIMON : J'appellerais difficilement une immixtion les quelques lettres qu'elle m'écrivait.

SARA : Elle te rappelait toujours ton livre.

SIMON, *la regardant en souriant* : Tu aurais une objection à cela ? Et ces quatre dernières années, qui m'a encouragé à l'écrire ?

SARA : Moi. Mais c'est différent. (*Elle saisit sa main et la serre, tendrement possessive.*) Parce que je t'aime, que tu es mien et que ton bonheur est mon bonheur.

SIMON : Ce maudit projet, il m'est arrivé souvent de l'oublier tout à fait ! Mais toi, comme un conducteur d'esclaves, tu m'envoyais dans mon bureau pour y travailler !

SARA, *riant* : Je ne suis pas si méchante que ça, chéri !

SIMON : J'ai un soupçon très sérieux à ton égard. Je pense que tu t'es dit très astucieusement que la meilleure manière de me convaincre de son absurdité était de me faire essayer et de me prouver à moi-même que...

SARA, *Honteusement* : Mais non !

SIMON : Le soir, je me retrouvais donc dans mon bureau, j'essayais de me convaincre de la possibilité d'une Utopie où il n'y aurait plus aucun appât au gain, alors que le jour, dans mes affaires, je trouvais la plus grande satisfaction et la plus grande fierté à battre mes concurrents dans la quête du pouvoir, des richesses et des possessions ! (*Il rit, amèrement amusé.*) C'était trop absurde.

SARA : Tu abandonnes ça pour toujours ?

SIMON : Tout ce que j'ai fait, je l'ai jeté au feu. Tu ne dois pas avoir un air si triomphant, Sara !

SARA, *l'air honteux* : Je n'ai pas l'air triomphant. Je... Non, je ne mens pas. Je suis contente que tu aies découvert que tout cela est hors de toi, à présent. Tu sais bien que je n'ai jamais cru que ton rêve puisse fonctionner avec les hommes et les femmes tels qu'ils sont.

SIMON : Avec nous, tels que nous sommes, par exemple ? Mais tu as tout à fait raison. Rousseau ne faisait, dans son rêve idéaliste, que se cacher à lui-même... comme Mère, à sa façon, a toujours fait aussi. Tu avais raison de la blâmer, Sara. C'était réellement sous son influence à elle que j'ai eu l'idée de ce livre. Je peux m'en rendre compte, maintenant... Son dédain arrogant pour Père parce que, naturellement, il était absorbé par ses affaires ! Et pourtant, c'est à ces affaires qu'elle devait tout ce qu'elle possédait... le confort qu'elle aimait, la protection de sa vie privée, son jardin plein de fantaisie et la sécurité matérielle qui lui donnait la possibilité de rester ainsi à l'écart, avec son mépris ! Mais pourquoi y penser encore ? Sauf que je remercie Dieu de m'en être libéré à temps et de t'avoir rencontrée, toi qui es si simple, toi qui as de la réalité de la vie une telle conscience, une telle passion et un tel amour, toi qui n'as que le désir très sain d'être heureuse, d'être en vie et d'en tirer tout ce que tu peux. (*Brusquement.*) Mais tout ce que je voulais te dire, c'était cette décision définitive à propos de ce livre.

SARA : Je n'en parlerai plus jamais.

SIMON : Tu n'as qu'à lire ton journal quotidien pour voir ce que l'homme est en train de faire de lui-même. Il faudrait écrire un livre... une étude sincère sur la nature de l'homme tel qu'il est en réalité et non tel qu'il prétend être... une étude qui regarderait la vérité en face avec courage... et qui affirmerait audacieusement dans ses

conclusions ce que l'homme est vraiment, même si cela devait choquer nos sentiments moraux et religieux et nous désillusionner. Ce serait une chose belle, parce qu'elle serait vraie. Il y aurait là le fondement d'une morale nouvelle, d'une morale qui détruirait toutes nos prétentions hypocrites et tous nos mensonges à notre propos. Dieu, c'est une idée fascinante ! J'ai presque envie de la tenter !

SARA : N'est-ce pas commencer à rêver un nouveau rêve juste après t'être éveillé de l'ancien ! Il y a un brin de poésie en toi !

SIMON : Absurdité ! Il n'y a jamais eu de poète en moi. De toute façon, je ne pourrais pas, pour l'instant, trouver de temps pour ça. La période actuelle est une période difficile pour faire du commerce dans ce pays. J'ai à concentrer tout mon esprit et toute mon énergie sur nos affaires. Cet imbécile de Jackson ! Sa stupide politique financière est en train de ruiner le pays !

SARA : En attendant, il ne peut pas nous ruiner, nous. Nous avons cinquante mille dollars, et la plus grande partie en guinées d'or anglaises. Les temps difficiles ne pourront rien contre cet argent.

SIMON : Non. Ils ne lui donneront au contraire que plus de valeur.

SARA : Car tu as eu l'intelligence de voir arriver ces temps difficiles avant n'importe qui.

SIMON : Et mes concurrents, eux, ont continué à se développer, et à présent c'est trop tard pour ces pauvres diables. Quand le temps sera venu, nous serons en excellente position pour prendre l'avantage sur eux, du fait même de leur imprévoyance. Et c'est nous qui aurons alors l'occasion de nous développer. Il ne nous faudra pas longtemps pour acquérir les cent mille que nous nous sommes fixés comme but. Ou même plus.

SARA : Non. C'est assez. Nous nous sommes promis...

SIMON : Tu ne réalises pas quelle extraordinaire occasion ce sera, Sara. Dans la construction des bateaux, par exemple, il y a déjà de nombreuses firmes qui sont sur le point de faire faillite. Je sais que bientôt nous pourrions en racheter une quasiment pour rien.

SARA, *avec inquiétude* : Non, reste dans ta propre branche, Simon, quoi que tu fasses.

SIMON : N'oublie pas que j'ai travaillé d'abord dans la compagnie de mon père. Et nous ne pouvons pas écarter la construction des bateaux comme si c'était quelque chose qui ne nous concernait pas. Notre coton nous est apporté sur des bateaux, n'est-ce pas ? Si nous possédions notre propre compagnie, en l'organisant d'une façon aussi économique et efficace que je sais le faire, ce serait un avantage formidable pour nos filatures. Je te le dis, Sara, plus je pense à tout cela, plus je nous

formidable pour nos filatures. Je te le dis, Sara, plus je pense à tout cela, plus je nous prévois des avantages. Regarde les banques. Elles commencent à faiblir déjà à gauche et à droite, et avant longtemps je prédis...

SARA, *riant* : Arrête ! Tu me fais tourner la tête ! Avant même de t'en rendre compte, tu vas te mettre à rêver que tu deviens le roi d'Amérique !

SIMON : Tout de même, si nous avons ces deux cents mille en espèce maintenant...

SARA, *le grondant comme s'il était un petit garçon* : Allons, allons ! Tu es trop ambitieux. Et tu ne dois pas faire autant de plans et de projets quand il est presque l'heure d'aller au lit, ou tu n'arriveras jamais à t'endormir.

SIMON, *se renversant sur sa chaise, conscient soudain de sa fatigue* : Oui, je suis fatigué. Mais je vais de nouveau bien dormir, à présent que j'ai chassé ce maudit livre de mon esprit. *(Il ferme les yeux, puis les ouvre pour regarder fixement devant lui.)* Comme un homme peut devenir idiot ! Continuer à nier quelque chose délibérément, quand on sait très bien que cela existe, et encourager ainsi dans son esprit un perpétuel conflit, vivre, en soi-même, dans la déchirure et l'indécision ! Et tout cela au nom de la liberté ! Comme si à la fin de chaque rêve de liberté, on ne trouvait pas que le maître est devenu l'esclave de lui-même ! *(Il ricane amèrement.)*

SARA : Ah, chéri, ne recommence pas avec cette sombre solitude...

SIMON, *oubliant sa mauvaise humeur* : Non, c'est fini avec tout ça. Je te promets de ne plus jamais te contrarier. *(Ils sont interrompus par le bruit, en provenance du hall, du heurtoir de la porte d'entrée.)* Qui diable, à cette heure...

Il se lève et sort par le fond, l'air irrité. Sara reste assise et écoute. Du hall, on entend Simon s'exclamer avec étonnement : "Mère !", puis la voix de Deborah : "Simon !". Sara bondit sur ses pieds et reste ainsi, tendue, sur la défensive, puis son expression devient froide et hostile. On entend à nouveau la voix de Deborah. Puis celles de Simon et de Joel qui se saluent de façon très froide et très formelle. Un instant plus tard, Deborah et Simon apparaissent dans le corridor, et Joel derrière eux. Deborah porte des vêtements de deuil. Son visage est extrêmement pâle. Elle semble très maîtresse d'elle-même, grande dame aux manières gracieuses, avec simplement, dans son maintien, une touche de résignation tranquille en harmonie avec ses vêtements de deuil. Mais l'on sent chez elle une tension intérieure et une vitalité passionnée. A sa vue, Sara prend instantanément, elle aussi, les manières d'une grande dame, comme si elle répondait à un défi.

DEBORAH, *s'avançant avec un gracieux sourire et tendant la main* : Je suis ravie de vous voir, Sara.

SARA, *prenant la main de Deborah et lui rendant son sourire, un peu guindée* : C'est un grand plaisir pour moi, Madame Harford.

SIMON : Voici mon frère Joel, Sara.

Joel lui fait un salut très formel. Sara prend acte silencieusement de la présentation, puis se tourne vers Deborah.

SARA : Mais asseyez-vous donc. *(Elle indique la chaise sur laquelle elle était assise. Deborah la prend.)* Assieds-toi ici, près de ta mère, Simon. *(Elle va s'asseoir dans le fauteuil qui se trouve à l'avant, du côté droit. Joel prend la chaise qui est derrière la table.)*

SIMON : Quelle surprise, Mère !

DEBORAH : Nous sommes arrivés il y a une heure par la diligence et nous nous sommes arrêtés à l'hôtel pour faire un peu de toilette.

SIMON : Vous devez loger chez nous. Nous avons une chambre pour vous, même si nous n'en n'avons pas pour Joel...

JOEL : J'irais à l'hôtel, de toute manière.

DEBORAH : Non, non. Je ne rêverais pas de m'imposer à l'hospitalité de Sara.

SARA : Nous avons une très bonne chambre qui est toujours prête. Nous avons eu comme hôtes des planteurs du Sud, qui ont chez eux de grands châteaux. *(Abruptement, honteuse de se vanter et sans conviction.)* Nous nous sentirions très offensés si vous refusiez, Madame Harford.

DEBORAH : Eh bien, j'accepte votre hospitalité. Cela me donnera l'occasion de faire la connaissance de vos enfants. *(Un instant, elle regarde Sara dans les yeux avec une gravité surprenante et presque implorante.)*

SARA : Je suis certaine que vous les aimerez. Personne ne peut résister... *(Elle sourit.)* Mais, évidemment, ce sont mes enfants et je ne peux m'empêcher de penser ça.

JOEL : Nous devons obtenir la décision de Simon ce soir, Mère, de façon à ce que je puisse prendre demain la première diligence.

SIMON : Ma décision ?

DEBORAH : Et celle de Sara. *(A Joel.)* Je propose que Simon t'emmène dans son bureau. Tu lui exposeras ce que tu dois lui exposer et tu me laisseras ainsi parler à Sara.

SIMON : Ma décision à quel sujet ?

DEBORAH : Quelques derniers souhaits de ton père, et un marché qu'il te propose. *(Elle sourit.)* Il est inutile de te recommander de l'examiner de très près.

JOEL : Mère !

SIMON : Merci pour la recommandation.

DEBORAH : Ton père a souhaité que tu prennes ta décision uniquement en fonction de l'intérêt commercial de l'affaire. C'est également mon souhait.

JOEL : La proposition de Père est extraordinairement à ton avantage.

SIMON, *se levant* : Nous allons voir. *(Il se dirige vers la porte de son bureau et Joel le suit.)*

SARA, *sur un ton de recommandation* : Simon, rappelle-toi que...

SIMON, *se retournant, d'un air rassurant* : Tu sais que je ne prends aucune décision sans ton consentement.

Il se tourne, ouvre son bureau et s'incline sèchement pour laisser passer Joel. Ils rentrent dans la pièce et ferment la porte. Il y a une pause pendant laquelle Sara et Deborah s'observent. Deborah à nouveau avec un air étrangement sérieux, presque implorant. Sara méfiante, perplexe.

DEBORAH : Il y a longtemps qu'a eu lieu notre rencontre à la cabane. Je suis certaine que vous vous rendez compte combien j'ai changé.

SARA, *avec une cruelle satisfaction de revanche* : Vous avez l'air d'une femme âgée, à présent. Mais je suppose que vous rêvez encore que vous êtes la petite amie du roi de France !

DEBORAH : Je *suis* une femme âgée, Sara. Et je n'ai plus rêvé de pareilles choses depuis lors. Pouvez-vous le croire, Sara ?

SARA : Je vous crois. Vous n'auriez pas pu, d'ailleurs. Vous vous seriez souvenue de son rire. *(Impatiente.)* Mais ce n'est pas mon affaire. Et cela ne me dit pas pourquoi vous êtes ici et ce que vous voulez de moi.

DEBORAH : Je viens implorer votre charité, Sara.

SARA : Vous ! Implorer ma charité ! Ah, quelle est cette nouvelle ruse ?

DEBORAH : Non, ce n'est pas une ruse, Sara. Je suis venue pour implorer...

SARA, *retrouvant son accent irlandais* : Vous, la grande madame Harford ! Gloire à Dieu, si mon père avait vécu pour voir ce jour !

DEBORAH : Je n'ai plus qu'une seule chance de pouvoir revivre, Sara, et cette chance, vous seule pouvez me la donner.

SARA : Je ne veux pas acheter un chat dans un sac.

DEBORAH : Je veux trouver la possibilité de mener une existence désintéressée, de vivre pour la vie des autres, pour leur bien et non pour mon bien à moi. Je veux faire de moi-même une mère et une grand-mère désintéressées. Je veux même devenir une adorable belle-mère, capable de se réjouir du bonheur que vous avez d'être la femme de mon fils et du bonheur qu'il a d'être votre mari.

SARA, *émue, spontanément* : Ah, comme c'est bien, comme c'est aimable à vous, Madame ! (*Abruptement hostile, avec mépris.*) A condition que vous ne soyez pas en train de mentir et de ruser !

DEBORAH : Je ressens pour l'instant ce que j'ai ressenti ce jour-là, à la cabane : que vous et moi, d'une certaine manière, nous nous complétons l'une l'autre ; chacune a quelque chose qui manque à l'autre et a besoin...

SARA : Si vous imaginez que j'ai besoin de vos airs et de vos grâces de grande dame, vous vous trompez fameusement, Madame Harford !

DEBORAH, *poursuivant comme si elle n'avait pas entendu* : ...et si nous nous donnons notre chance l'une à l'autre, nous pouvons être des amies très proches et des alliées.

SARA : Est-ce que vous m'implorez pour... (*Railleuse et avec une étrange satisfaction.*) Vous avez entièrement changé, en effet. (*A contre-cœur.*) Je sais que je ne vous hais plus. Je suis trop sûre de Simon, à présent. Et si je pouvais avoir confiance en vous...

DEBORAH : Ce que j'implore par dessus tout, Sara, c'est la possibilité de trouver une nouvelle vie. Si vous saviez quelle longue solitude a été la mienne dans mon jardin, Sara, sans le moindre rêve et avec, comme compagnie, le seul espoir de la mort ! J'ai besoin du rire heureux et gourmand des enfants pour me rappeler que la vie n'est pas la longue agonie qui conduit à la mort ! Me donnerez-vous cette chance, Sara ?

SARA : C'est vrai, pauvre femme, que vous n'avez rien dans la vie. Comment pourrais-je être assez cruelle pour me détourner de vous, quand je suis si riche et vous, si pauvre !

DEBORAH : Oh, merci, Sara. Pour moi, cela signifie la différence entre la vie et la mort !

SARA, *difficilement, comme si elle regrettait déjà son consentement* : Je le fais seulement parce que, si nous avons pu démarrer, c'est grâce à l'argent que vous nous avez prêté quand nous nous sommes mariés. (*Puis, soudain soupçonneuse.*) Attendez ! Quel est le rapport de tout ceci avec l'affaire dont Joel est en train de parler à Simon ?

DEBORAH, *souriant de façon évasive* : Je préférerais qu'il n'y ait aucun rapport, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. La seule chose qui m'intéresse, c'est la possibilité d'une vie nouvelle. Et cela, vous pouvez me le donner, que Simon décline ou non l'offre de son frère.

SARA : Mais quelle est cette offre ? Vous pouvez me le dire.

DEBORAH, *d'un ton caressant* : Eh bien, tout ce que je comprends à ce sujet, c'est que mon mari a suggéré que Joel et moi-même, nous offrions à Simon une participation majoritaire, s'il acceptait d'assumer la direction de la Compagnie.

SARA : Mon mari à la tête de la Compagnie Harford ! (*Abruptement, puis se renfrognant.*) Mais je ne vois pas...

DEBORAH : La Compagnie, je crois, est pour l'instant au bord de la faillite...

SARA : Ah, c'est cela ! L'or que nous avons épargné en trimant ! Non, merci, Madame Harford. Mon mari a sa propre affaire, c'est assez. Il ne veut pas de la Compagnie Harford.

DEBORAH, *haussant les épaules avec indifférence* : Bien. C'est à vous et à votre mari de décider. Mon mari suggérerait aussi que je vous offre, toujours dans cette même proposition, la moitié de la propriété de ma maison et de mon jardin...

SARA : La château des Harford ! C'est un des plus beaux de la ville !

DEBORAH : Oui, Sara, c'est réellement une très belle propriété, et de grande valeur. Et je dois vous dire que j'en serais enchantée. En fait, je veux doubler l'offre de mon mari et vous faire don de toute la propriété. Tout ce que je demande en retour, c'est que vous me permettiez d'y vivre avec vous et avec mes petits enfants. (*Elle ajoute en riant.*) Oh, j'admets qu'il s'agit de ma part d'une tentative de corruption effrontée, Sara, mais je suis si seule, et cela signifierait tant pour moi...

SARA, *touchée et avec avidité* : Je pense que vous êtes vraiment généreuse, Madame Harford. (*Puis, prudente.*) Mais, évidemment, cela dépend de ce que Simon...

DEBORAH : Oh, certainement. Mais ne parlons plus d'affaires. (*Avec empressement.*) Est-ce que je pourrais voir mes petits-enfants, à présent ? Oh, je sais qu'ils doivent être endormis. Tout ce que je souhaite est de jeter un coup d'oeil sur

eux, pour pouvoir commencer à me sentir vivre comme une vraie grand-mère !
(Elle rit joyeusement.)

SARA : Oui, vous pouvez. *(Elle quitte sa chaise et Deborah se lève également.)* Mais je préférerais monter d'abord seule, pour m'assurer qu'ils sont endormis. Si l'un d'eux était éveillé et vous voyait, il serait si excité et plein de questions...

DEBORAH, *souriant* : Oh, je connais cela. Je me rappelle Simon... *(Elle s'arrête brusquement, son expression se fait rancunière.)*

SARA : Je reviens tout de suite, Madame Harford.

DEBORAH, *se reprenant et souriant* : Je vous serais reconnaissante si désormais vous m'appeliez Deborah.

SARA, *avec une humilité instinctive* : Non, c'est trop familier... *(Puis, s'en voulant d'avoir dit cela et approuvant.)* D'accord, Deborah. *(Elle sort, vers l'arrière.)*

DEBORAH, *la regardant, railleuse* : Au moins, ton vieil âge n'a pas diminué ton talent d'actrice, Deborah ! *(Puis, sauvagement.)* Non ! Tu mens ! Tu sais que tu mens ! Chacun de mes mots était sincère ! Je m'obligerai à l'aimer ! Elle m'a ramenée à la vie ! Je...

Elle s'arrête brusquement et se rassied. La porte du bureau s'ouvre et Simon entre avec Joel. L'expression de Joel est froide et humiliée. Simon réprime un sentiment de jubilation et de spéculation excitée. Il s'avance et pose sur l'épaule de sa mère une main protectrice, possessive.

SIMON : Pauvre Mère. *(Elle le regarde amèrement et hausse les épaules.)* Je crois pouvoir te promettre que je te regagnerai bientôt tout ce qu'a perdu sa folie ridicule.

JOEL : C'est insulter lâchement le mort.

SIMON : Il a agi comme un fou, comme Mère le reconnaîtra...

DEBORAH : Je suis d'accord avec Simon : les morts, après tout, sont les morts. *(Simon la regarde d'un air surpris et plein de ressentiment.)* Est-ce que je dois comprendre que tu acceptes la proposition de ton frère ?

SIMON : Penses-tu que je refuserais de te sauver de la ruine ?

DEBORAH : Non ! Non ! Je t'ai dit que je souhaitais qu'il n'y ait pas de sentiment familial hypocrite dans cette affaire.

SIMON : Hypocrite, Mère ?

DEBORAH : Tu le haïssais. Quant à nous deux, pendant des années, nous ne nous sommes même pas écrit. Et entre-temps, nous avons complètement changé de personnalité, l'un et l'autre...

SIMON : Oui, je commence à voir comme tu as complètement changé !

DEBORAH : De toute manière, je te préviens franchement que je ne pourrai jamais jouer de nouveau de façon convaincante le rôle d'une mère esclave et aimante.

SIMON : je suis content que tu admettes que ce n'était qu'un rôle.

DEBORAH : Tu dois donc considérer la proposition de ton frère et la mienne en termes purement et simplement commerciaux. Accepte, si l'affaire te semble profitable. Je refuse d'avoir la moindre dette à ton égard.

SIMON : Très bien, Mère. *(Il s'assied à la table, Joel derrière lui. Et, sèchement.)* Comme je l'ai dit à Joel, je ne veux accepter la proposition de Père qu'à une condition. Si tu n'es pas d'accord, il n'y a plus à discuter.

DEBORAH : Et quelle est cette condition ?

JOEL : C'est absurde, Mère, et une injure à la mémoire de Père !

SIMON : Il ne peut être question pour moi d'abandonner ici mon affaire qui est prospère, pour en reprendre une autre là-bas qui est au bord de la faillite. Père, avec son aveugle vanité, surestimait le prestige de son nom. Je n'ai jamais eu besoin de ce prestige. Et je n'en ai pas plus besoin maintenant. Ma condition est que j'absorbe sa Compagnie dans la mienne. Le tout deviendra ma Compagnie.

JOEL : Père aurait préféré faire face mille fois à la ruine...

DEBORAH : Mais malheureusement il m'a quittée et m'a laissée, moi, y faire face. Je vois, Simon, quelle occasion c'est pour toi. J'accepte ta condition.

JOEL : Tu le laisses te rouler comme un maquignon, comme un escroc ! Il accepterait sans condition si tu...

DEBORAH : J'entends que ton frère mène l'affaire de la façon la plus stricte qu'il le peut et...

SIMON : Tu ne pourrais naturellement attendre aucune pitié dans une affaire strictement commerciale, Mère. Donc, la chose est conclue, sous réserve, bien entendu, de l'assentiment de Sara.

DEBORAH : Oui, j'ai parlé avec Sara et je pense qu'en ce qui la concerne tu n'auras pas de problème.

SIMON : Je sais, Mère. En de telles matières, Sara suit mes conseils.

JOEL, *se levant et s'adressant froidement à Simon* : Je te souhaite bonne nuit. Je prendrai demain la diligence du matin pour la ville et j'annoncerai officiellement que tu prends le contrôle de la Compagnie.

SIMON : Au plus tôt, au mieux. Les créanciers peuvent devenir difficiles.

JOEL : Avant que je ne m'en aille... Tu désireras, bien entendu, m'enlever ma situation...

SIMON : Non. Tu es un excellent chef comptable, je le sais. Pourquoi est-ce que je t'enlèverais ce poste ? Je veillerai d'ailleurs à ce qu'un intérêt comparable à celui que tu avais dans la Compagnie de Père te soit donné dans ma Compagnie.

JOEL : J'engagerai un avoué pour protéger cet intérêt.

SIMON : Avoué ou pas, je pourrais facilement te rouler, si je le désirais. Mais tu es un adversaire trop démuné. Bonne nuit.

JOEL : Je resterai à mon poste uniquement parce que je sens que c'est mon devoir à la mémoire de Père de faire tout ce que je peux pour la Compagnie. A mes yeux, ce sera toujours la Compagnie de Père.

SIMON : Je me moque comme de ma première culotte de ce que cela peut être à tes yeux. *(Joel le regarde, s'apprête à dire quelque chose, puis salue sèchement et sort d'un air digne par la porte du fond. Simon le regarde partir d'un air renfrogné, puis soudain il ricane et change d'expression en s'adressant à Deborah.)* Bon Dieu, il ne changera jamais, n'est-ce pas, Mère ? Ce n'est pas un homme. C'est une attitude morale sur pattes !

DEBORAH, *retrouvant inconsciemment le ton de leur ancienne et affectueuse intimité* : Oui ! N'ai-je pas toujours dit que Joel était la plus belle réussite du Seigneur en matière de taxidermie ! *(Ils rient du même rire amusé, puis s'arrêtent brusquement et s'observent.)*

SIMON : Je dois avouer, Mère, que je ne vois pas pourquoi tu dois prendre soudain cette attitude hostile à mon égard.

DEBORAH : Tu te trompes en pensant que j'ai pour l'instant à ton égard le moindre sentiment d'hostilité. Non, mon sentiment est d'un ordre tout à fait différent.

SIMON : Mère !

DEBORAH : Voilà ce que le temps fait avec nous tous. Nous oublions et poursuivons. Tu as ta vie conjugale. Tu as tes enfants. Il faut oublier le passé. Pourquoi ne pas admettre ça ?

SIMON : Très bien. Je l'admets.

DEBORAH : Bien ! Le passé est donc définitivement enterré. Nous pouvons redémarrer et apprendre à devenir des amis. Je veux être l'amie du mari de Sara, Simon. Je veux être fière de ce que tu es, du grand succès que je vois devant toi. Je suis déterminée à vivre avec un monde qui existe, Simon, et à le trouver bon. J'ai oublié ce dédain que j'avais, ce dédain lâche et présomptueux à l'égard du succès matériel. J'espère vivre assez pour te voir devenir le Napoléon de la finance.

SIMON, *l'observant* : Ce bien vrai que tu as changé. Et incroyablement !

Sara entre par l'arrière.

SARA : Je suis désolée de vous avoir fait attendre si longtemps, Deborah, mais notre conversation avait réveillé Jonathan et j'ai dû le rendormir. (*Lançant à l'un et à l'autre un regard un peu soupçonneux.*) De quoi parlez-vous ? Où est le frère de Simon ?

DEBORAH : Simon parlait de cette affaire, pour la dernière fois, j'espère.

SIMON : Joel vient de partir. Je l'envoie en ville par la première diligence pour annoncer que nous prenons la compagnie de Père. Tu comprends, Sara ? Sa Compagnie cesse d'exister. Nous l'absorbons.

SARA : Ah, si mon père avait seulement vécu pour voir...! (*Avec un soudain désarroi.*) Alors, tu as décidé de tout, sans attendre mon avis !

SIMON : Parce que j'étais sûr de ton accord et que je savais que Mère t'avait parlé.

SARA : Elle m'a prié...

DEBORAH : Oui, j'ai prié Sara d'oublier toutes les rancunes du passé et de me permettre de devenir son amie. Et elle m'a promis qu'elle essaierait.

SARA : Oui, je l'ai promis. Mais...

SIMON : Il est étrange de penser à vous deux comme à des amies.

DEBORAH : Il ne croit pas que nous en soyons capables, Sara.

SARA : Pourquoi n'en serions-nous pas capables ? Je voudrais bien le savoir ! J'ai toujours ressenti de la gratitude à son égard depuis qu'elle nous a donné de quoi démarrer dans la vie.

DEBORAH : Oui, nous allons le lui prouver. Nous ne le laisserons pas nous décourager.

SIMON : Ce que tu dis est stupide, Mère ! Tu sais très bien que rien ne me plairait davantage.

DEBORAH, *riant* : Voilà, Sara. A présent, nous avons la bénédiction de votre mari.

SIMON : Pour en revenir aux affaires : je te dis, Sara, que c'est exactement la chance que nous espérions pour pouvoir nous développer. Et la meilleure affaire dont j'aurais pu rêver. Merci, Mère. Elle a insisté pour que je ne considère que l'aspect commercial et, à présent que tout est réglé, cela ne me dérange nullement d'avouer que, pour pratiquement rien, nous allons nous développer formidablement !

DEBORAH, *riant* : Il en va de même pour moi. Je n'avais rien et j'ai acquis l'amitié de Sara et l'occasion de recommencer ma vie comme une bonne grand-mère. *(Elle se tourne vers Sara. Avec impatience.)* Est-ce que je peux monter voir mes petits-enfants, à présent, Sara ?

SIMON : Non. Tu les réveillerais.

SARA : Tout ce qu'elle demande est de pouvoir, de la porte, jeter un coup d'oeil sur eux.

DEBORAH : Tu peux me faire confiance, je ne les éveillerai pas, Simon. Je t'ai regardé souvent de la même manière et je ne t'ai jamais dérangé.

SARA : Oh, lui. C'est dur de le faire s'endormir mais une fois qu'il dort, vous pourriez tirer au canon qu'il ne bougerait pas.

DEBORAH : Oui, quand il était enfant, il était pareil. *(Elle rit.)* Je peux voir que vous avez fait de lui votre fils aîné, aussi bien que votre mari, Sara.

SARA, *riant* : Oh, il est comme ça depuis le jour où nous nous sommes mariés. Seulement, ne le laissez pas vous écouter, Deborah. Cela offenserait sa dignité. *(Elle prend amicalement le bras de Deborah.)* Venez à présent, allons voir les enfants. *(Elles se tournent, ignorant Simon qui a écouté d'un air renfrogné et volontairement absent.)*

SIMON : Attendez ! *(Au moment où elles se tournent vers lui, il prend un air blessé.)* Tu pourrais au moins attendre que j'aie fini de t'expliquer le marché que j'ai conclu, Sara.

SARA : C'est très bien de me faire écouter, à présent que tu as tout accepté sans me consulter !

SIMON : Tu sais parfaitement que, quand je demandais ton consentement, ce n'était jamais rien d'autre qu'une formalité. En réalité, que connais-tu aux affaires ? C'est moi seul qui ai le droit...

SARA, *soudain effrayée et blessée* : Simon ! Tu n'as jamais dit ça auparavant ! Tu...

SIMON : Excuse-moi, Sara. Mais rien n'est encore signé. Je peux faire marche arrière, si tu le souhaites.

DEBORAH : Ne voyez-vous pas, Sara, que tout ce qu'il veut prouver, c'est à quel point il a été claivoyant pour votre bien ? Il veut vous entendre dire que vous êtes fière de lui.

SARA, *souriant* : Je n'arrête pas de lui dire et ça le rend vaniteux de trop le gâter ainsi ! Mais poursuis et dis-moi, Chéri !

SIMON, *gêné et mal à l'aise* : Ce que je voulais dire est... *(Il regarde soudain sa mère d'un sourire méprisant.)* Toi, Mère, une bonne-maman gâteau ! A moins que ma mémoire ne me joue des tours, tu ne t'es jamais souciée des enfants, excepté comme de jouets !

DEBORAH : Il ne veut pas croire que j'ai changé, Sara.

SIMON : Oh, je veux bien qu'on me le prouve.

SARA : Tu ne devrais pas te moquer de ta mère comme tu le fais. Qu'est-ce que tu connais de la femme ?

DEBORAH : Je suis absolument persuadée que nous pouvons devenir de grandes amies.

SARA : Que voulais-tu dire à propos de l'affaire, Simon ? Tu ne sais peut-être pas, sans quoi ton attitude à son égard serait plus amicale, que ta mère nous fait don de son beau château, en ville, et du terrain qui l'entoure ? Elle y vivra comme notre invitée et j'en aurai toute la direction. Ce sera moi la maîtresse de maison.

SIMON : Je ne veux pas consentir à cela.

SARA, *défiante* : Mais moi, j'ai consenti. Et ce n'est que justice de me laisser décider pour notre maison, si tu veux que je sois d'accord à propos de ce que tu as décidé pour la Compagnie.

SIMON : J'ai dit à Joel que je ne voulais même pas de la moitié de la propriété de la maison de Mère, ce que Père suggérait de m'offrir. Nous louerons d'abord une maison, et plus tard nous achèterons notre propre bien. Nous ne pouvons avoir aucune obligation à l'égard de Mère...

DEBORAH : Je t'ai dit qu'il n'était pas question d'obligation. J'ai fait l'offre à Sara dans le cadre de mon accord avec elle et, pour être franche, je pense que c'est moi qui en tire le meilleur profit. J'aurai tous les avantages de ma maison sans les responsabilités que sa propriété m'en donne actuellement. Et j'aurai Sara et mes petits-enfants pour compagnie. Non, si obligation il y a, c'est moi qui suis l'obligée de Sara.

SARA : Non, Deborah, c'est une très bonne affaire pour nous aussi. Est-ce que tu te rends compte, Simon, que nous allons recevoir gratuitement un magnifique château, avec un beau et grand jardin où nos enfants pourront jouer ?

DEBORAH : Vraiment, Sara, l'attitude de votre mari est très peu flatteuse. A voir combien il appréhende l'idée de vivre dans la même maison que moi, vous devez penser que j'étais une vilaine et vieille sorcière !

SIMON : Ne sois pas stupide, Mère, je...

DEBORAH : Je crois que s'il m'est si hostile, c'est parce que je n'ai pas répondu à quelques lettres. Mais je sais que vous appréciez mes raisons, Sara.

SARA : Oui, et je vous suis reconnaissante d'avoir eu l'honnêteté et le bon sens de ne pas...

SIMON : Ainsi, l'hostilité viendrait de moi, Mère ? Bien, peut-être que je suis... pour l'instant... avec de bonnes raisons... mais si je te suis hostile, qui donc le souhaitait ? *(Puis, haussant les épaules avec une froide brusquerie.)* Mais, comme tu le dis, Sara, notre maison, c'est ton affaire et j'entends me soumettre à ta décision. J'aurai à concentrer toute mon attention sur la réorganisation de ma Compagnie. *(Avec impatience.)* Tu ne peux réaliser quelle opportunité cela représente pour moi, Sara, et quelle formidable affaire j'ai faite ! Père a commencé à paniquer dès qu'il s'est retrouvé à l'extérieur de son cadre traditionnel. Il a grandement exagéré le danger. Ce sera facile pour moi de...

DEBORAH : Laissons notre Napoléon à son ambitieuse destinée et montons voir les enfants, Sara.

SARA : Avant même que vous ne vous en rendiez compte, il possédera en esprit le monde entier. *(Elle vont, en riant, vers la porte du fond.)*

SIMON : Attendez ! Sara, je désire te mettre en garde, en présence de Mère. Je n'ai pas une confiance totale dans l'amitié soudaine qui a fait son apparition entre vous. Ce sera une chose difficile, pour deux personnes aux caractères aussi opposés que les vôtres, de vivre jour après jour dans la même maison, avec les perpétuelles frictions et les conflits que cela entraîne. Souviens-toi que j'ai le droit d'avoir chez moi une atmosphère paisible. Je vais avoir des choses trop importantes à l'esprit pour être distrait par des querelles domestiques. Aussi, s'il te plaît, ne viens pas à moi pour...

DEBORAH, *gaiement mais avec, dans la voix, un étrange arrière-fond* : En cet instant, je fais le serment solennel de ne jamais venir à toi.

SARA : Mais qu'as-tu donc, chéri ? Cela ne te ressemble pas d'être aussi réticent...

DEBORAH : Oui, on croirait qu'il préfère que nous soyons des ennemies jalouses...

SIMON : Tu sais très bien, et Sara aussi, que mon plus cher espoir a toujours été que vous vous aimiez. J'ai fait cette objection uniquement parce que je voulais me convaincre que vous étiez sûres, chacune, de la bonne foi de l'autre. Il ne manquait que votre réconciliation pour compléter mon bonheur et pour me donner une entière confiance dans l'avenir. *(Il les embrasse. Le visage de Sara s'éclaire d'un sourire heureux. Celui de Deborah reste moqueur.)*

RIDEAU

ACTE 2 SCÈNE 1

Le bureau de Simon dans les bureaux de la Simon Harford Inc. C'est la fin de l'été, en 1840.

La pièce est petite, bien proportionnée, lambrissée de bois sombre. Le mobilier est vieux, lourd, classique. Au sol, un parquet de chêne poli et un tapis sombre. Au mur, des tableaux de Washington, Hamilton, Daniel Webster, et, incongrûment, de John C. Calhoun. Dans le mur de gauche, deux fenêtres donnant sur la rue. Entre ces fenêtres, un siège. Devant le siège, le bureau de Simon, avec un autre siège de l'autre côté. Dans le mur du fond, à droite, une porte conduisant à l'entrée. À gauche de cette porte, contre le mur, une grande armoire. À l'avant, à droite, une porte menant au bureau de la comptabilité. Un peu plus loin, derrière, contre le mur, un haut secrétaire, avec un haut tabouret devant lui. Tout à l'avant, à droite, un autre siège.

Au lever du rideau, Simon entre par le fond et se dirige vers son bureau. Il a beaucoup changé en quatre ans et paraît plus vieux que ses trente-cinq ans. Il a grossi d'une vingtaine de livres, d'une chair ferme, principalement autour de la poitrine, des épaules et des bras, ce qui donne à son aspect l'impression d'un formidable pouvoir mais l'a doté aussi d'une sérieuse bedaine. Son visage s'est creusé de rides plus profondes et est devenu sévère et anguleux. Ses tempes grisonnent. Son expression est habituellement tendue, son comportement sec et dictatorial et son parler rapide et incisif. Il porte des vêtements classiques, sombres et visiblement coûteux. Il les porte bien, mais avec indifférence, comme s'ils appartenaient à sa profession et non à lui-même.

Il s'assied, s'empare du courrier du matin posé sur son bureau et, en une fois, se concentre sur lui. La manière dont il le fait est caractéristique. Il passe d'une lettre à l'autre avec une étonnante rapidité, paraissant prendre d'un seul coup d'oeil connaissance de son contenu et décider en un instant s'il les pose sur son bureau ou s'il les jette dans la corbeille à papiers.

La porte de droite s'ouvre, Joel Harford entre et la ferme tranquillement derrière lui. Il s'arrête pour regarder son frère, puis s'avance et reste debout devant le bureau. Joel paraît plus âgé. La courbure de ses épaules semble plus prononcée, signe de la présence, sous la rigidité sans compromis de son maintien habituel, d'un abattement et d'une résignation. Il attend. Simon l'ignore délibérément ou du moins s'y efforce, car cela lui donne très vite sur les nerfs et l'amène à une exclamation d'exaspération.

SIMON : Eh bien ! Est-ce que tu viens encore une fois protester, au nom de ton habituel devoir envers la Compagnie, contre ma manière de la diriger ? Si c'est le cas, ça ne m'intéresse pas de t'écouter.

JOEL : En tant qu'actionnaire, il est de mon droit...

SIMON : Ton droit n'a aucun pouvoir. Donc tu n'as aucun droit. Mais soulage ta conscience, si tu en as besoin. Comment peux-tu être assez stupide et effronté pour critiquer ma direction, après tout ce que j'ai accompli en quatre ans ! J'ai à présent cinq filatures au lieu d'une et elles fonctionnent toutes avec profit. Le produit de la faillite de père est devenu la division maritime de ma Compagnie, un modèle du genre ! J'ai...

JOEL, *l'interrompant froidement* : Tu ne t'acquittes de tes dettes qu'en empruntant toujours plus. Tu risques...

SIMON : Ne sois pas comme une vieille femme effrayée ! Il n'y a aucun risque lorsque je sais que les dés sont pipés en ma faveur.

JOEL : Je parle de cette affaire de chemins de fer que tu vas conclure ce matin. Tu ne connais rien aux chemins de fer.

SIMON : Je *veux* connaître tout ce qu'il faut connaître.

JOEL : Enfin, je veux à nouveau te mettre en garde contre cette croissance sans scrupule avec laquelle tu écrases l'infortune des autres. Tu provoques la crainte et la haine à l'égard de la Compagnie.

SIMON : Je veux qu'on me craigne. Je fais aux autres ce qu'ils me feraient s'ils le pouvaient ! Je ne demande pas que l'on me fasse grâce. Pourquoi devrait-on ? Quel âne sentimental tu es, Joel ! Ici, la seule loi morale, c'est que les forts sont récompensés et les faibles punis. Tout le reste est mensonge idéaliste, un mensonge que je serais stupide d'admettre sur mon chemin, sur le chemin de ma Compagnie.

JOEL : C'est à la Compagnie de Père que je pense, pas à toi. Mais j'use ma salive pour rien. *(Il se tourne vers la porte de droite.)* Je retourne à mon travail.

SIMON : Oui, pour l'amour de Dieu ! *(Mais au moment où Joel passe la porte, Simon prend un ton plus conciliant.)* Reste ! Viens t'asseoir un instant. *(Il lui montre la chaise à droite de son bureau. Comme Joel, surpris, reste debout et sans bouger, aussi froid que d'habitude, il explose de colère.)* J'ai dit : assieds-toi ! Ou tu m'obéis, ou tu te cherches un autre emploi ! *(Le visage de Joel n'exprime aucune émotion. Il s'assied avec raideur.)* Je suis désolé, Joel. Je me suis énervé à cause de cette affaire de chemin de fer qu'il faut conclure. *(Il fait une pause, puis continue. Peu à peu, ses yeux vont de Joel à son bureau et il semble de plus en plus parler pour lui-même.)* Je concentre tout mon esprit et toute mon énergie pour conclure une affaire. Je vis avec

elle, je ne pense à rien d'autre, je la prends au lit, je dors avec elle, je rêve d'elle - et soudain, un jour, l'affaire est conclue... finie, morte !... , et je me retrouve vide, mais en même temps agité, désœuvré, comme si j'avais perdu toute signification à mes propres yeux. A pareil moment, ce qu'il me faudrait, c'est un congé. Mais où ? Comment ? Un voyage en France, disons... avec Sara... une seconde lune de miel. Mais Sara ne laisserait pas les enfants, et prendre les enfants, cela signifierait des vacances pour eux avec leur mère, non pour moi avec ma femme. Et peut-être même Sara insisterait-elle pour prendre Mère avec nous ! Elles sont devenues de telles amies, leur dévouement pour les enfants en a fait de telles complices ! Quant à moi, on me tient tout à fait à l'écart, je t'assure. Le résultat du travail de Mère, bien entendu. Elle s'imagine qu'elle a été très subtile, que je n'ai rien vu. Mais je me suis promis que, dès que j'en aurais le temps, je mettrai le holà à ses intrigues, et à présent que l'affaire des chemins de fer est réglée... *(Il sourit bizarrement.)* Voilà qui pourrait être le changement d'activité dont j'ai besoin. *(Il fait une pause.)* Si jamais tu tombes amoureux, Joel, retiens mon avertissement, ne te marie pas. A celle que tu aimes, à ta maîtresse, ne donne aucun droit de propriété, excepté ce que, jour après jour, elle pourra acquérir en te faisant payer pour la posséder. L'amour devrait être un marché qui serait toujours incomplet, qui ne serait jamais conclu, dont chaque partie hausserait continuellement les enchères mais où on ne parviendrait jamais au moment final. *(Il rit d'un ton moqueur en voyant l'air froidement désapprobateur de Joel.)* Oui, je te recommande d'éviter le mariage. A la place, prends une putain !

JOEL : Je ne vois pas pourquoi tu souhaites discuter d'un tel sujet avec moi.

SIMON : Moi non plus. Sauf que je peux espérer que tu écoutes sans entendre grand-chose. *(Avec un geste conciliant.)* Pourquoi ne viens-tu jamais rendre visite à Mère ?

JOEL : Tu sais qu'elle a aussi peu le désir de me voir que moi de la voir.

SIMON : Tu serais étonné de voir combien elle s'est transformée. C'est comme si lentement elle avait pris possession de Sara, comme si elle avait fait son propre double, un double à travers lequel elle peut revivre. Ou, pour le dire autrement, comme si elle avait forcé Sara à être l'auxiliaire du meurtre de son moi ancien, de cette mère qu'elle a été un jour. Et c'est ainsi que je me suis retrouvé sans mère. Mais, en même temps, comme elle est devenue Sara, je me suis retrouvé sans femme, car naturellement je ne peux pas considérer... *(Il s'arrête brusquement, puis continue avec une bizarrerie croissante et insistante.)* Parfois, elles m'apparaissent ensemble à l'esprit et chacune a perdu son individualité... on dirait même, grâce au subtil pouvoir de Mère, à sa volonté fantastique, qu'elles se sont fondues l'une dans l'autre et qu'elles sont devenues une seule femme... un esprit de Femme devenu chair et la chair devenue esprit, mère et épouse en une... et moi, rien d'autre que l'accessoire nécessaire de la maternité... un fils dans un cas, un mari dans l'autre... même plus nécessaire, à présent que la mère, en devenant l'épouse, peut substituer à moi mes quatre fils, et que l'épouse, puisqu'elle les a aussi, n'a plus besoin d'un mari à utiliser comme procréateur... Et me voilà laissé seul, fils non recherché, amant abandonné, exilé dans ma propre maison, sans signification, sans fonction... Agréablement toléré, c'est tout, en souvenir des services rendus et en qualité

d'esclave domestique dont les ambitions professionnelles peuvent être utilisées pour la fourniture de l'argent nécessaire au soutien de la Femme ! (*D'un air calculateur et vindicatif.*) Oui, voilà ce que Mère se flatte elle-même d'avoir accompli. Mais elle ne réalise pas que, dans son plan, il y a une faiblesse fondamentale, que le passé n'est jamais mort aussi longtemps que nous vivons, parce que tout ce que nous sommes est fait de passé. Elle va découvrir, dès aujourd'hui, et Sara aussi, que quand je le veux, je reprends ce qui m'appartient, quel que soit... (*Il jette soudain un regard circospect à Joel et se retient.*) Mais toutes ces spéculations sont absurdes.

JOEL, *se levant de son siège* : Si tu as terminé, est-ce que je peux rejoindre mon travail ?

SIMON : Oui. Va en enfer avec ta conscience idiote ! (*Joel se détourne et rejoint, du côté droit, le bureau de la comptabilité ; il ferme la porte derrière lui.*) Même cet idiot a compris que j'étais en train de me parler à moi-même. Parce que je n'ai personne d'autre que moi à qui parler ! Oui, Mère m'a abandonné en me laissant, non pas à la vie, mais à ce qu'elle a toujours méprisé... l'ambition d'être un Napoléon parmi les commerçants ! Moi, qui jadis rêvais... Idiotie ! La possession du pouvoir est la seule liberté, et ton prétendu dégoût pour elle un mensonge. Tu dois tenir compte de ton actuel état d'esprit... Cette réaction de vide après le succès... Tu l'as toujours ressentie... Mais jamais aussi fort, auparavant... Il y a quelque chose d'irrévocable dans ce... Comme si une longue et patiente tension avait craqué... Comme si désormais je n'avais plus le pouvoir de discipliner ma volonté pour me garder rassemblé... Un autre moi-même se rebelle... fait sécession... Comme si, en fin de compte, à partir de cet instant, je me dédoublais... Division et confusion... Une guerre en moi-même... Un duel à mort... (*Avec une amertume pleine de rancune.*) Bien, que celles qui en sont les responsables se méfient, car je provoquerai également un duel entre elles ! Oui, Mère et Sara, j'exigerai désormais que chacune de vous prenne sa pleine et entière responsabilité à propos de ce que je suis devenu. Allons ! Quel rêve idiot ! Comme si vraiment je voulais que ces deux fichues femmes possessives viennent fourrer leur nez dans mes affaires personnelles ! Tout ce que je sais, c'est que, sur un coup de tête, j'ai demandé à Sara de venir ici... Cette idée confuse que, si je l'avais pour moi seul, hors de l'influence de Mère, je la désirerais à nouveau. N'aurais-je pas dû d'abord mieux réfléchir à la façon dont j'attaquerais ? Non, attends de l'avoir sondée, d'avoir vu jusqu'à quel point l'ancienne Sara existe encore dans la Sara d'aujourd'hui, l'ambitieuse Sara qui voulait posséder un château irlandais en Espagne, une propriété de notable ! Qui se concentrait tout entière... et utilisait son beau corps... pour obtenir ce qu'elle voulait. J'aurais dû la rouler en lui promettant le mariage pour qu'elle se donne à moi... lorsque j'aurais eu tout ce que je voulais d'elle, je l'aurais laissée là... ça lui aurait servi de leçon, d'être ainsi battue sur son propre terrain... Je l'aurais oubliée, je serais retourné chez Mère, qui m'attendait dans son jardin... (*Amèrement.*) Mais Mère ne m'attendait pas... Elle était sans pitié et sans scrupule, elle ne pensait qu'à t'écarter, comme Sara ne pensait qu'à te prendre. Ne me l'a-t-elle pas très soigneusement fait comprendre le jour où, délibérément, elle a inventé le conte du prince exilé et de la porte magique ?

Il reste assis en regardant devant lui, l'air très concentré, et sur son visage se pose le masque d'un calcul sans pitié. A l'arrière, la porte du hall s'ouvre et Sara entre. En

cinq ans, elle n'a pas beaucoup changé. Peut-être a-t-elle un peu davantage l'air d'une dame mais elle ne semble pas avoir vieilli. Elle est toujours très jolie, resplendit de force et de santé et porte le même visage ferme et très féminin. Elle est cependant bien mieux habillée, avec une recherche de goût et de style, et de façon coûteuse. Son comportement a pris beaucoup de la distinction et de la pause assurée de Deborah. Sa manière de parler imite également celle de sa belle-mère, même si l'on peut y percevoir encore le rythme de l'accent irlandais. Elle regarde Simon mais celui-ci ne remarque pas sa présence. Elle sourit avec assurance, d'un sourire qui a perdu son ancienne tendresse passionnée pour se faire totalement maternel, d'un sourire satisfait de son pouvoir de possession et qui considère son droit à la propriété comme allant de soi. Avec un amusement croissant, elle s'avance sur la pointe des pieds jusqu'à se trouver près de la table.

SARA : Tu pourrais me proposer de m'asseoir, Simon. *(Il fait un bon sur son siège.)*

SIMON : Une passoire ? Quelle passoire ? Oh, c'est toi.

SARA : Quel accueil chaleureux, de la part quelqu'un qui m'a prié de venir !

SIMON : Excuse-moi, Sara. Il m'a fallu un moment pour réaliser que c'était toi. *(// bondit sur ses pieds et lui désigne le siège de l'autre côté du bureau.)* Assieds-toi, je t'en prie. *(Elle s'assied et il se rassied également.)*

SARA : Je ne me rendais pas compte que tu étais devenu si nerveux.

SIMON : Tu étais trop occupée par la famille pour t'en rendre compte !

SARA, *souriant* : Ça te ressemble bien de me faire des reproches, alors que tu rentres chaque soir à la maison avec la tête si pleine de tes affaires que tu pourrais aussi bien être sur la lune. A propos des affaires, parle-moi de la Compagnie. A la maison, tu ne nous en parles plus jamais mais tout le monde dit que tu es en train de devenir le jeune Napoléon du commerce de cette ville.

SIMON : Il y a peu de choses que tu ne saches déjà, Sara. Le chemin de fer est à moi, à présent. Tu te rappelles, je m'étais promis qu'il en serait ainsi. Eh bien, il est à moi.

SARA, *avec un enthousiasme forcé* : N'est-ce pas formidable ! Je te félicite, Simon.

SIMON : J'ai une dernière réunion, ce matin, avec ses dirigeants. Les termes de l'accord ne sont pas, pour eux, très faciles à accepter mais ils n'ont pas le choix. Ils sont au bord de la faillite. J'ai tiré la leçon de leurs erreurs. Je ne ferai pas d'erreur !

SARA : Je suis persuadée que tu n'en feras pas.

SIMON : Tu n'a pas l'air très enthousiaste.

SARA : Mais si. Mais tu avais l'habitude de dire "nous","notre".

SIMON : Ah, tu y tiens ?

SARA : Non. Dieu sait qu'avec Deborah et mes enfants, j'ai une vie aussi heureuse qu'une femme peut le souhaiter.

SIMON : Oui. On ne devrait jamais se plaindre du prix qu'il faut payer pour obtenir de la vie ce que l'on en veut... ou ce que l'on croit en vouloir.

SARA : Je sais ce que je veux et je l'ai.

SIMON : Je pourrais me plaindre de ce que tu avais l'habitude de parler de notre maison et de nos enfants, tandis qu'à présent...

SARA : Ah, tu y tiens ?

SIMON : Bien que Mère ait abandonné toute marque extérieure de propriété et d'autorité, j'ai toujours l'impression, quand je suis à la maison, qu'elle a tout arrangé pour tout garder en sa possession.

SARA : A propos de chaque chose, il n'y a que moi qui ai le droit de décider et elle est heureuse de me le laisser.

SIMON, *souriant* : Mère a toujours un talent si subtil pour faire en sorte que les autres désirent ce qu'elle désire, pour les pousser généreusement dans le chemin à suivre !

SARA : Je ne suis pas une telle idiote...

SIMON : Pas quand tu es sur tes gardes.

SARA : Il n'y a rien à suspecter ! Et, pour les enfants, c'est une grand-mère adorable, même si elle les gâte.

SIMON, *lui jetant rapidement un regard aigu et réfléchi* : Oui, elle les gâte. Il n'y a aucun doute à ce sujet.

SARA : Et il n'y a aucun mal à cela.

SIMON: Si tu es certaine que tu ne l'as pas laissé aller trop loin.

SARA, *presque fâchée*: Je suis capable de prendre soin de mes enfants, merci. Est-ce que tu m'as invitée ici pour essayer de jeter la discorde entre ta mère et moi ?

SIMON : Ne sois pas idiote ! Je suis ravi de l'amitié qui s'est développée entre vous. D'autant plus que je n'aurais jamais espéré...

SARA, *presque sarcastique*: Nous le savons bien, que tu ne l'aurais jamais espéré. Eh bien, tu as reçu de notre part un démenti !

SIMON : Est-ce que tu imagines que j'aurais préféré vous voir vous entre-tuer ?

SARA : Non. Ce serait idiot. Mais je sais, Simon, que tu as gardé au fond du coeur une rancune secrète à son égard. Ne serait-ce pas en rapport avec cette époque où tu as cessé de te montrer si enfantin et où tu as pardonné...?

SIMON : Ne sois pas stupide. Il n'y a rien à pardonner. Est-ce que je ne suis pas toujours gentil avec elle ?

SARA : Oui, comme tu le serais dans la rue en rencontrant une connaissance !

SIMON : Mais qu'est-ce que c'est que ce besoin de prétendre que nous avons encore quelque chose en commun ? Uniquement parce qu'il lui est arrivé de me mettre au monde ! Presque n'importe quelle idiote peut avoir un enfant et n'importe quel idiot a une mère ! De part et d'autre, cela n'a rien d'exceptionnel. Toutes les valeurs hypocrites dont nous dotons cette relation ne sont que pure stupidité.

SARA : Ce n'est pas vrai ! J'ai mes quatre fils et je sais l'amour que j'ai pour eux et l'amour qu'ils ont pour moi !

SIMON : Et ne me dis pas que Mère se soucie de mon indifférence. Elle a appris à ne pas avoir besoin de moi.

SARA, *avec une trace de satisfaction vindicative* : C'est assez vrai. Tu ne lui manque plus tellement, à présent qu'elle a les enfants.

SIMON, *amèrement*: Oui. Comme toi.

SARA, *le regardant et le défiant*: Comme moi, oui. (*Avec une énergie inaccoutumée, d'un ton taquin.*) Ne me dis pas que tu es jaloux des enfants. (*Se forçant à sourire, apaisante.*) Mais j'espère que tu ne m'as pas seulement appelée pour te disputer avec moi. (*Elle se lève et vient vers lui en tournant autour de la table.*)

SIMON : Pardonne-moi. J'ai été très tendu avec cette affaire de chemin de fer.

SARA : Il y a longtemps déjà que tu as mauvaise mine.

SIMON : Mais tu ne le dis que maintenant.

SARA : Ta mère aussi l'a vu.

SIMON : Ah oui ? Et qu'est-ce que vous avez remarqué exactement, toutes les deux ?

SARA : Tu as changé, et d'une étrange façon. Parfois, le soir, quand tu es assis avec nous au salon, c'est soudain comme si un étranger se trouvait devant moi. C'est un sentiment effrayant, Simon. Je crois que j'ai commencé à l'avoir à l'époque où tu t'es mis à dormir dans ta propre chambre...

SIMON : Ah, c'est donc ça ! Ton corps se sent trompé ! Je suppose que tu commences à avoir des soupçons, tu te dis que j'ai dû trouver un autre corps de femme, plus beau, plus désirable ! Que j'entretiens secrètement une belle maîtresse, qu'elle a volé ta place au lit !

SARA, *surprise, avec répulsion* : Simon ! Je ne vois pas comment tu pourrais croire... *(Elle lui jette un regard d'effroi et de suspicion.)* A moins qu'à toi-même, l'idée ne soit venue...

SIMON, *le visage s'allumant de satisfaction* : Non, non. Ce n'était qu'une plaisanterie.

SARA, *oubliant ses manières de grande dame* : Je ne te crois pas ! Tu as dû souhaiter... *(D'un geste de passion soudaine et violente, elle saisit le visage de Simon et le tourne vers le sien.)* Regarde-moi ! Si je pensais que tu désires une autre femme...!

SIMON, *d'un ton taquin, plaçant ses bras autour d'elle et l'attirant à lui, le visage triomphant* : Eh bien, que ferais-tu ?

SARA : Je la tuerais ! Et toi aussi ! Simon ! Tu ne nies pas ? Dis-moi...!

SIMON, *d'un ton qui, par provocation, se veut non-convaincant, l'étreignant à nouveau* : Non, non. Bien sûr je n'irais jamais...

SARA : Tu ne dis pas ça comme si tu le pensais ! *(Se débattant pour se libérer.)* Laisse-moi. Je ne veux pas être dans tes bras pendant que tu es peut-être en train de penser à une autre... *(Furieuse à cette pensée, elle lui saisit les épaules et le secoue violemment.)* Est-ce que c'est pour me confesser ça que tu m'as fait venir ici ? Est-ce que tu vas me demander de te rendre ta liberté pour pouvoir être à elle ? Pas la peine de gaspiller ta salive. Elle serait en enfer avant de t'avoir ! Une femme qui

s'imaginerait pouvoir t'arracher à moi comprendrait vite que je suis capable de me battre jusqu'à la mort ! (*Elle s'assied sur le bras de son siège et l'attire à elle.*) Tu es à moi jusqu'à la mort, et au-delà de la mort, et je ne te laisserai jamais me quitter, tu entends ? (*Elle l'embrasse passionnément sur les lèvres.*)

SIMON, *le visage heureux d'être assuré de sa possession et le désir allumé, mais toujours provocant* : Tu es donc réellement jalouse ?

SARA : Ne suis-je pas faite de chair et de sang ? Est-ce que je ne t'aime pas plus que tout au monde ?

SIMON : Vraiment ? Je pensais que les enfants...

SARA : Ah, les enfants ! Je les aime avec tout mon cœur. Mais ils ne sont pas mon amant et mon mari ! Tu passes d'abord !

SIMON : Ah oui ? Je ne le dirais pas en voyant ton comportement depuis pas mal de temps...

SARA, *indignée* : Essaies-tu de dire que je suis à blâmer ? Sais-tu qu'il y a des soirs, à la maison, où tu me regardes comme si tu te demandais ce que je fais là ! Ou que tu parles avec nous du ton affable et poli d'un invité bien élevé venu passer la soirée !

SIMON : Je me sens peut-être un intrus...

SARA : Je ne sais pas comment te dire, chéri, mais c'est comme si, à l'instant même où tu rentres, je sentais que chaque chose commence à changer, à ne plus ressembler à ce qu'elle devrait être et que nous nous mettons tous à nous méfier les uns des autres.

SIMON : Même toi et Mère ?

SARA, *à contrecœur*. Oui. (*Hâtivement.*) Non. Je voulais dire que cela arrivera si nous ne faisons pas attention. C'est comme un sortilège qui essaie de se placer entre nous.

SIMON : C'est bizarre. Je pensais que vous viviez à présent toutes deux dans une parfaite unité d'intérêt et de désir. Parfois je prends conscience de cette unité avec une telle intensité que vous m'apparaissez comme une seule personne. Je ne peux plus distinguer ma femme de... C'est une confusion déroutante.

SARA : C'est la raison pour laquelle tu nous regardes comme si tu nous haïssais ? (*Avec un sourire forcé.*) Quelle idée étrange et folle tu as, Simon... Mais je crois que je connais ce genre de sentiment. J'ai moi-même ressenti de temps en temps - oh, seulement une fois de temps en temps - qu'elle voudrait que je n'aie plus de désirs, excepté ses désirs à elle, et que je n'aie plus d'autre vie qu'une vie réglée par sa vie à elle.

SIMON, *l'observant* : Oui, Mère a toujours été extrêmement gourmande des autres vies. Il faut que tu sois constamment sur tes gardes...

SARA, *avec méfiance* : Mais elle sait que je suis trop forte... *(Soudain confuse.)* Ah, qu'est-ce que je raconte ! C'est mesquin et injuste de la soupçonner. Est-ce que tu crois que je ne vois pas que tu as détourné la conversation sur elle pour ne pas devoir me répondre quand j'ai parlé d'une maîtresse ? Dis-moi que tu n'en as pas, Simon ! Je ne pourrais pas supporter... *(Elle commence à sangloter.)*

SIMON, *se levant d'un bond et l'attirant à lui, passionnément* : Bien sûr que je n'en ai pas, mon amour ! Regarde-moi ! *(Il tourne son visage vers lui.)* Je jure que...!

SARA : Oh, chéri. Je suis folle... Mais je t'aime tellement ! *(Elle l'embrasse et il lui rend son baiser, l'attirant à lui, plein de passion et de désir. Elle s'écarte, émue et heureuse, mais un peu embarrassée. Elle rit doucement.)* Nous ne devrions pas. Suppose que quelqu'un entre ! Il y a longtemps que tu ne m'as plus embrassé comme ça, chéri !

SIMON : Il y a longtemps que tu ne m'en as plus donné l'occasion !

SARA : Bravo ! La prochaine fois, tu prétendras que c'est moi qui voulais dormir seule ! Tu ne sais pas à quel point tu m'as blessée, quand tu as fait ça, Simon. J'ai essayé de croire à ce que tu m'as raconté, que tu ne voulais pas m'empêcher de dormir quand toi, tu ne le pouvais pas parce que tu réfléchissais aux problèmes de la Compagnie. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de chercher la vraie raison pour laquelle tu ne voulais plus dormir avec moi.

SIMON, *l'attirant passionnément* : Tu sais que maintenant je te veux, n'est-ce pas ?

SARA : Oh, ici... maintenant... oui... Mais à la maison...

SIMON : C'est pour ça que je t'ai demandé de venir ici. Parce que je veux que tu me désires comme tu me désirais avant. À la maison, Mère vient toujours se mettre entre nous.

SARA, *fronçant les sourcils* : Oui, c'est vrai qu'on la sent toujours en train de guetter... Mais elle ne tient pas à se mettre entre nous. Ton erreur est de ne pas avoir vu combien elle a changé. Tu ne te rends pas compte de la gentille vieille grand-mère qu'elle est devenue.

SIMON, *feignant de s'avouer vaincu* : Je dois admettre que son affection pour les enfants semble sincère.

SARA : Mais elle l'est, Simon !

SIMON : D'après ce qu'ils disent, ils passent une grande partie de leur temps dans son jardin.

SARA, *avec une ombre d'amertume sur le visage* : Oui. Mais à présent ils seront à l'école presque toute la journée. *(Sur la défensive.)* C'est bon pour eux d'être avec elle. Elle est une grande dame et son influence...

SIMON : Je me souviens de ma propre expérience. Si je ne m'étais pas séparé d'elle avant qu'il ne soit trop tard, elle m'aurait attaché à elle pour toute la vie. Tu peux donc comprendre pourquoi je suis inquiet. Après tout, ce sont mes fils aussi.

SARA : Je suis si heureuse de savoir que tu penses à eux.

SIMON : Nous voulons qu'ils soient entraînés à vivre dans la vie réelle, pour que, le temps venu, ils soient capables de prendre du service dans notre Compagnie. Ethan sera directeur de notre département maritime, Wolf dirigera ce département bancaire que nous voulons posséder d'ici peu, Jonathan s'occupera du chemin de fer et notre petit ange sera notre représentant dans le monde politique.

SARA : Et moi qui pensais que tu les avais oubliés ! Pardonne-moi, chéri.

SIMON : Et je suis persuadé qu'ils auront l'intelligence et la capacité nécessaires pour le faire, pour autant que nous ne permettions pas à Mère de les empoisonner avec ses absurdités.

SARA : Oui. *(Hésitante.)* Je pourrais lui demander de ne pas... *(Honteuse.)* Non. Ce serait rompre le serment que j'ai fait d'avoir confiance en elle.

SIMON : Le fait qu'elle puisse te voler tes enfants ne faisait pas partie du serment.

SARA, *sur la défensive* : A présent, tu exagères. De toute façon, ils savent qui est leur mère et qui les aime le plus.

SIMON : J'ai le sentiment qu'il commence à y avoir un certain malentendu entre toi et moi. Je veux dire : quand je suis à la maison. Ici, tu es toi-même, ma femme, mon associée... Ma maîtresse aussi, j'espère. *(Il l'attire à elle avec désir.)*

SARA, *répondant avec passion* : Ne rêve jamais d'en avoir une autre !

SIMON, *prenant brusquement le ton de l'homme d'affaires* : Nous avons laissé le désordre s'installer chez nous. J'ai été trop préoccupé par la Compagnie, tu t'es trop occupée de la maison à la place de Mère, tu as eu trop à faire la bonne des enfants et elle, elle a eu toute liberté de jouer à être leur mère.

SARA, *avec un éclair de de colère* : Ah, je voudrais la voir essayer...! Je commence à voir beaucoup de choses auxquelles j'ai été aveugle jusqu'ici...

SIMON : Ce que tu dois garder à l'esprit, c'est qu'elle n'a jamais été très normale. Il vaut mieux que nous soyons francs, Sara.

SARA, *avec inquiétude* : Tu veux dire qu'elle est folle ? Ah non, c'est ridicule, Simon. Je ne te laisserai pas dire de telles méchancetés. La pauvre femme !

SIMON : Je n'ai pas dit qu'elle était folle. Je veux dire qu'elle n'a pas le sens du droit des autres à la liberté.

SARA : C'est vrai qu'elle m'a dit elle-même qu'elle avait été jusqu'au point de ne plus oser entrer dans son pavillon d'été, par peur de ne plus jamais en sortir. C'est ridicule, n'est-ce pas ?

SIMON, *d'un ton étrange* : Qui sait ? Cela dépend... Sais-tu si, à présent, elle y entre parfois, dans le pavillon d'été ?

SARA : Non. Souvent, les enfants la pressent d'en ouvrir la porte mais elle ne voudrait jamais. Pourquoi demandes-tu ça ?

SIMON : Il faudra, à l'avenir, interdire aux enfants d'aller dans son jardin ou dans son logement. Elle peut les voir suffisamment quand nous sommes là, toi et moi. Et toi aussi, évite le jardin.

SARA : Je n'y vais presque jamais.

SIMON : Tu donneras donc ces instructions aux enfants ?

SARA : Oui. Mais qui le lui dira, à elle ?

SIMON : Eh bien, toi, évidemment.

SARA : Elle est si bonne... J'aurais horreur de la blesser.

SIMON, *évitant les yeux de Sara, d'un ton calculateur et avec une feinte répugnance* : Bon. Je peux le lui dire, moi, si tu veux être épargnée.

SARA : Tu le ferais ? Mais promets-moi de ne pas être cruel avec elle, Simon.

SIMON : Ne sois pas idiote, chérie. Je veux la paix dans ma maison. Je passerai par son jardin en rentrant ce soir. (*Avec un air étrangement heureux et satisfait.*) Voilà. Mère sera remise à sa place... à la place qui est la sienne. Oublions-la, à présent, et ne

pensons plus qu'à nous. (*Il l'étreint amoureusement, possessivement.*) Comme nous faisions jadis.

SARA : Je suis trop contente, chéri.

SIMON : Je devenais très seul, Sara.

SARA : Si tu savais comme je me sentais malheureuse et laide, depuis que tu dormais seul... Et même déjà avant, quand tu te couchais à côté de moi comme si je n'étais pas là.

SIMON : Parce que je ne nous sentais jamais vraiment seuls... dans la maison de Mère, là-bas. C'est pourquoi il me fallait que tu viennes ici. Je veux te demander de m'aider à créer une nouvelle vie, une vie dans laquelle nous serons à nouveau des amants. (*Il la serre contre elle passionnément.*)

SARA, *les sens excités* : Chéri ! Tu sais qu'il n'y a rien que j'aimerais davantage !

SIMON : Je veux l'ancienne Sara, la Sara dont le beau corps était avide de plaisir, la Sara sans scrupule et sans pitié, aussi vorace devant la vie que le nerf de la vie lui-même ! La Sara qui, une nuit, il y a longtemps de cela, avait pénétré dans ma chambre, bien décidée à se servir de son beau corps pour empêcher quiconque de lui dérober ce qu'elle considérait comme sien.

SARA, *honteusement* : Ah, ne dis pas... (*Pleine de reproches.*) C'est pour ça que tu m'aimais ! Tu ne devrais pas le rappeler pour t'en servir contre moi.

SIMON : Contre toi ? Mais, cette Sara, je la désirais plus que tout au monde ! Et, à présent, je désire plus que tout au monde qu'elle revienne ! Je lui dois tout mon succès. Elle est la raison même de l'existence de la Compagnie ! Et j'ai besoin d'elle, à nouveau. Je veux qu'elle me revienne ici, comme elle est venue à moi cette nuit-là, décidée à jouer la mise la plus forte, à jouer tout ce qu'elle avait, à se vendre au prix le plus cher.

SARA, *à moitié amusée et flattée, à moitié honteuse et sur la défensive* : Ah, ne parle pas de cette manière... Comme si j'étais une fille des rues, qui serait, cette nuit-là, venue se vendre. Si j'ai voulu t'avoir, c'est parce que je t'aimais tant.

SIMON : Alors, je sais que tu accepteras, pour moi, de redevenir celle que tu étais.

SARA : Bien, mais prend garde alors. C'est vrai, je pourrais l'être à nouveau, puisque je t'aime tout autant à présent. Mais cette Sara-là, tu ferais peut-être mieux de la laisser dormir. Car elle pourrait être plus effrontée qu'elle ne fut jamais et vouloir plus encore ! (*Elle l'embrasse, puis, soudainement embarrassée et timide, elle s'écarte de lui.*) Mais de quelle manière je me comporte ! Ici, dans ton bureau, au vu de tout le monde ! Il y a quelque chose d'étrange, ici, dans l'air, et qui vous rend... et je suis restée si longtemps à la maison que j'avais oublié... Mais je ne sais pas ce

que je veux dire... (*Elle l'étreint à nouveau passionnément.*) Sauf que je t'aime avec tout ce qui est en moi et toute ma force, il n'y a pour moi personne d'autre au monde que toi, et je suis à toi et tu es à moi, et cela m'est bien égal d'être sans pudeur !

SIMON : Mon amour ! Cela correspond exactement à ce que j'ai prévu pour notre avenir, ici. Parce que la Compagnie, c'est toi. Ta nature est sa nature. Elle tire sa vie de ta vie et, désormais, tu dois exiger qu'elle soit ta propriété.

SARA : Chéri ! Dis-moi clairement ce que tu as prévu.

SIMON, *l'air animé, à nouveau comme un homme d'affaires* : Voilà. Les enfants vont être à l'école une grande partie de la journée, à présent. Tu seras libre. Je veux que tu travailles ici, avec moi, dans la Compagnie, que tu sois ma secrétaire et ma secrétaire partenaire.

SARA : Chéri ! Est-ce que tu penses réellement...?

SIMON : Tu le feras ?

SARA : Si je le ferai ? C'est trop beau pour être vrai ! (*Elle l'embrasse.*) Tu me rends si heureuse, chéri, quand tu prouves ainsi combien tu me veux !

SIMON : Attends ! Il y a une condition. Ici, rien pour rien est la loi, tu le sais. Il te faudra payer.

SARA : Cesse de me taquiner et dis-moi. Je ferai tout ce que tu voudras.

SIMON : Quoi ! Veux-tu dire que toi, la femme vertueuse, toi, la mère, tu acceptes de devenir ma maîtresse ?

SARA, *choquée, embarrassée, et en même temps amusée, curieusement fascinée et charmée* : C'est donc moi, la maîtresse que tu souhaites ! Merci mon Dieu, tu ne rêvais pas d'une autre !

SIMON : Je ne connais personne d'autre qui soit plus désirable. Et je peux te faire une offre très favorable.

SARA : Voilà une jolie manière de parler à une femme décente ! Mais écoutons ton offre. Peut-être n'est-elle pas suffisante. J'ai une très haute idée de ma valeur !

SIMON : Je suis d'accord de prendre tout ce que j'ai au monde pour te payer. Tu pourras obtenir de moi toute la Compagnie, mais morceau par morceau, bien entendu, au fur et à mesure que tu les gagneras.

SARA : Toute la Compagnie serait à moi ! *(Elle l'embrasse brusquement, avec gratitude et passion.)* Oh, chéri, et moi qui avais si peur que tu te mettes à me trouver laide et repoussante !

SIMON : Accepteras-tu la place ?

SARA : Tu sais bien que oui. *(D'un air gêné, elle rentre la tête dans les épaules, puis, brusquement, la relève, exubérante.)* Je jouerai tous les rôles que tu voudras. Ce sera amusant de jouer celui d'une mauvaise créature, d'une femme sensuelle et libertine. Je ferai de toi un esclave de ma beauté.

SIMON : J'avais peur que tu n'aies quelque objection.

SARA : Des objections ? Alors que je veux être à toi et que je veux que tu sois à moi ?

SIMON : Mère n'approuvera pas que je te prenne ainsi, ni les enfants.

SARA, *avec amertume* : Ce n'est pas leur affaire.

SIMON, *avec un étrange air de jubilation* : Pauvre Mère. Elle sera à nouveau très seule. Je pense qu'elle appréciera les visites, même les miennes.

SARA : Ne me fais pas penser à elle maintenant. *(Elle l'embrasse.)* La seule chose à laquelle je veux penser, c'est que tu veux à nouveau que je sois à toi.

SIMON, *l'enlaçant passionnément* : Je ne t'ai jamais autant désirée ! Même pas avant notre mariage ! Ton corps est si beau, mon amour !

SARA, *l'embrassant passionnément* : Chéri ! *(Elle s'écarte avec un rire doux et heureux.)* Ne sommes-nous pas sans pudeur !

SIMON : Oui, puisque tu devras apprendre à te comporter ici sans pudeur aucune. Chaque jour, tu auras affaire à la vie, à la vie telle qu'elle est réellement, et à sa voracité. Tu auras à la mettre à nu et à la contempler. Et à l'accepter comme vérité. Et tu auras à te mettre nue toi-même et à t'accepter telle que tu es, avec l'ambition de ton esprit et la gourmandise de ta chair. Alors tu réussiras, lucidement et sans faux scrupule, à exiger et à prendre ce que tu voudras avoir, comme je l'ai fait ! Mais tu découvriras bien tout cela par toi-même. Tu iras de succès en succès, tu as le talent qu'il faut ! Et je sais que tu trouveras le rôle que je joue ici, dans la Compagnie, et les risques que j'y prends, aussi fascinants que je les trouve. *(Etrangement, à présent, comme s'il se parlait à lui-même.)* Un jeu fascinant... une femme, je pense, trouvera qu'il ressemble à l'amour. Un jeu de stratagèmes secrets et adroits, où seuls les idiots appelés à perdre révèlent, ne serait-ce qu'à eux-mêmes, leurs véritables desseins et leurs vraies motivations. Tu vas devoir devenir une joueuse, une joueuse dont le visage est un masque. Tu vas faire partie de ceux qui vivent dans la solitude et l'obsession, qui finissent par percevoir la signification du jeu de façon si confuse que

les victoires qu'ils obtiennent prennent le même aspect que les défaites. L'adversaire de l'autre côté de la table, dont les yeux ne trahissent pas la moindre émotion, n'est-il pas l'esclave du même désir que celui dont tu es l'esclave ? Et n'est-ce pas toi-même, cet étranger familier, auquel, avec un sourire apparemment candide, tu passes les cartes que tu as trafiquées ou les dés que tu as pipés, et qui les accepte avec le même sourire apparemment candide ? *(Il fronce les sourcils et secoue la tête.)*

SARA : Chéri, je t'en prie, ne mélange pas tout dans mon esprit. Je ne comprends rien à cet étrange discours sur les cartes trafiquées et les dés pipés.

SIMON, *souriant mais avec une pointe de menace* : Tu comprendras un jour. Je te promets que tu comprendras. *(Puis, comme elle le regarde avec inquiétude, soudain très homme d'affaires.)* Bien, je crois que tout est conclu. *(Il jette un coup d'oeil à sa montre.)* Les directeurs du chemin de fer seront ici dans quelques minutes. Tu commenceras ton travail demain matin.

SARA, *descendant du bras de sa chaise et, par plaisanterie, lui faisant une révérence* : A ton service. Mais rappelle-toi que je n'ai aucune expérience.

SIMON : Je désire que, tout d'abord, tu restes ici et tu observes comment je traite chaque affaire. Comme si tu devais apprendre à jouer mon rôle. Quand tu auras appris, je te laisserai agir à ma place, de temps à autre, jusqu'à ce que finalement tu te sentes par toi-même capable de me remplacer. Pendant tes temps libres, quand je serai absent, je veux que tu dresses les plans de la propriété et du grand château à la campagne, où tu rêves que nous nous retirions quand nous en aurons assez. *(Il se lève et l'embrasse.)* Il n'y a pas de prix trop élevé pour payer ma maîtresse de son amour, n'est-ce pas ?

SARA, *s'éloignant* : J'aimerais que tu ne considères pas l'amour comme...

SIMON : Tu l'auras, ta propriété. Bien sûr, il n'est pas question de retirer autant de capital maintenant. Il y a encore beaucoup à faire avant que la Compagnie ne soit libre, indépendante et autonome. Cependant, si tu peux déjà concevoir cette propriété jusque dans les moindres détails...

SARA : Oui ! Oh, ce sera amusant ! D'ailleurs j'en ai déjà en tête chaque partie... ou j'ai...

SIMON : Vu le développement de la Compagnie, tu peux faire des plans bien plus grands, bien plus ambitieux encore que la dernière fois où tu y as rêvé.

SARA : Oh, je peux toujours avoir de plus grands rêves, mais j'aurai trop de plaisir pour faire des plans précis. Bien, je ferais mieux de m'en aller, à présent. *(Elle l'embrasse tendrement.)* Au revoir, mon chéri ! Tu me rend si heureuse ! *(Elle s'écarte de ses bras et ouvre la porte.)*

SIMON : Attends ! Mère voudra savoir pourquoi tu es venue ici mais ne lui dis rien. Je pense que je peux mieux clarifier les choses moi-même avec elle.

SARA, *avec pitié mais en même temps avec dédain* : Ah, pauvre femme, je n'ai pas peur de lui dire... Ça lui fera du bien ! Elle finissait par croire que j'étais sa propriété ! *(Elle s'arrête brusquement.)* Ah, je devrais être honteuse ! Qu'est-ce qui me met dans un tel état, ici ? *D'un ton pressé, après avoir fait le tour de la pièce d'un regard presque effrayé.* Il faut que je m'en aille. *(Elle sort et ferme la porte.)*

SIMON, *la regardant sortir et souriant d'un air étrange, presque ironique* : Eh bien, voilà lancée avec succès la moitié de mon plan de partage des responsabilités domestiques. *(Il revient vers son bureau.)* Et cette moitié, toujours en suivant le plan, va continuer à travailler par elle-même. *(Il se renfrogne soudain, amer.)* Le plan ? Quel plan ? Penserai-tu commencer une intrigue compliquée, alors que tout est très simple ? Tu désires Sara... D'accord, tu la reprends, et c'est tout... Quant à Mère, elle s'est mêlée de tes affaires, elle a intrigué pour t'isoler... Elle doit apprendre à limiter ses activités à sa propre sphère... A y demeurer... Très bien, remets-la à sa place, cet après-midi... Et ainsi l'autre moitié de l'affaire, celle qui la concerne, sera résolue également. *(Il s'assied à son bureau, avec un étrange sourire d'anticipation. Son expression devient détendue et rêveuse.)* Ce sera amusant de me retrouver dans son jardin après toutes ces années. *(Une pause. On frappe à la porte de droite. D'un seul coup, Simon redevient le chef terrible et impitoyable de la Compagnie.)* Entrez. *(Joel entre.)*

JOEL : Les directeurs sont dans la salle d'attente. J'ai pensé que, par respect pour leur position, je devais leur faire la courtoisie de les annoncer moi-même.

SIMON : C'était leur position quand ils avaient le pouvoir. mais je le leur ai pris. Et ta courtoisie est irréfléchie. C'est une plaisanterie cruelle et ridicule à l'égard de leur position actuelle. Si j'étais l'un d'entre eux, je t'aurais frappé. Dis leur d'entrer. *(Joel le regarde, puis il sort.)*

RIDEAU

ACTE 2 SCÈNE 2

Même décor que la scène deux du premier acte, le coin du jardin Harford avec le pavillon chinois octogonal. Par-dessus le mur de droite, un soleil de fin d'après-midi tombe sur le toit pointu, sur la partie supérieure de la porte qui est laquée de rouge et dont le haut est en forme d'arc et sur les murs couverts de lierre. Les arbustes, taillés artificiellement en formes géométriques, comme précédemment, et les arbres le long du mur de briques du fond scintillent de différentes nuances de vert. La petite pièce d'eau ovale est d'un vert encore différent. Le jardin a la même apparence qu'au premier acte, tout y est soigneusement entretenu. Cela donne l'effet d'une nature faussée et humiliée par une agressivité arrogante et narquoise.

Deborah, tout habillée de blanc, est assise sur les marches menant à la porte du pavillon. Elle semble avoir beaucoup changé. Alors que, à l'acte précédent, elle donnait l'apparence d'une femme d'âge moyen qui aurait vieilli prématurément, elle ressemble à présent à une grand-mère étonnamment jeune. Son corps et son visage ont un peu grossi. Il y a quelque chose de reposant et d'heureux dans son expression, quelque chose qui exprime une harmonie et une sécurité intérieures. Mais ses beaux yeux sombres et son sourire ont gardé leur ancienne réserve rêveuse et ironique.

Au lever du rideau, Deborah lit un volume de poèmes de Byron. Soudain elle s'interrompt et écoute un bruit provenant de derrière le mur de droite. Son expression change, elle semble s'alarmer et regarde vers la porte du mur avec appréhension. Pendant un moment, il y a un silence tendu. Puis, brusquement, on frappe à la porte, assez fort, et on entend la voix de Simon, assez forte, elle aussi : "C'est moi, Mère, ouvre la porte !" Un petit sourire de jubilation méprisante vient aux lèvres de Deborah. Elle laisse glisser le livre de sa main et va ouvrir la porte, puis revient s'asseoir sur les marches. Simon entre et ferme la porte derrière lui.

SIMON : Bonsoir, Mère.

DEBORAH, *froidement aimable* : C'est un plaisir inattendu, Simon.

SIMON : Évidemment. Il faut toujours languir devant les portes sacrées. J'espère que je ne te dérange pas ? Puis-je m'asseoir ?

DEBORAH : Ceci est ta propriété. Je t'en prie.

SIMON : La propriété de Sara. *(Il s'assied sur le banc de pierre à gauche de Deborah.)*

DEBORAH, *un peu moqueuse* : Mais ce qui est à elle est à toi.

SIMON : Oui, c'est tout à fait vrai. Sara t'a probablement parlé de sa visite à mon bureau, ce matin.

DEBORAH : Avant de partir, elle m'a dit que tu lui avais demandé d'y venir.

SIMON, *feignant la surprise* : Que je lui avais demandé ? *(Elle lui jette un regard acéré. Il poursuit d'un ton caressant.)* Mais cela n'a pas d'importance, qui a demandé à qui. Tu me dis, de toute façon, qu'elle ne t'a pas parlé de notre conversation ?

DEBORAH, *avec une indifférence forcée* : J'imagine que cela concernait vos biens... Que tu avais besoin de son nom et de sa signature pour des papiers. Elle sait que ça ne m'intéresse pas.

SIMON : Il ne s'agissait pas de papiers. Mais évidemment cela concernait nos biens. Tu connais Sara.

DEBORAH, *comme si elle était prise au dépourvu* : Oui, tu peux être sûr que je... *(Elle se ressaisit et le regarde, sur la défensive.)*

SIMON : J'étais très content qu'elle vienne. Cela m'a donné l'occasion de lui parler d'un changement que je voudrais faire au bureau. Il est opportun, je trouve, de m'adjoindre une secrétaire personnelle.

DEBORAH : Et il te faut pour cela l'accord de Sara ?

SIMON, *souriant* : Tu comprendras quand je t'aurai dit que la personne qui possède les qualifications que je désire est une jeune et très belle femme.

DEBORAH, *avec une réaction instinctive de satisfaction vindicative et de pitié méprisante* : Ah ! Pauvre Sara ! Ainsi, votre grand amour romantique touche à sa fin ! J'ai toujours su... *(Soudain honteuse de cette première réaction, elle fait preuve d'une indignation morale accentuée.)* Comment oses-tu parler d'une chose aussi ignoble à ta mère ? Es-tu devenu grossier à ce point que non seulement tu n'éprouves aucune honte mais que tu viens même te vanter de projets délibérés pour te déshonorer et pour déshonorer ta famille ? Mais je ne sais pas pourquoi je devrais être surprise. Après tout, il n'y a là qu'un degré de plus et inévitable dans cette corruption de ton caractère à laquelle j'ai dû assister pendant des années. C'est à peine si je peux encore reconnaître mon fils dans ce marchand cupide et sans scrupule, dont les seuls rêves sont les gains matériels !

SIMON : Puis-je te signaler, Mère, que tu as sauté avec un peu trop d'empressement aux conclusions ? Je n'ai pas dit que je désirais avoir avec ma secrétaire d'autres relations que des relations professionnelles. *(Deborah semble honteuse et déconfite. Il poursuit avec un sourire moqueur.)* Je crains que la bonne grand-mère que tu es devenue n'ait pas tout à fait oublié les mémoires français du dix-huitième siècle dans lesquels elle vivait jadis.

DEBORAH, *le regardant, accablée et suppliante* : Simon ! Ce n'est pas gentil de me rappeler... *(Avec appréhension.)* Oh, pourquoi es-tu venu ici ? Qu'est-ce que...?

SIMON : Et je ne vois pas comment tu peux penser que Sara consentirait jamais... A moins que tu ne la croies secrètement si âpre au gain qu'elle vendrait n'importe quoi si on lui en offrait un bon prix.

DEBORAH : Allons ! Comment oses-tu...! Je ne veux pas que tu me mettes dans la tête de telles pensées à propos d'une femme pour qui j'ai une dette éternelle de gratitude, une femme qui est la douceur, la gentillesse, la générosité même...

SIMON : Je suis au regret d'avoir à te faire perdre tes illusions, Mère, mais je pense que tu découvriras avant la fin de notre conversation que Sara n'a pas été aussi aveugle que tu l'espérais et que sa confiance n'a pas été exempte de suspicion. *(Deborah se met à le regarder avec inquiétude.)* Dans la bataille pour la suprématie, il ne faut pas trop mépriser son ennemi...

DEBORAH : Comme si Sara et moi étions engagées dans un duel fantastique ! Je constate amèrement que tu t'es introduit ici pour essayer de créer la suspicion et la jalousie entre elle et moi. J'ai confiance en elle et je sais qu'elle a confiance en moi !

SIMON : Occupons-nous des faits, Mère, pas des considérations sentimentales.

DEBORAH, *le regardant avec une crainte fascinée et bégayant* : Simon ! Qu'est-ce que tu essaies de faire ? Quel est ce complot insensé pour te venger de moi ?

SIMON : Me venger de quoi ? C'est moi qui, il y a longtemps, et de ma propre volonté, me suis libéré de ton influence.

DEBORAH, *avec un petit sourire, se faisant caressante* : Ainsi tu n'as jamais oublié notre vieille querelle ? Je me rappelle maintenant : j'ai toujours pensé que c'était moi qui t'avais forcé à aller vivre ta propre vie. Pour que je puisse être libre.

SIMON : Oui, tu as consolé ton orgueil en te mentant à toi-même.

DEBORAH : Comme tu l'entends. Je me rends compte qu'un Napoléon des affaires a besoin de croire en sa propre étoile. *(Elle a un rire doux et taquin.)* Tu es toujours le même garçon étrange et ambitieux, n'est-ce pas ?

SIMON, *faisant du regard le tour du jardin, avec un ton de vive nostalgie* : J'avais oublié le calme et la paix qui régnaient ici. Rien n'a changé. Le passé est le présent. *(// se tourne soudain vers elle, l'accusant durement.)* Tu es la seule note discordante. Le jardin de celle que tu étais jure avec l'adorable vieille bonne-maman que tu prétends avoir fait de toi-même.

DEBORAH, *avec un rire doux et taquin* : Ne me dis pas que tu es jaloux aussi de tes enfants !

SIMON : Aussi ? J'ai bien observé tes évidentes tentatives pour obtenir le contrôle des enfants et j'étais plein de pitié pour Sara - je pensais d'ailleurs à tort qu'elle avait en toi une confiance aveugle. Mais je considérais que tout cela ne faisait pas partie de mes affaires.

DEBORAH, *se contrôlant, calme et désinvolte* : A propos de tes affaires, tu dois devenir de plus en plus riche et de plus en plus puissant.

SIMON : J'ai conclu aujourd'hui un accord qui ajoute le chemin de fer aux biens de la Compagnie.

DEBORAH, *d'un ton flatteur mais avec un sarcasme sous-jacent* : Mes félicitations, très cher.

SIMON : Merci, Mère. C'est un maillon de plus dans ma chaîne. Mes bateaux conduisent le coton jusqu'à mes filatures, là on en fait de la toile et celle-ci est ensuite expédiée par mon chemin de fer. Mais il y a encore beaucoup à faire avant que la chaîne ne soit complète.

DEBORAH, *avec un petit sourire moqueur* : Oui, je perçois que ce n'est pas suffisant.

SIMON, *mortellement sérieux* : Loin de là. Le prochain pas doit être l'acquisition de ma propre banque. Je pourrai alors organiser tout le financement de la Compagnie.

DEBORAH : Et tu voudras avoir tes propres magasins, ici en ville, pour vendre ta marchandise.

SIMON : Oui, j'y pense.

DEBORAH : Et à l'autre bout de la chaîne, tu devrais posséder des plantations dans le Sud et avoir tes propres esclaves que tu importerais sur tes propres bateaux.

SIMON, *regardant devant lui, tendu et concentré* : Oui. Évidemment. Je n'y avais pas pensé mais c'est à l'évidence le pas logique final. Pour une belle dame qui a toujours affecté le plus grand dédain à l'égard de cupides marchands comme Père et moi, tu es merveilleusement perspicace et clairvoyante, Mère.

DEBORAH : Tu trouves que je suis encore une belle dame ? Je crains que tu ne sois purement et simplement en train de flatter une pauvre et laide vieille femme.

SIMON : Je suis heureux de découvrir que tu as changé sur un point, Mère. Tu as à présent le courage de faire face à une certaine réalité. Père avait des scrupules. Il déguisait son ambition avec les potions du dimanche de l'onction religieuse à la Première Eglise Congrégationaliste. Moi, je ne crois pas en Dieu mais en moi-même ! Je ne veux rien entre mon but et moi.

DEBORAH : Quel est ce but, Simon ?

SIMON , *se tournant vers elle, surpris* : Mais je pensais que tu l'avais compris, Mère. Rendre la Compagnie entièrement autonome. Elle doit parvenir à la sécurité totale, il faut que chacune de ses assises soit parfaitement assurée... la force, la seule façon de ne pas être un esclave ! Tu vois ?

DEBORAH : Je vois, très cher... que tu t'es très éloigné de moi, que tu t'es perdu en toi-même et que tu es très seul.

SIMON : Perdu ? Oh non, n' imagine pas que j'aie perdu quoi que ce soit. Je gagne toujours. Attends et tu verras, Mère ! Je te prouverai que je peux conduire la Compagnie à son triomphe final et glorieux, à sa complète indépendance et à sa complète liberté ! *(Il fait une pause et regarde le jardin tout autour. Puis il soupire d'un air las.)* Mais parfois, récemment, Mère, seul dans mon bureau, je me suis senti si épuisé par ce jeu... surveiller chaque carte que je me tends à moi-même par-dessus la table, avec méfiance, même si je les ai marquées... surveiller mes coups vainqueurs qui s'accumulent, être embarrassé par mes coups perdants... sentir ma jubilation d'escroc victorieux qui s'éteint dans l'ennui et le mécontentement... la flamme de l'ambition qui se refroidit dans la consternation... comme si un adversaire, en moi-même, s'était mis à cracher le poison meurtrier du dédain...

DEBORAH, *d'une voix inaccoutumée et avec une tendre sympathie* : J'ai tellement bien connu ça. *(Tendue.)* Une fois, j'ai atteint un point où je me suis sentie si perdue qu'il n'existait même plus un rêve que j'aurais pu commencer à rêver sans me mettre à hurler d'un rire méprisant. Je restais enfermée ici dans le pavillon pendant des heures, je me contemplais avec une sagesse pleine d'ironie, je me crachais dans l'esprit et dans le cœur, comme l'idiot, dans le magasin du village, qui crache dans le foyer du poêle... je maudissais le jour où je suis née, le jour où je t'ai conçu dans l'indifférence, le jour où je t'ai enfanté... *(Avec une terrible intensité.)* Jusqu'au point, je te jure, où j'ai senti que je pouvais, par un tout petit désir supplémentaire, un tout petit effort de volonté, ouvrir la porte de la folie et là, au moins, croire de nouveau à un rêve ! Comme j'aspirais à cette évasion finale ! *(Soudain, elle se tourne et le regarde avec haine.)* Ah ! Et tu te demandes pourquoi je te hais ! *(Se levant brusquement, prise d'effroi.)* Simon ! Qu'est-ce que tu essaies de faire ? Laisse-moi seule ! Laisse le passé là où il est enterré et oublié ! *(Essayant de se ressaisir et de paraître désinvolte et indifférente.)* Franchement, cela m'ennuie d'écouter tes absurdités. Je vais rentrer à la maison. Sara doit se demander ce qui me retient, à présent que le soleil est couché. *(Elle fait quelques pas dans le sentier, du côté gauche. Simon, sans la regarder, recommence à parler. Elle s'arrête, repart, puis s'arrête finalement, se retourne et le regarde.)*

SIMON : Je me suis mis récemment à me souvenir... et à avoir la nostalgie de ce jardin... et de toi, de celle que tu étais et que tu n'es plus... ce refuge, où nous pouvions reposer nos âmes en laissant aller nos imaginations... s'évader, s'évader, oublier, se reposer en paix ! Je regrette ce paradis dont tu étais la reine bonne et gentille, adorable, magnifique. Je suis si fatigué, Mère, de ce que, derrière le mur, ils appellent la vie.

DEBORAH, *émue et fascinée, faisant un pas vers lui - tendrement* : Je vois ce que tu as, mon fils. Qui sait ? Ce que tu a perdu n'est pas irrévocable. Toi et moi, ensemble, associés dans une nouvelle Compagnie, une Compagnie purement spirituelle, nous pouvons redresser ta banqueroute... si je peux dire les choses en termes que tu comprends. *(Elle sourit d'un air taquin.)*

SIMON, *avec un empressement passionné* : Oui. *(Il lui prend le bras.)*

DEBORAH, *comme alarmée par le simple fait d'être touchée par Simon, reculant, se détournant, balbutiant honteusement pour elle-même* : Non. J'ai juré à Sara que je ne me mêlerais jamais de vos affaires. Je ne peux pas ! Je suis heureuse. J'ai tout ce que je désire. *(Elle se tourne vers Simon, d'un ton amer et plein de dérision.)* Mon cher garçon, tes enfantillages sont ridicules. Nous n'avons pas vraiment le désir de telles absurdités. Et si nous l'avions, il serait impossible à réaliser. Nous avons tellement changé tous les deux ! *(Se moquant d'un ton caressant.)* Mais si tu voulais bien faire un saut ici de temps en temps en rentrant de ton travail, je sais que les enfants seraient très contents de te voir. Tu pourrais te glorifier devant eux de tes exploits héroïques.

SIMON, *se raidissant, la regardant une seconde avec haine, puis froidement, d'un ton sec* : Je suis content que tu parles des enfants. Je dois t'informer que Sara et moi, nous trouvons que tu as sur eux une très mauvaise influence...

DEBORAH, *très surprise, amère et inquiète* : C'est ridicule. J'ai toujours pris soin de n'avoir aucune influence sur eux !

SIMON : Sara a décidé que désormais nous interdirions aux enfants de te voir, excepté dans la maison, quand elle ou moi serions présents pour les protéger.

DEBORAH, *blessée*. Tu veux dire que vous allez me les prendre ? Que vais me retrouver à nouveau entièrement abandonnée, sans vie, avec le seul souvenir du passé ? Tu es si cruel ! J'ai appris à les aimer ! J'ai créé une nouvelle vie... *(Abruptement, avec haine.)* Et c'est toi et Sara qui décidez cela ? Non, je ne peux pas le croire.

SIMON : Je ne chercherais pas à mentir à propos de quelque chose dont tu pourras avoir confirmation dès que tu la verras. Tu la trouveras en train de donner ses ordres dans la maison.

DEBORAH, *d'un ton vindicatif, presque joyeux* : Ah, si elle m'avait trahi, si elle avait rompu tous ses engagements ! Cela me rendrait libre aussi !

SIMON : Tu devrais savoir qu'il n'y a rien de surprenant à ce qu'elle soit jalouse de te voir lui voler ses enfants.

DEBORAH, *avec une satisfaction vindicative* : Eh bien, peut-être a-t-elle un bon motif de l'être ! Ils ne pourront jamais m'oublier ! Tu as raison ! Je ne lui ai jamais fait confiance ! J'ai sans cesse été contrariée par cette manière qu'elle a de vouloir se mêler de tout, par sa possessivité... Je déteste cette dette intolérable que me cause sa gratitude quotidienne ! (*Puis, cassante*) Mais comment peut-elle me faire ça ! Elle sait combien les enfants comptent pour moi ! Elle sait que, sans eux, je serai perdue à nouveau !

SIMON : Allons, Mère. Tu ne peux être aussi touchée par la perte des enfants que tu le prétends. Tu n'as jamais été destinée à ce travail bénévole de bonne d'enfant qui est celui de Sara. C'est parce que tu es tombée complètement sous son influence, je l'ai bien vu, que tu t'es mise à te comporter comme une femme commune et vulgaire, comme une maîtresse de maison gourmande, sans rêve et suffisante !

DEBORAH, *furieuse* : Tu dis des absurdités ! C'est moi qui l'ai influencée ! Délibérément ! Cela faisait partie de mon plan ! (*Hâtivement.*) Mais non ! Qu'est-ce que tu me fais dire ?

SIMON, *avec rancune* : Bon Dieu ! Certaines fois, quand je vous observais toutes les deux, le soir, à la maison, elle me semblait te voler toute ton identité - jusqu'à ce que vous ne fussiez plus qu'une seule femme... elle !

DEBORAH, *exultant de satisfaction* : Ah, c'est ce que tu trouves ? Que nous ne faisons plus qu'une, unies contre... ? C'est exactement ce que je souhaitais faire ! Pauvre garçon ! Mais tu es aveugle ou tu aurais vu que c'était moi qui prenais possession d'elle, afin de... (*Elle s'arrête d'elle-même.*) Mais comme tu dis, tout cela est très confus. On ne peut pas voir clairement ce qui ou pourquoi... (*Froidement.*) Et cela ne m'intéresse pas de le voir. Du reste, tu m'as clairement montré que je n'ai pas besoin de lui reprendre ce qui est à moi.

SIMON, *regardant devant lui* : Oui, Mère, je compte sur toi pour m'aider à lui faire garder désormais sa juste place.

DEBORAH, *le regardant d'un air calculateur, puis de façon caressante* : Et ma place à moi ?

SIMON, *avec un curieux embarras, hésitant* : Eh bien, ici dans ton jardin, évidemment, comme toujours auparavant.

DEBORAH, *insinuant doucement* : Seule ? Je n'étais pas toujours seule, auparavant. *(Elle caresse les cheveux de Simon, avec un rire taquin.)* Quoi ? Tu n'as aucun espoir à offrir à ta pauvre mère solitaire ?

SIMON, *gauchement raide et formaliste* : Je te souhaite de ne pas être trop seule. Je serai heureux d'examiner toute suggestion que tu...

DEBORAH, *avec un rire taquin et en lui ébouriffant, par jeu, les cheveux* : Ah, je vois ! Revoici Napoléon ! revoici l'orgueil ! Très bien. Je jouerai le rôle de votre humble esclave, Majesté. Daignerez-vous venir ici me rendre visite, pour me reconforter dans mon exil ?

SIMON, *froidement* : Oui, il fait très reposant ici. *(Avec empressement, sous son formalisme maladroit.)* Je serai ravi de faire un saut ici et de rester quelques instants en ta compagnie, chaque soir, à mon retour à la maison. Un peu de repos chaque jour, en cet endroit, me restaurera l'âme... Le changement dont j'ai un tel besoin... *(Il s'interrompt en voyant, sur les marches, le livre de Byron. Il s'en empare, d'un air faussement désinvolte.)* Qu'est-ce que c'est ? Ah, Byron... *(Il examine le livre avec une surprise contente, enfantine.)* Je me disais bien que je le connaissais. Voici l'inscription : "A ma mère chérie." Et voici les passages que j'ai cochés, et ceux que toi, tu as cochés, et ceux que nous avons cochés ensemble. Tu te rappelles, Mère, nous étions assis exactement où nous sommes maintenant, et je te demandais de me lire à voix haute...?

DEBORAH, *avec douceur* : Je m'en rappelle, très cher, aussi nettement que si c'était hier. Ou même, que si c'était maintenant.

SIMON, *tournant les pages* : Voilà notre poème favori ! Je n'ai même pas à regarder dans le livre. Je le connais encore par coeur. Mais je parie que tu devines lequel c'est, Mère.

DEBORAH, *souriant affectueusement* : Oui, je suis certaine que je devine... *(Elle récite, avec une arrogance grandissante.)*

"Je n'ai pas aimé le monde, et le monde ne m'a pas aimé ;
Je n'ai pas flatté son souffle fétide..."

SIMON, *l'interrompant et reprenant sur le même ton qu'elle* :

"...et je n'ai pas fléchi
Un genou patient devant ses idoles,
Ni forcé ma bouche à lui sourire..."

DEBORAH :

"... ni crié haut et fort
Par vénération pour l'écho :"

SIMON, *son visage se durcissant jusqu'au masque d'un bureaucrate sans*

pitié:

"... dans la foule

On ne pouvait me considérer comme l'un deux..."

DEBORAH:

"...Je me tenais

Parmi eux mais n'étais pas des leurs..." *(Simon joint ses mains aux siennes et ils terminent ensemble.)*

"...Dans un voile de pensées

Qui ne leur appartenait pas..." *(Ils s'arrêtent brusquement et se regardent. Puis ils éclatent d'un rire bruyant et Deborah frappe dans ses mains.)*

SIMON : Je m'en rappelle si bien, Mère !

DEBORAH : Oui, c'était exactement cela. *(De la maison, on entend la voie de Sara qui appelle d'un ton gêné: "Simon, est-ce que tu es dans le jardin ?" L'un et l'autre tressaillent, pleins de ressentiment. Deborah regarde Simon d'un air hostile et méprisant.)* Elle veut son mari.

SIMON, *d'un ton fâché, comme s'il ne parlait que pour lui-même*: Bon Dieu, elle ne peut jamais me laisser libre un moment ! *(Il crie sèchement, d'un ton presque insultant.)* Je suis ici, avec Mère. Qu'est-ce que tu me veux ? *(La voix de Sara répond avec une touche d'insouciance : "Rien, chéri. Je voulais simplement m'en assurer." On entend une porte se fermer.)*

SIMON, *avec un petit rire de jubilation* : Elle veut être sûre. J'ai senti qu'elle était un peu mal à l'aise.

DEBORAH, *avec un rire malicieux* : Peut-être même un peu effrayée.

SIMON, *se renfrognant* : Je lui ai déjà ordonné de ne plus jamais venir ici. *(Insistant avec empressement.)* Oublie son existence. Nous avons retrouvé un passé où, pour nous, elle ne vivait pas encore.

DEBORAH : Prends ma main et tu ne seras pas seul.

SIMON, *embrassant sa main timidement, avec une spontanéité enfantine* : Je ne t'abandonnerai plus jamais, Mère. Tu sais ce qui m'était venu à l'esprit ? Un souvenir bien plus ancien encore que nos lectures de Byron, un souvenir de l'époque où tu me lisais encore des contes de fée, ici, à haute voix. Ou bien, ce que je préférais, tu en inventais toi-même. Ils semblaient bien plus réels que ceux des livres.

DEBORAH, *mal à l'aise, se forçant à rire* : Bon Dieu, tu retournes si loin ! J'ai oublié...

SIMON, *avec intensité, presque d'un ton de commandement*: Tu ne peux avoir oublié le conte dont je viens justement de me rappeler. C'était ton favori. Et le mien. Je te revois, assise ici, comme tu l'es maintenant, toute habillée de blanc, si belle et si irréelle. Tu ressemblais plus à un personnage de ton histoire qu'à une mère de chair et de sang. On aurait pu penser, à te voir, que tu craignais que même ton propre fils ne soit qu'un commerçant marron et cupide qui complotait de t'arracher à tes rêves !

DEBORAH, *avec inquiétude et honteusement, se forçant à rire*: Quelle affreuse pensée à propos d'une pauvre mère si dévouée, très cher !

SIMON : Tu étais assise ici, devant le pavillon, comme une sentinelle. (*Il se tourne vers elle avec amertume.*) Pourquoi avais-tu établi cette loi si stricte, en vertu de laquelle personne, sauf toi, n'a le droit d'entrer dans le pavillon ? Comme si c'était un temple secret dont tu étais la grande-prêtresse ! Personne ne se serait soucié d'y rentrer, pourtant !

DEBORAH : Tu implorais et suppliais...

SIMON : Eh bien, naturellement ! Quand on interdit à un garçon d'entrer quelque part, sans lui donner de raison sérieuse...

DEBORAH, *un peu brusque, comme s'il était encore un petit garçon*: Je n'ai cessé de t'expliquer que j'ai toujours considéré toutes les pièces de la maison, y compris ma chambre à coucher, comme la propriété de ton père. Et ce jardin, je le partageais avec toi. Il était donc naturel que je désire avoir un endroit, même minuscule, qui ne serait qu'à moi. Il est vrai que, obstinément, tu as toujours refusé d'admettre qu'il en soit ainsi. Tu ne pouvais pas admettre que je puisse vivre sans toi, même un seul moment. (*Avec un frisson, précipitamment.*) Pourquoi te souviens-tu si bien de ça ? Tu commençais à rappeler un conte de fée.

SIMON : Il a un lien avec le pavillon.

DEBORAH, *surprise* : Alors ça ne m'intéresse pas d'entendre...

SIMON : Oh, le lien n'était pas dans ton histoire. Il était dans mon imagination. (*Il commence à raconter le conte, regardant devant lui comme s'il le visualisait.*) Il était une fois un jeune roi, dans un charmant pays, qui, par le pouvoir magique d'une jolie et méchante fée, avait été dépossédé de son royaume et condamné à errer par le monde, tel un malheureux proscrit. Mais la fée, en l'envoyant en exil, avait eu un remord au dernier moment et lui avait révélé qu'il existait un moyen de retrouver le royaume qu'il avait perdu. Il devait chercher, de par le monde, une certaine porte magique.

DEBORAH : Ah.

SIMON : Cette porte ressemblait à toutes les portes mais s'il désirait la trouver de tout son coeur, il la reconnaîtrait quand il s'en approcherait et il saurait que son ro-

yaume est de l'autre côté. Après avoir enduré de pénibles épreuves et connu de nombreux désappointements, le roi se retrouva un jour devant une porte et il comprit en son cœur que sa quête était terminée. Mais au moment même où il allait l'ouvrir et passer le seuil, il entendit de l'autre côté la voix de la fée qui avait attendu là son arrivée. "Attends. Avant que tu n'ouvres, je dois te rappeler combien je peux être méchante et te prévenir qu'il est probable que, par malice, je t'aie menti et t'aie donné un faux espoir. Si tu oses ouvrir la porte, tu risques de découvrir que ce qui se trouve derrière n'est pas ton ancien royaume mais un désert stérile. Il y fait toujours nuit, de terribles fantômes le hantent et il est dirigé par une vieille et hideuse sorcière. Elle ne supportera pas que tu revendiques son royaume et, au moment où tu passeras le seuil, elle te taillera en pièces et te dévorera."

DEBORAH, *avec un petit frisson, se forçant à rire*: Oh allons, très cher ! Je suis certaine que je n'ai jamais... Je me souviens à présent de cette histoire, c'était un conte ironique, humoristique.

SIMON : "Il vaut donc mieux être sûr de ton courage", recommanda chaudement la fée, "mais rappelle-toi : aussi longtemps que tu resteras où tu es, tu ne connaîtras aucun autre mal que le malheureux exil qui est le tien." Et il l'entendit qui riait. Puis elle ne se manifesta plus. Mais il savait qu'elle était restée là, qu'elle y resterait toujours, qu'elle attendrait de voir s'il oserait ouvrir la porte. *(Avec une étrange amertume.)* Et tu racontais qu'il ne l'avait jamais fait. Il avait le sentiment qu'elle mentait, pour tester son courage. Mais il avait, en même temps, le sentiment qu'elle ne mentait pas et il avait peur. Il voulait se détourner de cette porte et partir au loin mais elle le tenait sous son charme. Jamais il ne put la quitter. Et c'est ainsi qu'il passa le reste de sa vie devant cette porte et qu'il y devint un mendiant, implorant une aumône de qui passait par là. *(Il se tourne pour la regarder, se force à un sourire amer.)* C'est cela, je suppose, qui constitue l'humour et l'ironie dont tu te souviens ?

DEBORAH, *riant, avec une pointe de satisfaction sarcastique*: Oui, je me rappelle combien tu étais fâché quand je terminais l'histoire. Tu insistais pour que j' imagine une autre fin où la méchante fée serait devenue bonne, où elle aurait ouvert la porte pour accueillir le jeune roi chez lui et ainsi tous deux auraient trouvé pour toujours le bonheur. *(Elle rit.)*

SIMON : Et tu te moquais de moi. *(Avec un curieux regard provocateur.)* Je désire toujours savoir si tu es capable d'imaginer une fin heureuse à ce conte.

DEBORAH : Quelle bêtise, Simon ! Des contes de fée ! Quelle préoccupation pour un Napoléon de la réalité !

SIMON : Oui, c'est absurde, je l'admets. Mais à l'époque j'étais très impressionnable et, pour moi, ton histoire était réelle. Dans mon esprit, la porte du conte s'identifiait avec celle de ce pavillon que tu m'interdisais. Et je me racontais que, si j'avais été le roi, j'aurais couru ma chance avec insouciance... *(Soudain, poussé par une étrange*

urgence, il saute sur ses pieds et se précipite vers la porte.) Finissons-en avec ce mystère ! *(Il saisit la poignée.)*

DEBORAH, *se levant, prise de panique, et saisissant l'autre bras de Simon* : Non, Simon ! Non ! *(Elle se sent outragée et sa panique se transforme en colère.)* Recule ! Obéis ! Comment oses-tu ! Est-ce que ta basse cupidité ne peux rien me laisser que je puisse appeler mon propre bien ?

SIMON, *dépassé par cet emportement, descendant les marches en obéissant comme un petit garçon effrayé*. Je suis désolé, Mère... Je ne croyais pas que tu attacherais encore de l'importance...

DEBORAH, *soudain calme et soulagée, et un peu honteuse* : Je n'ai pas pu m'en empêcher. En vérité, je deviens superstitieuse... je me suis rappelée la dernière fois où j'y étais... Et j'ai eu peur...

SIMON, *ayant retrouvé son aplomb pendant qu'elle faiblissait, sèchement* : C'est complètement absurde, Mère. Il n'y a rien là-dedans, évidemment.

DEBORAH, *avec un petit frisson* : C'est *moi* qui me trouve là-dedans.

SIMON : Quelle bêtise, Mère.

DEBORAH : Oui. Je sais. Il n'y a rien d'autre là-dedans que de l'obscurité, de la poussière et des toiles d'araignée. Et le silence des rêves morts.

SIMON, *souriant* : Eh bien, de toute façon, ce ne serait pas pour moi une fin heureuse d'y aller seul, n'est-ce pas ? Non, un jour, je te donnerai le courage d'ouvrir toi-même la porte et c'est ensemble que nous y entrerons...

DEBORAH, *se tournant vers lui avec un mépris forcé* : Il est grotesque, pour un homme adulte, d'agir de façon si enfantine. Je t'interdis d'encore faire allusion à ce sujet. C'est à cette seule condition que j'accepte de te recevoir dans mon jardin.

SIMON, *avec une galanterie moqueuse, baisant sa main* : Vos désirs sont des ordres, Madame.

DEBORAH, *adoptant brusquement un ton de coquetterie gaie, plaisante, séduisante* : Ainsi doit-il en être, Monsieur.

De la maison, on entend la voix de Sara : "Simon, est-ce que tu es encore dans le jardin ?"

SIMON, *exaspéré* : Oui ! Qu'est-ce que tu veux de nouveau ?

Une pause. Puis à nouveau la voix de Sara, blessée et un peu malheureuse : "Rien, chéri. Il est presque l'heure du dîner, c'est tout." La voix, soudain, prend un ton de commandement, plein de ressentiment : " Il est temps que tu viennes, tu m'entends ?"

DEBORAH, *avec une dérision amère et jalouse* : Ta bonne femme te donne des ordres, à présent ? *(Elle crie, avec un soupçon de moqueuse jubilation* : Ne t'en fais pas, Sara. Je vais te le ramener. *(Elle se lève. Elle parle avec une ardeur cruelle.)* Allons-y... ensemble. Je suis impatiente de la voir. Je veux voir jusqu'à quel point elle est effrayée. *(Elle lui prend le bras, tendrement.)* Oh, je suis si heureuse... tellement heureuse, très cher !... D'avoir retrouvé mon fils !

SIMON : Je suis deux fois plus heureux encore d'avoir retrouvé ma mère ! *(Ils s'éloignent du côté gauche. Brusquement, il s'arrête, et d'un ton d'avertissement mais où pèse davantage, sous-jacente, une nuance de menace.)* Mais rappelle-toi également qu'elle est forte. Prends garde, quand tu la verras, de ne plus tomber sous son influence. Tu ne veux pas, je le sais, qu'elle rie de toi sous cape, comme avant.

DEBORAH, *avec une colère grantissante, éclatant* : Rire de moi ! Quelle pauvre idiote ! Si seulement elle savait ! C'est moi qui, sous cape, me suis moquée d'elle ! Il est bien singulier qu'un tel Napoléon ne puisse distinguer une victoire totale d'une défaite cuisante !

SIMON, *avec un signe de satisfaction, après lui avoir jeté un regard plein de curiosité qui la jaugeait objectivement* : Oui, sois en bien persuadée, Mère, et tu pourras tranquillement la défier. Après tout, comme je m'en doutais, il y a une grande part de vérité dans cette façon de voir les choses. Ta vérité à toi bien sûr... pas celle de Sara... ni la mienne. Pas la totalité de ta vérité, donc. Mais, si toi et moi sommes capables d'attendre, nous découvrirons celle-ci plus tard. *(Il sourit, d'un air plaisant et détaché.)* A présent, je pense qu'il vaudrait mieux aller dîner.

DEBORAH, *se mettant en route et le regardant avec un mystérieux effroi* : Simon ! Qu'est-ce... ? *(Surmontant sa crainte et lui prenant le bras avec une soudaine exaltation et avec impatience.)* Oui ! Allons-y. Je ne peux pas attendre de lui dire que tu me retrouveras tous les soirs, que tu es de nouveau mon fils chéri !

SIMON, *commandant d'un ton brusque* : Non ! Pas jusqu'à ce que je te donne la permission d'en parler. Je te saurai gré de ne pas oublier, Mère, que toute cette réorganisation de ma maison est mon affaire et doit être exécutée exactement comme je l'ai prévue. Il vaut mieux ne pas t'en mêler si tu désires que je vienne te tenir compagnie. Viens. Il se fait tard.

Elle le regarde à nouveau avec crainte et perplexité, après avoir reculé et ôté sa main de la sienne. Mais il ne s'en soucie pas et, lui reprenant la main, l'entraîne dans le sentier qui conduit à la maison.

RIDEAU

ACTE 2 SCÈNE 3

Un salon dans le château des Harford, une pièce avec un haut plafond, admirablement proportionnée, comme on en trouve dans les maisons du Massachusetts dessinées par Bulfinch ou McIntire et construites dans les années 1790. Les murs et le plafond sont blancs. Un tapis recouvre la plus grande partie d'un parquet sombre et ciré. Au centre de la pièce pend un lustre de cristal. A l'extrême gauche, à l'avant, une petite table contre le mur, puis une porte ouvrant sur le hall d'entrée, un fauteuil et, plus loin derrière, une table. Au milieu du mur du fond, la porte donnant sur le bureau de Simon. De chaque côté de cette porte, une chaise. Contre le mur de droite, vers le fond, une autre table. Près de celle-ci, une haute fenêtre donnant sur la rue, puis un fauteuil, et, à l'avant-droit, un feu. A la gauche du feu, un long sofa et une petite table avec, un peu plus loin, un abat-jour. En face, du côté gauche, une table ovale avec une autre lampe. Un siège est à droite derrière cette table, tourné vers l'avant-droit. Un autre se trouve à l'avant-gauche de la même table et fait face au public. Cette scène se passe le même jour que la précédente, vers neuf heures du soir environ.

Au lever du rideau, Sara est assise sur le siège qui se trouve à l'avant-gauche de la table, Simon, de l'autre côté, sur le siège qui est à droite derrière et Deborah sur la gauche, au bout du sofa, près de la lampe. Sara fait semblant de travailler à une tapisserie. Deborah a un livre dans les mains mais elle regarde plus loin que ce livre. Simon tient également un livre et a les yeux fixés sur lui, mais ces yeux ne bougent pas. Les deux femmes portent des robes du soir à moitié habillées, celle de Deborah est toute blanche, celle de Sara est d'un bleu qui s'accorde à la couleur de ses yeux. Simon est habillé de noir.

Pendant un moment, après le lever de rideau, règne dans la pièce une atmosphère d'un calme tendu, un silence indiscret qui attend en retenant sa respiration et en dressant les oreilles. Puis, comme si les pensées de ce silence devenaient audibles, voici qu'on les entend.

SARA, *pensant* : On dirait que le fait de lui reprendre les enfants ne signifie rien pour elle... Non, je sais qu'elle les aime... mais c'est une grande dame, elle est trop orgueilleuse pour me donner la satisfaction de me montrer qu'elle est blessée... Et puis, il y a autre chose là derrière... J'ai cru qu'ils ne viendraient jamais... Je les ai entendu rire... et quand ils sont venus, elle paraissait si gaie... c'est quelque chose qui le concerne lui aussi... quelque chose de caché... comme s'il y avait un secret entre eux...

DEBORAH, *pensant* : Dans le jardin, à la fin, j'étais sûre de lui... mais... il s'est transformé dès il l'a vue... Elle était loin d'être aussi effrayée qu'il l'espérait... Quand lui dira-t-il qu'il viendra me voir dans mon jardin tous les soirs... Qu'il est à nouveau mon fils... Qu'est-ce qu'il attend ?

SARA, *se rassurant - pensant* : Ah, je suis folle de perdre mon temps en pensant à elle... Même le Simon de la Compagnie sera de nouveau à moi... je l'aurai tout entier... Et mes enfants aussi, ils seront tout à moi !... Et ceci est ma maison !... Qu'elle garde son jardin... Qu'elle y vive en rêvant qu'elle se trouve dans un asile d'aliéné !

DEBORAH, *pensant* : Elle fait semblant de travailler à sa tapisserie... Mais oui, elle était presque aussi effrayée que Simon et moi l'avions espéré... De l'épouse, elle n'aura plus que le nom, elle ne sera plus que la ménagère, la mère des enfants, notre stupide nurse irlandaise, notre servante !

SIMON, *pensant* : Elles ne se sont pas assises l'une à côté de l'autre sur le sofa, comme elles avaient l'habitude de le faire... deux femmes... ennemies... pour qui la vie n'avait un sens que si elles vivaient sans tenir compte de moi... Désormais ceci est ma maison et me revoici mon propre maître ! *(De satisfaction, il se sourit à lui-même, commence même à rire. Comme si elles avaient saisi en partie la teneur de ses pensées, les deux femmes se tournent pour le regarder, avec un air de suspicion et de ressentiment. Puis, très vite, elles se détournent l'une et l'autre.)*

SARA, *pensant* : Il ne lit pas... il fait semblant... il sourit... il cache quelque chose...

DEBORAH, *pensant* : Je me demande à quoi il pense... à la Compagnie, à cette maîtresse et secrétaire dont il s'est vanté... Je hais ce sourire qu'il peut avoir, ce sourire béat de commerçant cupide !

SARA, *pensant* : Je connais ce sourire... le même que quand il manigance une bonne affaire pour la Compagnie... J'espère qu'il ne pense pas à me tromper... J'étais folle de lui montrer que je le désirais tellement !

DEBORAH, *pensant* : C'est stupide !... me sentir gênée... alors qu'il m'a prouvé de façon définitive... Je vais être raisonnable à présent, je vais lire mon livre... *(Elle se force à lire. Il y a une pose pendant laquelle chacun des trois s'occupe de ce qu'il a dans la main. C'est Simon qui s'interrompt le premier. Il cesse de lire et regarde son livre d'un air préoccupé.)*

SIMON, *pensant, les sourcils froncés* : A présent, je contrôle le jeu et je peux le gagner comme je l'entends... Mais cela signifie qu'il me faudra, moi-même, toujours rester dans le jeu... être, en dehors du bureau, aussi prudent et attentif qu'au bureau... ne jamais relâcher ma vigilance... car il y aura toujours danger d'alliance et de connivence entre les ennemis... sans cesse, un duel à mort avec la vie !

SARA, *qui s'est arrêté de coudre, pensant* : Quelque chose me pèse sur les épaules... Il y a quelque chose d'étrange, ici, ce soir... Ce n'est pas la maison habituelle... on ne dirait pas une maison... paisible... *(Sans s'en rendre compte, elle a un soupir plein de regrets.)* Elle et moi, on s'asseyait ensemble sur le sofa, on riait, on parlait des enfants... lui, il était assis seul de son côté, il pensait à la Compagnie et ne nous ennuyait pas...

DEBORAH, *qui s'est arrêté de lire, pensant* : Quelle tension dans ce silence, ce soir... Comme si une bombe était cachée dans la pièce, lentement la mèche se consume... Et le silence attend... les mains sur les oreilles... *(Sans s'en rendre compte, elle a un soupir plein de regrets.)* Quelle différence avec l'ambiance d'hier soir... On aurait rit ensemble, en pensant aux enfants... J'avais oublié qu'il s'asseyait seul...

SIMON, *pensant, avec inquiétude* : Peut-être aurais-je dû attendre... Qu'est-ce qui m'a pris de donner cette importance exagérée à leur petit monde de femmes sentimentales ?

SARA, *pensant, pleine de regrets* : Il est complètement fou d'imaginer qu'elle pourrait s'emparer des enfants... Je suis capable de garder ce qui est à moi...

DEBORAH, *pensant, pleine de regrets* : Je me suis appuyée de plus en plus sur sa force et sur sa santé... comme on s'appuie contre un arbre planté profondément dans la bonne terre...

SIMON, *pensant* : Quel diable m'a pris de demander à Sara de venir à mon bureau ? Même là-bas, je ne vais plus avoir une vie d'homme libre, une vie d'homme qui n'a pas à s'occuper des femmes ! *(Il se tourne pour la regarder avec une hostilité vindicative.)*

SARA, *pensant* : Traiter sa femme comme si elle était une putain que l'on a ramassée dans la rue et à laquelle on a demandé son prix !... *(Elle se tourne pour le regarder avec une hostilité vindicative. Leurs regards se rencontrent, puis se détournent, pleins de honte. Se forçant à prendre un ton détaché, elle s'adresse à lui.)* Oui, Simon ? Tu voulais me dire quelque chose ?

SIMON, *avec le même ton détaché* : Moi ? Non. Je pensais que c'était toi qui...

SARA : Non.

SIMON : J'étais plongé dans mes pensées.

SARA : Moi aussi.

SIMON : Je pensais à Mère, comme ça m'arrive parfois.

SARA : C'est étrange. Moi aussi. *(Aucun des deux ne regarde Deborah. Une pause.)*

DEBORAH, *pensant avec rancune* : Il a menti... Il a dit ça pour la blesser... Comme je devrais le haïr et avoir pitié d'elle, quand je le vois essayer délibérément de l'humilier...

SIMON, *pensant avec rancune* : En mentant ainsi, j'ai ramené Mère au centre de mes pensées... Mon Dieu, mon Dieu, je vais bientôt avoir besoin de jouets et la supplier de me raconter un conte de fée ! *(Il la regarde avec une hostilité vindicative.)*

DEBORAH, *pensant* : Cette proposition de me rendre visite tous les soirs... comme s'il me faisait une faveur... Moi qui n'ai même jamais désiré le concevoir... Quand il est né, j'étais heureuse d'être délivrée de lui... Son existence m'avait fait perdre ma beauté, j'étais laide, grotesque, boursouflée, difforme... Et puis, quand il a été au monde, j'ai dû me forcer pour l'aimer... *(Elle se tourne pour le regarder avec une hostilité vindicative. Leurs regards se rencontrent et se détournent, pleins de honte.)*

SIMON, *se forçant à prendre un ton détaché* : Oui, Mère ? Tu voulais dire quelque chose ?

Deborah, *faisant écho au ton de Simon* : Non. Je pensais que c'était toi qui...

SIMON : Non. Je pensais à Sara.

DEBORAH : C'est étrange. Moi aussi. *(Aucun des deux ne regarde Sara. Une pause.)*

SARA, *pensant avec rancune* : Pauvre femme ! Elle est incapable de lire... elle pense combien les enfants vont lui manquer... seule toute la journée... Il m'aura au bureau... Seule dans son passé... Il finira par l'avoir à l'asile !... C'est terrible de haïr ainsi sa propre mère !...

DEBORAH, *pensant* : Elle commençait à me considérer comme une seconde mère... Et j'étais heureuse de la regarder comme ma fille... sa force, sa santé, son plaisir de la vie m'avaient redonné confiance en ma propre vie... et voilà qu'il ose m'arracher cette sécurité !... et m'offrir en échange ces fantômes du passé qui viendront de nouveau me hanter...

SARA, *pensant* : Je ne suis tout de même pas une simple pensée qu'il peut faire tourner dans son esprit au gré de son plaisir...

DEBORAH, *pensant* : Si elle était assise ici, près de moi, comme les autres soirs, nous nous comprendrions et nous nous pardonnerions... *(Chacune, en même temps, s'adresse à l'autre : "Sara" "Deborah". Elles se penchent vers l'avant, jusqu'à ce que leurs regards puissent passer devant lui pour se rencontrer, et elles se sourient avec un sourire de soulagement. Deborah parle avec une douceur inaccoutumée.)* Oui, mon enfant, je devrais savoir que tu as deviné mes pensées.

SARA, *se levant, avec un sourire tranquille* : J'espère que tu as deviné les miennes. Puis-je venir m'asseoir près de toi ?

DEBORAH : J'allais te le demander. *(Sara contourne la table, passe derrière Simon en l'ignorant, et va jusqu'au sofa. Deborah tapote le sofa sur sa gauche et l'accueille d'un sourire affectueux.)* C'est ta place, près de moi.

SARA, *se penchant spontanément et l'embrassant filialement sur la joue* : Je sais. *(Elle s'assied tout près d'elle et leurs bras se touchent.)*

SIMON, *pensant, avec un soulagement méprisant* : Ainsi elles ont décidé d'oublier et de se pardonner... leur haine commençait à se faire sentir physiquement dans la pièce... et dans mon esprit... Mais nous voici revenus là où nous en étions les autres soirs. En attendant, gardons un oeil sur elles pour être sûr que cette réunion sentimentale ne soit pas un trop grand succès... Chacune agit dans le mensonge, bien entendu... fait l'hypocrite dans l'espoir de gagner quelque avantage... Ce sera amusant d'observer cela.

SARA, *se tournant vers Deborah avec une franchise spontanée* : Je tiens à te demander pardon, Mère, à propos des enfants. C'était mesquin de ma part de ne pas te faire confiance.

DEBORAH, lui *prenant gentiment la main* : On ne peut pas s'empêcher d'être jaloux. Ça fait partie de la vie.

SARA, *avec un rapide et amer regard en direction de Simon* : Oui, mais quand c'est trop fort, cela t'empeste.

DEBORAH, *tapotant la main de Sara* : Remercions Dieu d'avoir compris l'une et l'autre ! Ce qui a pu causer cette stupide querelle est tout à fait oublié, à présent, n'est-ce pas ? *(Elle lui presse les mains et les garde dans les siennes.)* Je commençais à me sentir si faible et à la merci du passé.

SARA : Honte à toi. Avec quatre beaux petits-enfants et tout ce qu'il y a à vivre dans la vie !

DEBORAH : Alors, je peux ravoïr les enfants ?

SARA : Mais oui ! Et rappelle-toi que ce n'est pas vraiment moi qui te les a pris. *(Elle jette à Simon un regard plein d'amertume.)*

DEBORAH : Tu es si gentille et si généreuse ! Je m'en veux de m'être laissé aller à la tentation de... *(Elle jette à Simon un regard hostile et amer, puis ajoute rapidement à Sara.)* Mais c'est fini. *(Une pause. Les deux femmes restent la main dans la main, le visage soulagé et content, et regardent Simon avec défi.)*

SARA : Je sais combien tu te sentais malheureuse. Moi-même, je me sentais misérable, avec lui entre nous.

DEBORAH, *regardant Simon avec amertume, baissant la voix jusqu'à chuchoter* : Oui, Sara. C'est justement ça. Nous ne devons plus jamais lui permettre de s'immiscer... *(Elles se penchent jusqu'à ce que leurs têtes se touchent, et, pendant toute la suite de la scène, parlent en chuchotant, les yeux fixés sur Simon.)*

SARA : Un homme n'est jamais content.

DEBORAH, *commençant à sourire* : Il a toujours été un garçon ambitieux et jaloux. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il peut être à notre merci. Sa jalousie l'amène à avoir besoin de nous. Mais nous avons déjà quatre fils...

SARA, *commençant à sourire, elle aussi* : Et donc, nous n'avons pas besoin de lui. *(Elle rit doucement et moqueusement. Simon remue avec inquiétude et ses yeux cessent de suivre les lignes. Il regarde sa page.)*

DEBORAH, *riant avec Sara* : En vérité, c'est lui qui est démuné, qui est perdu... et complètement à notre merci !

SIMON, *pensant, avec effroi* : Je sens toujours cette haine comme une présence physique dans la pièce... une présence étrange... qui me frôle... qui m'entoure... qui *me* menace... Mais c'est absurde... elles se haïssent l'une l'autre, à présent... *(Avec effroi.)* Il commence à faire sombre ici et Mère et Sara ont disparu... Mère a pris la main de Sara et elle la guide... comme si elle ouvrait une porte dans le passé, comme si elles avaient disparu dans l'obscurité du passé, pour réapparaître en une seule femme... Une femme qui rappelle Mère mais une femme étrange... irréaliste, un fantôme qui n'a plus rien d'humain, un fantôme qui se meut à l'écart à la vie, beau, froid et hautain... et qui sourit d'amusement en contemplant sa propre indifférence... cette femme ne veut pas de moi plus longtemps... elle m'a pris tout ce qu'il lui fallait... J'ai eu mon utilité... c'est sans pitié qu'elle s'est détachée de moi... elle est libre... et je me retrouve abandonné, je n'ai plus rien ! *(Il a laissé tomber le livre sur ses genoux, il s'est redressé, tendu, les bras crispés sur les accoudoirs du fauteuil, et il regarde devant lui d'un air effrayé. Au fur et à mesure de ses pensées, l'expression du visage des deux femmes les ont reflétées, comme si, inconsciemment, ces expressions étaient suscitées par Simon lui-même. Et voici à présent que les deux femmes manifestent à son égard un sentiment d'arrogance et d'indifférence. C'est avec un effroi grandissant qu'il poursuit ses pensées.)* Mais sa nature a changé... elle me regarde haineusement... elle est vindicative, méchante, à présent... Un cannibale qui va vous dévorer avec gourmandise... *(L'expression des femmes s'est transformée encore, elle est devenue vindicative, railleuse, cruelle, et c'est avec haine qu'elles le regardent. Il se redresse sur son siège comme si, d'horreur, il était sur le point de s'enfuir de la pièce.)*

DEBORAH, *souriant railleusement* : Regarde, Sara, il ne fait même plus semblant de lire.

SARA, *souriant railleusement* : Aussi effrayé que s'il avait vu un fantôme !

DEBORAH, *dont l'expression s'adoucit et s'empreint d'une tendresse maternelle condescendante* : Peut-être sommes-nous trop dures avec lui. Ce qu'il a essayé de faire était si enfantin, si futile !

SARA : C'est parce qu'il est jaloux. Ça prouve combien il nous aime.

DEBORAH : Oui, je pense que nous ne devrions qu'en être amusées, comme nous le serions en voyant boudier un méchant petit garçon.

SARA, *en souriant, complaisamment maternelle* : Et oublier qu'il a promis de ne plus recommencer.

DEBORAH, *parlant à Simon avec un sourire amusé et taquin* : Réveille-toi, très cher. *(Il se redresse et se tourne pour les regarder avec perplexité.)* Pourquoi nous regardes-tu comme ça ?

SARA : Tu pourrais être plus poli avec les dames, chéri.

SIMON, *comme s'il était libéré d'un sortilège, avec un soulagement instinctif et reconnaissant* : Je vous demande pardon. Je dois m'être assoupi et avoir rêvé...

DEBORAH : Mon pauvre garçon ! Raconte-nous ton rêve. *(Il l'ignore. Elle a un rire taquin.)* Il ne le fera pas, Sara. Mais nous savons que, pour l'instant, il est vraiment peu sûr de lui et qu'il guette ce que nous déciderons à son sujet.

SARA, *avec un petit rire* : Oui, il est plein de remords et il sait qu'il devrait être puni.

SIMON, *comme s'il ne les avait pas entendues, mais se justifiant confusément et avec appréhension, en évitant leurs yeux* : Je... je crains d'avoir interrompu une conversation personnelle. Je vous en prie, continuez. Ce livre m'intéresse...

DEBORAH, *lui souriant à nouveau, cajoleuse et affectueuse* : Nous voulons bien te pardonner, très cher... uniquement parce que tu es un méchant petit garçon jaloux.

SARA : Viens t'asseoir près de nous. Tu as l'air si perdu, là-bas, tout seul. *(Elle se bouge un peu et tapote le sofa entre Deborah et elle, pour l'inciter à venir.)* Regarde, tu peux venir t'asseoir ici, être entouré de notre affection. Tu seras entre nous, comme tu essayais de l'être.

DEBORAH, *tapotant le sofa pour l'inviter* : Viens, très cher. *(Il ne paraît pas entendre.)* Toujours aussi vaniteux et aussi obstiné ? *(A Sara.)* Eh bien, puisque la montagne est trop fière pour venir à Mahomet... *(Elle prend la main de Sara et elles se lèvent. Bras dessus, bras dessous, elles s'avancent vers Simon avec un sourire moqueur et séduisant. Elles sont comme deux mères qui, sûres de leurs charmes, jouissent de leur possessivité en taquinant un fils jeune et timide. Mais il y a quelque chose de plus derrière cela, la coquetterie calculée de deux prostituées essayant*

d'entraîner un homme) Nous devons ménager son orgueil de mâle, Sara. Rien d'autre à faire pour avoir la paix à la maison ! *(Elle rit.)*

SARA, *riant également* : Oui. Rien d'autre à faire que de le laisser poursuivre sa route, pour autant que ce soit notre route à nous aussi, bien entendu ! *(Elles sont arrivées près de Simon qui les regarde comme s'il n'avait pas remarqué qu'elles approchaient et qui, instinctivement, se recroqueville dans son fauteuil. Elles se placent derrière ce fauteuil, Deborah à gauche et Sara à droite. Elles se penchent, toujours bras dessus bras dessous, jusqu'à ce que, du visage, elles lui touchent, chacune, un côté de la tête. Puis elles l'entourent de leur autre bras, jusqu'à ce que la main de chacune touche sa poitrine.)*

DEBORAH : Pourquoi as-tu si peur de nous ?

SARA : Nous ne te mangerons pas, mon chéri, si tu es si gentil. *(Elles l'étreignent.)*

SIMON, *pensant, avec un mélange d'horreur fascinée et de désir angoissé* : Je ne peux pas les séparer... Elles sont trop fortes ici, dans leur maison... Elles s'unissent contre l'envahisseur... Elles ne font plus qu'une, mais je dois me rappeler que ce n'est qu'une apparence... Je sens ses bras autour de moi... et elle est si bonne, à présent, elle n'est plus méchante du tout... elle m'aime... je peux me constituer prisonnier et être son... *(Il se détend dans leurs bras avec un sourire rêveur de contentement et, tout aussi rêveusement, murmure émerveillé.)* Et j'ai remporté sur elles la victoire décisive ! *(Il a un étrange gloussement de satisfaction et ferme les yeux.)*

DEBORAH : Tu vois, Sara. Il n'y avait aucune raison de nous effrayer. Je suis toujours capable, dès que je le souhaite, d'en refaire mon petit garçon. *(Elle l'embrasse sur la joue.)* Est-ce que je peux, très cher ?

SARA, *jetant à Deborah un rapide regard jaloux et rancunier* : Ce n'était pas moi qui avait peur. Je sais très bien que, dès que je le veux, je peux en faire mon amant, tout ce qu'il possède sera pour moi ! *(Elle l'embrasse sur l'autre joue.)* Est-ce que je peux, chéri ?

Sara et Deborah se tourment brusquement l'une vers l'autre par-dessus la tête de Simon et se regardent avec défi et jalousie, retirant chacune le bras de façon à ne plus lui toucher la poitrine, mais le tenant toujours. Simon se redresse et se raidit dans son fauteuil.

SIMON : Non ! *(Il bondit sur ses pieds et s'arrache à leurs bras. L'une et l'autre jettent un cri d'effroi. Il se tourne pour les regarder un instant, confus, bégayant.)* Ah ! Vous êtes ici toutes les deux... Je vous demande pardon... Je dois de nouveau avoir rêvé... *(Puis, sèchement.)* Eh bien, à présent que la petite farce est terminée, permettez-moi de m'asseoir et retournez d'où vous venez... *(Le visage des deux femmes devient froid, hostile, plein de mépris. Mais elles paraissent également horrifiées.)*

DEBORAH, *prenant la main de Sara* : Viens, Sara.

Elles passent derrière lui pour aller se rasseoir sur le sofa, l'une près de l'autre comme précédemment, et se donnent la main. Elles regardent Simon avec défi et appréhension. Il est resté dans son fauteuil et contemple à nouveau son livre.

SIMON, *regardant soudain dans leur direction mais évitant leurs yeux* : Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que vous regarder comme ça ? *(Il ferme son livre d'un bruit sec et bondit sur ses pieds, parlant d'un air fâché, pour cacher son appréhension.)* Ne puis-je jamais avoir un moment d'intimité dans ma propre maison ? Je travaille comme un esclave toute la journée pour gaver de luxe vos gueules insatiables et pour élever les enfants dans la sécurité ! Est-ce trop demander en retour d'avoir un peu l'esprit en paix, ici, le soir ? Je ne tolérerai plus que vous vous mêliez de mes affaires ! Si vous persistez, je serai contraint de forcer l'une de vous deux à quitter ma maison - et ma vie ! - pour toujours ! Ceci est mon dernier avertissement ! *(Il se tourne vers la porte de gauche, évitant leurs yeux.)* Je vais dans mon bureau. Désormais, j'y passerai mes soirées seul et vous ferez ce qu'il vous plaira. Mettez la maison en pièces, dévorez-vous l'une l'autre, s'il le faut, jusqu'à ce qu'il n'y ait qu'une survivante ! Après tout, ce serait une solution... Mais laissez-moi seul ! *(Il marche à grands pas vers la porte de son bureau et l'ouvre, puis se tourne et murmure.)* Je vous prie de me pardonner d'être si brusque... Je suis épuisé... j'ai travaillé trop dur avec ces chemins de fer... et à présent que je m'en suis emparé, il me semble que je n'ai rien... *(Une pause. Il prend soudain un air battu, comme s'il mendiait de la pitié. Mais elles continuent à le regarder comme si elles n'étaient qu'une seule femme, les yeux durs et impitoyables.)* Vous... vous savez combien j'aime chacune de vous... c'est seulement quand vous vous unissez pour me déposséder que vous me contraignez à défendre ce qui m'appartient... tout ce que je demande, c'est que chacune garde sa place dans mon esprit... *(Son ton se fait soudain sournoisement sarcastique.)* Mais j'oublie que j'ai déjà arrangé tout ça aujourd'hui. Je vous laisse à présent vous informer l'une l'autre du secret que chacune a si astucieusement conçu. *(Il sourit d'un air moqueur mais craint de croiser leur regard. Il se détourne rapidement, entre dans son bureau et ferme la porte. Elles regardent la porte. Il y a un moment de silence.)*

DEBORAH, *lentement, beaucoup plus haut que si elle chuchotait, mais avec une pointe de sarcasme et de menace dans la voix* : Je soupçonne notre petit garçon, Sara, d'avoir pris peur et de regretter à présent d'avoir été si méchant... à présent qu'il est trop tard.

SARA : J'ai le même soupçon, Deborah.

DEBORAH, *hésitant d'un air inquiet, puis essayant désespérément de prendre un ton neutre et se forçant à sourire* : Je pense que, à présent, nous pouvons nous dire l'une à l'autre en toute sécurité quels sont ces arrangements auxquels il a fait allusion. En ce qui me concerne, je ne t'en ai pas parlé uniquement parce qu'il a dit qu'il souhaitait t'en parler lui-même et qu'il m'a fait promettre de ne pas le faire.

SARA : Il a fait la même chose avec moi. *(Avec une soudaine hostilité sous-jacente.)* Mais j'étais également impatiente de te le dire. *(Honteusement.)* Je veux dire...

DEBORAH, *se raidissant* : Pas plus impatiente que moi, je crois... *(Elle se contrôle. Puis, gentiment.)* Dis-moi ton secret, mon enfant. Quel qu'il soit, je me rappellerai que ça vient de lui et je comprendrai.

SARA : Merci, Mère. Et moi aussi, je comprendrai quand tu me diras... *(Étourdiment, elle lâche avec hâte, d'un air de défi et de culpabilité.)* Il m'a fait accepter de travailler avec lui au bureau. Je commence demain...

DEBORAH, *très surprise et incapable de cacher une bouffée de jalousie* : Ah ! Alors, c'est toi cette femme ! Il s'est vanté qu'il allait vivre avec elle comme avec une... *(Elle retire instinctivement sa main de celle de Sara.)*

SARA, *amère* : Tu as dit que tu comprendrais !

DEBORAH, *repentante, lui reprenant la main* : Bien sûr ! Je comprends !

SARA : Je dois être sa secrétaire et son associée secrète. Il semble si nerveux, si fatigué, si distrait ! Il m'a demandé si ça ne me plairait pas de l'aider dans son travail et de partager... Tu peux comprendre ça, Deborah ?

DEBORAH, *qui ricane* : Je le peux. Je sais seulement trop bien quelle ambition... *(Battant en retraite, honteuse.)* Je veux dire que c'est ton droit.

SARA, *sur la défensive* : Bien sûr que c'est mon droit. Je suis heureuse que tu l'admettes. Il a dit qu'il était si seul. Il a dit que je lui manquais tellement, pourquoi est-ce que je ne le laisserais pas vivre tout près de moi ? Il a dit qu'il me trouvait encore si belle... Je sais qu'il pensait vraiment ce qu'il a dit.

DEBORAH : Ah ! *(Elle retire à nouveau sa main.)*

SARA : Je suis désolée. Je ne voulais pas me vanter. *(Elle reprend la main de Deborah.)* Mais attends, écoute la suite. J'ai réalisé aussi combien il a changé quand il est à son bureau... Il n'a plus aucun scrupule, il est devenu si ambitieux et si indépendant que si je refusais, il se trouverait immédiatement une autre femme. Tu es capable de comprendre ça, n'est-ce pas ? Tu es une femme, toi aussi.

DEBORAH, *tendue* : Je me force à le comprendre. Il n'empêche, cela ne me regarde pas. Ce sont entièrement vos affaires.

SARA : Oui, les affaires. Si tu penses que cela m'a plu qu'il insulte sa femme, qu'il la traite comme si elle était une fille des rues...

DEBORAH : Pourquoi devrais-je penser ainsi, Sara ? Mais... tu as fait appel à moi en tant que femme, n'est-ce pas ? C'est-à-dire en oubliant ce qu'il est pour moi ? J'en suis capable. Je l'ai déjà oublié plusieurs fois dans ma vie... complètement, comme s'il n'était jamais né. C'est d'ailleurs ce qu'il ne m'a jamais pardonné. Si j'étais à ta place, je le haïrais et je me vengerais en devenant celle qu'il souhaite que je sois ! Je le ferais payer pour m'avoir jusqu'à ce que j'aie pris tout ce qu'il possède ! Et quand il n'aurait plus de quoi me payer, je le chasserais de ma vie et je le laisserais supplier à la porte !

SARA, *avec un sourire vindicatif, d'un ton étrange*: C'est exactement ce que j'ai envie de faire ! (*Changeant brusquement de sujet.*) Mais dis-moi à présent ce qu'il t'a fait accepter, à toi.

DEBORAH : Il m'a suppliée de lui redonner une vie où il serait seul avec moi, loin de son bureau et de sa maison.

SARA, *la regardant avec suspicion*: Que veux-tu dire ? (*Instinctivement, elle commence à retirer à nouveau sa main.*)

DEBORAH : Tu as promis de comprendre. Il m'a supplié de le laisser désormais rester en ma compagnie tous les soirs, dans mon jardin. Et, s'il savait combien je serai seule à l'avenir, sans les enfants...

SARA : Mais je t'ai dit que je te les rendais.

DEBORAH : Non, Sara, tu es très généreuse mais je n'en aurai vraiment plus besoin, à présent que je vais ravoïr mon propre fils.

SARA, *avec un éclair de colère jalouse et douloureuse*: Ah, nous y voilà ! J'ai toujours su que si jamais tu avais l'occasion de...! (*Elle arrache sa main de celle de Deborah.*)

DEBORAH, *d'un air effrayé et suppliant, reprenant la main de Sara*: Sara ! Tu as promis de te rappeler ! La vérité est que... je ne voulais plus qu'il vienne dans mon jardin, plus jamais. Mais il s'est montré comme un petit garçon, si malheureux et si perdu, il avait un tel besoin de mon amour ! Je ne pouvais que consentir, pour l'aider. En tant que mère, Sara, tu peux comprendre ça !

SARA : Tu as raison. Et j'aurai à présent mes propres enfants pour moi seule. J'aurai Simon au bureau, toute la journée. Tu restes toujours la bienvenue. Quand je pense à tout ce qu'il a fait aujourd'hui pour nous dresser l'une contre l'autre... Je te le dis de femme à femme, qu'il retourne dans son passé, qu'il se perde dans ses rêves ! Bientôt ce ne sera plus du tout un homme mais un petit garçon timide qui se protégera de l'existence derrière mes jupes !

DEBORAH : Je ne crois pas que nous ayons quoi que ce soit à craindre, Sara. D'ici peu, il nous suppliera à genoux de faire la paix et de le reprendre dans notre maison.

SARA : Et comme je rirai de le voir supplier !

DEBORAH : Nous rions toutes les deux. *(Elles rient ensemble doucement.)* Mais nous devons nous faire confiance et l'empêcher toujours de nous faire nous détester l'une l'autre ! Jurons-le à nouveau, Sara !

SARA : Je le jure !

DEBORAH : Moi aussi, je le jure ! *(Elle sourit de contentement et tapote la main de Sara.)* C'est en ordre alors. Je crois que, à présent, nous pouvons être comme avant.

SARA : Oui, et ça nous aidera à l'avoir hors de cette pièce. *(Prenant le ton d'une mère.)* Dis-moi, comme tu le fais toujours, ce qu'ont fait les enfants quand ils étaient avec toi.

DEBORAH : Oui, bien sûr. *(Elle fait une pause, essayant de se rappeler.)* Je n'arrive pas à... Je crois que j'ai tout à fait oublié, Sara.

SARA, *vexée, avec rancune* : Avant, tu te rappelais toujours.

DEBORAH, *honteuse* : Eh oui, je sais, mais... Beaucoup de choses sont venues me troubler l'esprit.

SARA : A qui le dis-tu ! *(Avec inquiétude.)* Et il en viendra encore... Même s'il s'est enfermé dans son bureau. Je peux encore sentir ses pensées qui nous atteignent...

DEBORAH, *avec une pointe d'anxiété* : Oui, moi aussi... *(Il y a une pause pendant laquelle l'une et l'autre regardent droit devant elles. Sans qu'elles en prennent conscience, elles desserrent leurs mains, les écartent. Chacune glisse en direction de l'autre, pour la sonder, un regard méfiant. Leurs yeux se rencontrent, se détournent. Chacune se force à un sourire hypocritement affectueux et désarmant. Deborah parle rapidement et d'un ton dégagé.)* Comme nous sommes tranquilles. A quoi penses-tu, mon enfant ?

SARA, *rapidement et d'un ton dégagé* : A la folie qui peut s'emparer d'un homme, Mère. Ne jamais se contenter de ce que nous lui donnons et toujours vouloir davantage !

DEBORAH : Oui, ils ne deviennent jamais adultes. Ils restent des petits garçons gourmands, qui demandent la lune.

SARA, *se levant du sofa* : Je vais chercher ma tapisserie et je reviens près de toi.

DEBORAH : Et moi, je vais lire mon livre. *(Sara se dirige lentement vers le siège où elle se trouvait, à l'avant-gauche de la table. Les yeux de Deborah restent fixés sur elle et, abruptement, ils changent d'expression, se remplissant d'un mépris arrogant et haineux. Elle réfléchit.)* Espèce de traînée ! Comme si tu avais besoin de mes encouragements pour devenir la putain vulgaire et ambitieuse que tu étais destinée à être depuis ta naissance ! Mais je suis contente de t'avoir encouragée, parce que c'est la meilleure façon de faire en sorte qu'il déteste tes soupirs... Finalement, il se rendra compte de ce que tu es et tu le dégoûteras tellement qu'il te rejettera loin de son existence, dans le caniveau auquel tu appartiens !

SARA, *arrivée au siège, manipulant sans nécessité, en les rassemblant, les divers ustensiles de sa tapisserie, gardant le dos tourné à Deborah, pendant qu'elle réfléchit* : Comme s'il irait perdre son temps tous les soirs dans son stupide jardin et se plier à ses airs et à ses grâces, si elle ne l'en avait pas supplié ! Mais qu'elle prenne garde, je protégerai contre elle ce qui m'appartient, même si, pour ça, je dois la conduire jusqu'à l'asile ! *(Une pause. Elle reste immobile. Leur expression, à l'une et à l'autre, devient celle d'une tendresse triomphante et possessive.)*

DEBORAH, *pensant* : Alors mon fils bien-aimé n'aura plus que moi !

SARA, *pensant* : Ainsi mon chéri n'aura plus que moi ! *(Elle se tourne, avec un visage souriant et neutre, et revient vers le sofa. Elle s'assied à côté de Deborah et elles se sourient l'une à l'autre d'un sourire confiant.)*

RIDEAU

ACTE 3 SCÈNE 1

Le même décor qu'à la scène un de l'acte deux, le bureau de Simon au siège de la Compagnie. Son aspect a changé. Un sofa a été ajouté à l'ameublement. Placé à l'avant, au centre, il est trop grand pour la pièce et d'un luxe trop ostensiblement coûteux, contrastant ainsi de façon vulgaire avec le sobre et respectable conservatisme de l'ancien bureau. Un miroir, encadré d'or, pend au-dessus du haut bureau de Sara derrière à droite, et, sur le mur de droite, à côté du bureau, on a ajouté un grand dessin d'architecte, en perspective, d'une propriété campagnarde d'aspect prétentieux et nouveau riche, située au bord d'un grand lac, avec un immense château, fait d'un conglomérat de différents styles, comme si, à différentes époques, on les avait ajoutées à une structure de base conçue sur le modèle du château médiéval à tourelles.

Il est tôt dans la matinée, au milieu de l'été de l'année suivante, en 1841.

On découvre Sara assise derrière son bureau, sur une haute chaise, travaillant à un plan avec une règle et d'autres instruments de dessin. Son corps, de façon saisissante, est devenu voluptueusement provocant. Elle est habillée de façon extravagante et dans des couleurs flamboyantes. Son visage semble plus boursoufflé, marqué par la débauche, avec de sombres cernes sous les yeux. Sa bouche paraît plus large, ses lèvres pleines plus rouges. La moue d'obstination, de façon presque repoussante, s'y est faite sensuelle, impitoyablement cruelle et avide. Ses yeux sont devenus plus durs, ils trahissent la ruse et l'absence de scrupule. Son comportement varie entre la brutalité d'une franchise presque masculine, une sorte d'imitation et de distorsion du comportement professionnel de Simon, et une séduction calculée toute féminine.

La porte du bureau de la comptabilité, sur la droite, s'ouvre sans bruit et Joel Harford entre et la referme derrière lui. Il a gardé le même visage élégant, le même masque froid et sans émotion. Mais il y a un changement surprenant dans son comportement. Il paraît mal assuré et anxieux, sournois aussi, comme s'il était agité par une émotion qu'il essaie de réprimer, par quelque chose qui le fascine et en même temps l'humilie. Un moment, il regarde vaguement dans la pièce mais son regard évite Sara. Elle est, quant à elle, consciente de sa présence mais l'ignore. Finalement, voyant qu'elle est apparemment absorbée par son travail, il se met à contempler de haut en bas les formes de son corps avec un désir mal déguisé.

SARA, *explosant soudain et faisant claquer sa règle sur le bureau* : Ne restez pas là bouche bée ! Comment osez-vous entrer ici sans frapper ? Vous connaissez les ordres ! Vous feriez mieux de vous en rappeler, si vous voulez garder votre place !

JOEL : Monsieur Tenard, le banquier, est dans la salle d'attente. J'ai pensé que, par respect pour sa position, il valait mieux que je l'annonce moi-même.

SARA : Quelle position ? Sa position est sous la botte de Simon, à présent, et sous ma botte à moi !

JOEL : Il prétend avoir reçu une lettre de vous lui donnant un rendez-vous avec Simon.

SARA : Je ne vois pas ce que Simon peut vouloir de lui. Nous avons pris sa banque. Et vous voyez bien que Simon n'est pas encore là.

JOEL : Depuis quelque temps, mon frère semble arriver en retard tous les jours.

SARA, *se forçant à un ton trop caressant* : Ah, il rend sa visite du matin à votre vieille mère. D'ailleurs, il lui en fait une le soir aussi. (*Abruptement.*) Et quoi, s'il est en retard ?

JOEL : Aussi longtemps que ça ne vous dérange pas qu'il *vous* fasse attendre...

SARA : Qu'est-ce que vous entendez exactement par là ?

JOEL, *trahissant une excitation intérieure jalouse, les yeux fixés sur le sofa, ricanant* : Je... je n'ignore pas pourquoi vous insistez tellement pour que je frappe à la porte avant... d'entrer.

SARA, *d'un ton moqueur* : Eh bien, ce sont mes affaires.

JOEL, *fasciné, les yeux à nouveau fixés sur elle* : Vos affaires ! Oui, je me rends très bien compte que vous êtes... ce que vous êtes.

SARA, *appréciant manifestement la situation, mouvant son corps de façon séductrice, d'un ton taquin* : Et qu'est-ce que je suis, cher Joel ?

JOEL, *essayant de détourner son regard* : Je... je sais très bien les moyens que vous avez utilisés depuis un an pour que mon frère vous cède, une à une, ses parts de la compagnie.

SARA : Vous ne pensez pas que l'amour est une valeur ?

JOEL : Je n'utiliserais pas le mot amour...

SARA : Qu'est-ce que l'amour est d'autre, je vous le demande ?

JOEL : Vous-même, vous vous vantez de l'avoir astucieusement roulé ! (*Il a un rire comme un grincement.*) Mais c'est vous qui avez été roulée !

SARA : Mensonge !

JOEL : La situation était déjà assez mauvaise avant que vous n'arriviez ici mais depuis qu'il a commencé à jouer les Napoléons pour vous montrer son génie, il a

abandonné toute prudence ! Si, demain, vous deviez payer les dettes qu'ils a faites sur les parts qu'il vous a données, il ne vous resterait rien ! Que ses ennemis découvrent sa véritable situation et ...

SARA, *effrayée et choquée, abruptement* : Oh, je sais, Joel ! Parfois, je deviens folle de peur ! Mais je ne peux pas l'arrêter.

JOEL : Il suffirait d'une rumeur, d'un chuchotement glissé dans la bonne oreille. Le banquier qui attend, comme il doit haïr Simon ! S'il avait le plus petit soupçon...

SARA : Je sais. (*Effrayée.*) Vous parlez comme si vous vouliez... Vous ne voudriez pas...!

JOEL : Moi ? Croyez-vous que tout le monde est comme vous et Simon ? Je possède encore mes parts... qui ne sont pas encore à vendre, même si je peux considérer...

SARA, *durement* : Retourner à votre monde ! Vous me faites perdre mon temps et vous me rendez malade ! (*Elle retourne à son bureau.*)

JOEL, *se dirigeant comme un automate vers la porte de droite et l'ouvrant, puis se retournant soudain, avec colère* : Je proteste !... contre vous et mon frère qui transformez ce bureau en... le bureau de mon père... en... Tout le monde commence à le savoir... à en rire sous cape et à chuchoter ! Cela devient un scandale public ! (*Il bégaye jusqu'à ce qu'il s'arrête, les yeux fixés sur elle avec une fascination désespérée. Elle s'est tournée vers lui.*)

SARA, *souriant, d'un ton taquin* : Joel chéri, vous ne devriez pas me regarder de la sorte, moi, la femme de votre frère. (*Elle rit.*)

JOEL, *luttant avec lui-même* : Je ne vous comprends pas. Je ne vois pas pourquoi vous devez rire... comme une vulgaire fille des rues. (*Il semble s'étrangler et arrache ses yeux de la contemplation de Sara, il bégaye.*) Non, non ! Je n'ai pas l'intention... je ne me reconnais pas moi-même. Je ne reconnais plus cette pièce comme le bureau de mon père... ou moi-même comme le fils de mon père. Aussi, je vous en prie, pardonnez-moi.

SARA, *avec pitié, effrayée* : Oh, est-ce que je sais ! C'est Simon. Je suis devenue ce qu'il voulait. Il fait de moi ce qu'il veut ! Je vous pardonne, Joel. Et vous, je vous en prie, pardonnez-moi.

JOEL : Moi ? Bien sûr, Sara. Et merci pour votre gentillesse. (*Il se tourne vers la porte, pose la main sur la poignée mais fixe à nouveau sur le corps des yeux concupiscents.*) Je souhaite seulement vous dire... Je me suis tout à fait décidé à vendre ma part de la Compagnie... Elle est à vous, si vous vouliez bien envisager... (*Il s'arrête. Elle rit cruellement. Il ouvre violemment la porte et se précipite dans le bureau de la comptabilité, claquant la porte derrière lui.*)

SARA, *le regardant faire et gloussant, puis s'observant dans le miroir et s'admirant* : Qui aurait rêvé cela, Sara Melody... Toi, grâce à ta beauté, avoir un tel pouvoir ! Par l'Éternel, comme mon père avait l'habitude de dire, je crois que tu pourrais obtenir ce que tu veux de chacun d'eux ! *(Elle est prise soudain d'un frisson de répulsion et, comme gravement blessée, arrache ses yeux du miroir, chuchotant avec honte.)* Mon Dieu, pardonnez-moi ! Moi, avoir de telles pensées ! *(Elle regarde autour d'elle avec effroi.)* Le temps devient si long ici, et sans autre vie que ce qui provient de son désir et de sa cupidité... Il m'a fait croire que la vie signifie se vendre soi-même, et que l'amour n'est que luxure... Car il ne veut que la luxure... et il m'a forcée à croire que, moi aussi, c'est la seule chose que je veux et que si je ne l'obtenais pas de lui, je le perdrais !... Et elle le reprendrait pour elle, entièrement... *(Avec défi et colère.)* Elle n'y parviendra jamais ! Je n'ai qu'à l'embrasser et il oublie qu'elle existe ! Et si j'avais quelque idée à propos de Joel ? C'est un bel homme. De telles pensées, toutes les femmes en ont de temps en temps... Y en a-t-il une seule parmi nous à toujours avoir été satisfaite avec un seul homme ? *(Elle rit, puis soudain arrache ses yeux du miroir et se contracte avec un dégoût horré.)* Oh, mon Dieu, aidez-moi ! Je deviens stupide... aussi stupide que la vieille sorcière folle dans son jardin... *(Elle bondit de sa chaise.)* Pourquoi ne vient-il pas ? Elle le fait rêver dans son jardin pour qu'il soit en retard, elle le fait exprès pour me torturer ! Et il la laisse faire !... Eh bien, je n'attendrai pas, mon beau Simon ! Pas seule ! *(Elle va se diriger vers le bureau de la comptabilité quand la porte du fond s'ouvre et Simon apparaît. Il a beaucoup changé, il est devenu terriblement maigre, il est pâle et hagard, ses yeux se sont profondément enfoncés. Il y a cependant sur son visage, quand il entre, une étrange expression de paix et de détente, et, dans ses yeux, une sorte d'hallucination. Avec un cri de soulagement heureux, Sara se précipite vers lui et l'étreint passionnément.)* Oh, chéri ! Je t'aime tant ! *(Puis sa tension cède, elle éclate en sanglots et cache son visage contre son épaule.)*

SIMON, *ahuri et perplexe, comme s'il ne sortait qu'à moitié de son rêve, lui tapotant mécaniquement l'épaule, confusément* : Voilà, voilà. *(Il regarde autour de lui, réfléchissant et fronçant les sourcils, comme s'il ne réalisait pas encore tout à fait où il est et comment il est arrivé là.)*

SARA, *s'arrêtant immédiatement de pleurer quand elle entend le ton de sa voix, le tenant par les épaules et lui regardant le visage, effrayée* : Simon ! Tu as l'air de... ! *(Se forçant à un ton joyeux.)* Pour l'amour du ciel, ne sais-tu pas qui je suis ?

SIMON, *se forçant à sortir de son rêve, confusément apaisant* : Ne sois pas folle. *(Il rechute et sourit rêveusement.)* Tu sais, ce matin, en parlant avec Mère, soudain je me suis rappelé quelque chose dont je ne m'étais jamais rappelé auparavant. Rien d'important. Mais ce qui est étonnant, c'est que, d'après elle, je n'avais pas plus d'un an à l'époque où ça s'est passé. Rien d'important, comme je viens de le dire. Mais le fait de pouvoir me souvenir si distinctement du passé me donne un sentiment de puissance et de bonheur.

SARA, *le regardant, effrayée et amère* : Simon ! Réveille-toi ! Tu es ici, avec moi ! *(Elle l'embrasse violemment.)* Reviens-moi ! Je t'aime ! Je suis ta femme et tu es à moi. Dis-moi que tu m'aimes.

Simon, *s'éveillant tout à fait, changeant d'expression, étreignant Sara et l'embrassant avec passion* : Mon amour ! Tu sais que je te désire plus que la vie elle-même !

SARA, *avec une révolusion soudaine, le repoussant* : Non ! C'est de l'amour que je veux... *(Puis, se forçant à rire, elle se jette à nouveau dans ses bras.)* Oh, ça m'est égal, tant que je t'ai !

SIMON : Ma chère et jolie maîtresse ! *(Il cherche à l'entraîner vers le sofa.)*

SARA, *se détachant de lui et avec un rire séducteur* : Non, non, pas ça ! Il y a beaucoup de travail qui t'attend. Il faut me mériter, tu le sais !

SIMON : Combien veux-tu que je te paie, cette fois ? Tu as déjà reçu pour ainsi dire tout ce que je possède.

SARA : Eh bien, il y a la banque dont nous venons tout juste de prendre le contrôle.

SIMON, *riant* : Oh, c'est ça que tu veux ! J'ai mis les papiers de côté. Mais, évidemment, je ne les signerai pas avant que...

SARA : Mais comment saurais-je que tu ne refuseras pas de les signer après...?

SIMON, *essayant de l'attirer à lui* : Chérie ! N'as tu pas appris depuis quelque temps que mon plus grand bonheur est de te prouver - et de me prouver à moi-même - la valeur que tu possèdes à mes yeux ?

SARA, *coquette* Non, j'ai dit. Plus tard. *(Elle l'embrasse, tentatrice.)* Mais voici un baiser pour conclure le marché.

SIMON : Mais je dois faire un saut aux filatures, aujourd'hui. Il y a du mécontentement, là-bas, à cause de la baisse des salaires et les ouvriers envoient une délégation.

SARA : Fais tirer sur eux ! Il y en a autant qu'on veut pour prendre leur place.

SIMON : Je suis d'accord avec toi. Mais à propos de notre marché... Tu as dit : plus tard. Je ne pourrai pas revenir avant la fin de l'après-midi, juste à temps pour faire ma visite du soir à Mère. Alors...

SARA, *d'un ton sévère et dominateur* : Alors tu l'oublieras et tu ne te souviendras que de moi !

SIMON, *lutant pour résister* : Mais je lui ai promis...

SARA : Tu étais en retard ce matin à cause de la visite que tu lui as faite. Elle l'a fait exprès ! Ah, ne lui invente pas d'excuses !

SIMON, *d'un ton brusquement neutre* : J'ai expliqué, jusqu'à en être fatigué, que je trouve opportun de la ménager. Pour notre bien autant que pour le sien. Quelqu'un doit donc se charger de la ménager, de veiller à ce qu'elle ne soit pas trop seule avec son esprit fantasque...

SARA : Je t'ai dit que je voulais lui rendre la compagnie des enfants...

SIMON : Ridicule. Je ne le permettrais jamais... Elle ne voudrait plus jamais tes enfants, à présent qu'elle a... *(Il change brusquement de sujet et va vers son bureau d'un air alerte et autoritaire.)* Bien, je vais rattraper le temps perdu. Tenard est ici, n'est-ce pas ? Tu peux dire à Joel de me l'envoyer.

SARA, *avec le comportement d'une secrétaire efficace et obéissante* : Oui, Monsieur. *(Elle ouvre la porte du côté droit, avance la tête et parle à Joel, puis revient vers le bureau, en face de Simon, et attend ses ordres.)*

SIMON : J'aurai le temps de m'en débarrasser avant d'attraper mon train. Tu peux retourner travailler à tes plans du domaine. *(Elle va vers bureau qui se trouve à l'arrière, sur la droite, et regarde ses plans. Simon prend un ton un rien moqueur.)* À présent que tu es sur le point de posséder aussi une banque, tu vas pouvoir y ajouter d'autres annexes. Je suis sûr que tu y as déjà pensé.

SARA : Fais-moi confiance, je suis capable de penser toujours à plus ! La belle vie que ce sera, lorsque je pourrai m'asseoir là-bas, avec tous mes aises, sans le moindre souci au monde, que je pourrai regarder mes fils devenir de beaux et riches messieurs et que j'aurai toujours près de moi mon mari et mon amant. Il n'aura plus la moindre pensée pour les affaires, dans son coeur toute la place sera prise le seul besoin de m'aimer !

SIMON, *d'un ton calme, tout en la regardant avec une ironie mêlée de tristesse amère et tragique* : Il y a un poème de Holmes que tu devrais lire parfois, pour nourrir ton inspiration. *(Il cite un extrait de The Chambered Nautilus.)*

"Construis-toi, ô mon âme, de plus majestueux châteaux,

Tandis que défilent les rapides saisons !

Quitte de ton passé les voûtes trop basses !

Que chaque temple nouveau, à chaque fois plus noble,

D'un plus vaste dôme te cache le ciel

Jusqu'à ce que tu connaisses enfin la liberté

De quitter à jamais une demeure trop immense..."

(Il fait une pause, puis, les yeux baissés, tandis que Sara continue à regarder ses plans d'un air rêveur et fasciné, il poursuit à voix basse, pour lui-même.) Tu devrais faire graver ces vers sur l'entrée. Et Mère sur la porte magique de son pavillon. Et moi, sur le plafond des bureaux de la Compagnie - en lettres d'or ! *(On frappe à la porte du fond.)*

SARA, *son comportement redevenant celui d'une secrétaire efficace* : Ce doit être Tenard, Monsieur. Dois-je le faire entrer ?

SIMON, *avec un air calculateur et une exaltation étrange* : Non. Je viens juste d'avoir une idée, Sara. Laisse Tenard attendre derrière la porte comme le mendiant ruiné qu'il est devenu. *(Il se lève de sa chaise.)* Viens t'asseoir à ma place. J'aimerais te voir prouver que, quoi qu'il m'arrive, tu es à présent entièrement compétente pour diriger la destinée de cette Compagnie.

SARA : Qu'est-ce qui pourrait t'arriver ?

SIMON : Qui sait ? Tout homme est mortel.

SARA : Ne parle pas comme ça, chéri.

SIMON : Ou, tout simplement, je pourrais m'en aller... pour un long repos très nécessaire.

SARA, *avec une jalousie angoissée* : Ah, je sais qui t'a mis ça en tête ! Et je sais que rien ne l'arrêterait pour que tu t'en ailles avec elle !

SIMON : De toute manière, tu as conquis la Compagnie, alors...

SARA, *d'un ton effrayé* : Tu veux me quitter ? *(Sûre d'elle, de façon presque grossière.)* J'aimerais te voir essayer d'y penser ! Est-ce que tu ne sais pas que je t'ai conquis, toi aussi ?

On frappe à nouveau à la porte mais aucun des deux n'y prête attention.

SIMON : Oui, je sais... et c'est mon plus grand bonheur de t'appartenir... de m'échapper à moi-même et me perdre en toi... Je paierais n'importe quoi pour ça !

SARA, *riant doucement* : Voilà mon Simon ! Voilà comment j'aime t'entendre parler... de la vie et de l'amour, et non de la mort.

SIMON, *la regardant* : Ma bien-aimée ! *(On frappe à nouveaux, des coups brusques et impatients. Simon arrache ses yeux de Sara.)* Je pense que notre ami est suffisamment effrayé et humilié, à présent. Viens t'asseoir ici, Sara. Je suis sûr que tu sauras très vite le remettre à sa place.

SARA, *venant jusqu'au bureau de Simon en souriant d'un air arrogant et s'asseyant à la place de son mari* : Mais je ne sais même pas pourquoi tu l'as fait venir, Simon. Nous l'avons ruiné. Il ne possède plus rien de ce que nous voulions, n'est-ce pas ?

SIMON : Si. Quelques années de sa vie. C'est un banquier capable et il peut encore nous être utile. Pas tel qu'il est maintenant, bien sûr. Il est trop imprégné d'éthique et d'honneur à l'ancienne. Nous le savons d'autant mieux que c'est ce qui l'a rendu si facile à ruiner. Tâche de découvrir ses faiblesses, si tu le peux. Utilise-les sans scrupule. Regarde sur mon bloc, tu trouveras quelques notes à son sujet. Je laisse le reste à ton savoir-faire, ma beauté.

Il rit et se dirige vers son bureau à elle, à l'arrière, du côté droit. On frappe encore à la porte, très fort. Simon crie sèchement : Entrez ! La porte s'ouvre et Benjamin Tenard entre. C'est un homme d'une soixantaine d'années, de haute taille, les épaules larges, le visage de type latin, bien dessiné. Il est habillé de façon coûteuse et traditionnelle. Son allure générale est encore marquée par une longue habitude de succès et de prospérité financière et cela ne rend que plus pitoyable l'impression immédiate qu'il donne d'être intérieurement un homme brisé. D'avoir été ainsi humilié, il a le visage tout empourpré.

TENARD : Eh bien, Harford ! C'est vous qui avez fixé le rendez-vous, pas moi ! Vous m'avez d'abord fait lanterner dans votre salle d'attente et puis vous me laissez frapper pendant des heures à votre porte comme un...!

SARA, *l'interrompant, sans la moindre nuance d'excuse* : Désolée de vous avoir fait attendre, Monsieur Tenard.

Il se tourne pour la regarder, confus et surpris, ne l'ayant pas remarquée tout d'abord.

TENARD : Je... je vous prie de m'excuser, Madame Harford. Je n'avais pas vu que...

SARA, *lui désignant la chaise en face d'elle* : Vous ne voulez pas vous asseoir ?

TENARD, *hésitant, regardant Simon* : Merci.

SIMON, *souriant avec une froide amabilité* : C'est parfait. En réalité, votre rendez-vous est avec ma femme. Si vous voulez donc bien me pardonner... *(Il s'incline vers les plans qui se trouvent sur le bureau de Sara et s'assied. Tenard vient s'asseoir sur le siège en face de Sara.)*

SARA, *après un rapide regard au bloc-notes* : Je suppose que vous vous demandez pourquoi je souhaitais vous voir, Monsieur Tenard. Très exactement comme je me demandais pourquoi vous consentiez à venir... vu les circonstances.

TENARD : Vous voulez dire : du fait que votre mari est responsable de ma ruine ?

SARA : Simon ne fait rien sans mon consentement, Monsieur Tenard. Je pense que c'était la façon la moins chère de prendre possession de votre banque.

TENARD : Oui, j'avais entendu dire que vous étiez sa conseillère. Je ne pouvais croire... *(Puis, évitant le regard de Sara et se forçant à sourire.)* Je n'ai aucune rancune. A la guerre, tout est permis. Je considère peut-être que les méthodes qui ont été utilisées ne sont pas très morales... pour ne pas le dire de façon trop crue. Certains les décriraient en des termes plus violents.

SARA : Vous possédiez quelque chose que je désirais. J'étais assez forte pour m'en emparer. Je suis bonne parce que je suis forte. Vous êtes mauvais parce que vous êtes faible.

TENARD : C'est un credo infâme, Madame ! (*Puis, presque timidement.*) Je... je vous demande pardon. Vous avez peut-être raison. Nouveaux temps, nouveaux usages... et nouvelles méthodes. (*Se forçant à rire.*) Je suppose que je suis un trop vieux singe pour apprendre les nouveaux tours que l'on fait aujourd'hui.

SARA : J'espère que non... pour votre bien, Monsieur Tenard.

TENARD : Hein ? Je ne crois pas que je comprenne... (*Se forçant en hâte à se montrer accommodant et bon perdant.*) Mais, disais-je, je n'ai pas de grands ressentiments. C'est pourquoi j'ai consenti à venir ici...

SARA : Je sais la vraie raison pour laquelle vous êtes venu. Vous n'avez plus un dollar. Mais vous avez une vieille mère, une femme, une fille qui est veuve avec deux enfants. Vous avez cherché un emploi dans différentes banques. Vous êtes trop vieux. Et la mauvaise réputation de votre récente faillite vous porte préjudice. Ici ou là, on vous a offert un travail d'employé subalterne... comme un penny que, par charité, on jette à un mendiant.

TENARD : Oui, qu'ils aillent au diable ! Mais je...

SARA : Du reste, les appointements seraient insuffisants pour nourrir votre famille, excepté dans une honteuse pauvreté. Vous avez eu peur que votre mère, votre femme, votre fille ne commencent à vous reprocher votre incapacité.

TENARD, *la regardant, fasciné, et laissant échapper d'un ton angoissé* : Ce serait le pire ! Les sentir cacher cela... par pitié !

SARA : Mais, sans que vous y croyiez beaucoup, il restait un dernier espoir. Vous avez entendu dire que je n'ai encore choisi personne pour diriger, en mon nom, votre ancienne banque. Vous êtes venu ici en espérant, contre tout espoir, que la raison pour laquelle je vous ai fait venir... (*Elle fait une pause, puis sourit froidement et poliment.*) Je suis heureuse de vous dire que c'est bien pour cette raison. Monsieur Tenard, je vous offre la place.

TENARD, *avec soulagement et gratitude* : Je... je ne sais comment vous remercier... Je vous prie de me pardonner de vous avoir mal jugée... J'accepte avec joie, évidemment.

SARA : Attendez ! Il y a des conditions. Mais avant que je vous les expose, je dois vous dire que vos sentiments de gratitude ne sont pas de mise. Ce qui vous arrive, à vous et aux vôtres, m'est totalement indifférent. Seul, ce qui m'arrive à moi m'intéresse.

TENARD : Vous êtes au moins... d'une franchise brutale, Madame Harford. Quelles sont vos conditions ?

SARA : Je vous préviens que votre orgueil vous incitera probablement à les rejeter. Vous devrez accepter d'obéir à tous les ordres de façon automatique, instantané-

ment, sans poser de questions, comme si vous étiez le plus petit ouvrier de mes filatures.

TENARD, *humilié, mais se forçant à un ton accommodant* : Vous pouvez compter sur moi. J'ai dirigé mon affaire. Je sais ce que c'est que vouloir être obéi immédiatement.

SARA : Je peux vous offrir des appointements qui vous permettront d'entretenir votre famille avec un confort très moyen et donc de continuer à obtenir des vôtres, du moins pour une part, de l'amour et de la considération.

TENARD, *bégayant* : Je... je vous remercie...

SARA : Je vous le dis parce que, pour éviter tout futur malentendu, je veux que vous fassiez une évaluation correcte de mon offre avant de l'accepter.

TENARD : Je comprends. Mais vous n'avez pas besoin... je n'ai pas le choix. J'accepte.

SARA : Vu votre expérience récente avec nos méthodes, j'espère que vous comprendrez que vous aurez à oublier tout scrupule. Là où ce sera nécessaire, ce que vous aurez à exécuter fidèlement pourra apparaître à votre vieille conception de l'honneur comme de l'escroquerie ou du vol. Voulez-vous devenir un escroc et un voleur ?

TENARD, *insulté au-delà de toute soumission* : Je... vous devez être folle, Madame... Vous osez...! Mais je ne peux répondre à une femme... Je sais que ce doit être votre mari qui... *(Il bondit sur ses pieds et se tourne vers Simon avec colère.)* Le diable vous emporte, Monsieur ! Croyez-vous que je sois tombé à votre niveau ? Je préférerais crever de faim dans le ruisseau, comme un chien ! Voilà ma réponse à votre offre infamante, Monsieur.

Simon ne s'est pas retourné et n'a fait aucun signe manifestant qu'il aurait entendu. Tenard saisit le bras de son siège.

SARA, *explosant soudain, oubliant toute attitude professionnelle et retrouvant un terrible accent irlandais* : Ah, que Dieu maudisse l'homme que vous êtes ! Vous prétendez aimer votre femme et vos enfants et vous voulez les entraîner avec vous dans le ruisseau !

TENARD : Mensonge ! Ils ne souhaiteraient jamais que je... *(D'un seul coup, il semble s'écrouler intérieurement. Il fait de la tête un signe d'acquiescement, se forçant à un sourire inexpressif.)* Oui, je suppose que c'est tout à fait égoïste... pas le moment de penser à soi. Merci, Madame, de me rappeler à mon devoir. Je voudrais dire que je vois votre point de vue sur la politique de la banque... un point de vue seulement pratique... les affaires sont les affaires... *(Il se force à un rire étouffé.)* Se rappeler le vieil adage... les bâtons et les pierres... la pauvreté... cassent...mais les mots ne blessent pas. Laisse crier celui qui criera voleur ! J'accepte la place, Madame... et

merci... pour votre... générosité. *(Il ouvre la porte violemment et se rue dans le hall en la claquant derrière lui. Simon quitte sa table et vient vers Sara.)*

SIMON : Bien joué ! Je suis fier de toi.

SARA, *changeant d'expression, une horreur naissante dans les yeux, se forçant mécaniquement à sourire* : Je suis contente que tu sois fier. Mais c'était toi... ce que tu voulais que je...

SIMON : Oh, non. Ne fais pas la modeste, à présent. Le dernier trait l'a abattu et il te ressemblait tout à fait. J'avais calculé qu'il refuserait mais qu'il serait forcé de faire marche arrière, une fois qu'il aurait affronté sa femme. Mais ta méthode était de loin plus ingénieuse. *(Il lui tapote l'épaule.)*

SARA : Oui, je ne lui ai pas laissé la moindre parcelle de son honneur, n'est-ce pas ? *(Elle se brise soudain, a un sanglot.)* Que Dieu me pardonne ! *(Elle se tourne brusquement vers Simon, avec un début de colère amère.)* Ce n'était pas moi ! C'était toi ! Est-ce que je ne me rends pas compte de tes manigances ! De ton désir de retourner chez elle pour te moquer de la traînée que je suis devenue au plus profond de moi-même ! *(Pleine de ressentiment.)* Mais je ne vous laisserai pas faire ! J'irai trouver Tenard ! Il doit être ivre de vengeance, à présent ! Je lui ferai simplement entrevoir la véritable situation de la Compagnie ! Et où est-ce que vous en serez alors, toi et ta Compagnie ? Vous n'aurez plus un penny ! Et moi, je serai libre de prendre mes enfants, de retourner dans la vieille ferme et d'y vivre comme une femme décente et honnête, en travaillant la terre ! *(Sanglotant, tenant son visage dans les mains.)* Je ne peux pas continuer comme ça, je ne peux pas !

SIMON : Allons, allons, Sara. Je sais que tu viens de vivre à l'instant un moment de grande tension. *(Avec une étrange excitation.)* Bien sûr, tu as raison de penser qu'il existe un danger constant... un chuchotement, un soupçon de la vérité, une rumeur qui naîtrait parmi nos nombreux ennemis vaincus, ceux ont tant de bonnes raisons de te jalouser et de te haïr...

SARA : De bonnes raisons de *me* haïr ?

SIMON : Eh bien, est-ce que tu imagines, par exemple, que Tenard t'aime ?

SARA : Mais c'était toi...

SIMON : Le mot danger n'est pas approprié. Il s'agit de danser sur une corde au-dessus de l'abîme...

SARA : Oh, je sais ! Cela me rend folle ! Je ne peux plus dormir, tant je suis anxieuse...

SIMON : Il ne faut pas regarder vers le bas. Si on le fait, le trouble grandit et on est tenté de s'y jeter... Je sais combien on peut être fasciné par l'idée d'en finir avec

l'incertitude, d'obtenir à n'importe quel prix l'oubli et la paix, tu peux me croire... se détruire et être libre !

SARA : Chéri ! Ne pense pas à ça ! Ne m'y fais pas penser...

SIMON : Cela te tente, je le sais trop bien, d'aller chuchoter dans l'oreille d'un nos ennemis, d'aller lancer parmi eux une rumeur de vérité... se débarrasser du fardeau de la responsabilité et de la culpabilité... Ne pas avoir à continuer ! Connaître enfin la tranquillité, faire demi-tour pour se reposer ! *(Il regarde devant lui, fasciné, plein de désir.)*

SARA, *effrayée, lui saisissant le bras* : Chéri ! Je t'en prie, ne regarde pas comme ça ! Cela te rend si... étrange et comme fou... tu m'effraies !

SIMON : Moi ? Je voulais simplement te mettre en garde contre ça. Tu ne dois pas être faible. Tu dois continuer, encore et encore !

SARA : Non. Je ne veux pas. Oh, Simon chéri, n'es-tu pas satisfait, à présent que tu as acquis la banque ? Ne vas-tu pas laisser s'additionner les bénéfices et rembourser ce que tu dois ? Et nous payerons une pension à ta mère, nous lui donnerons la maison pour qu'elle y vive seule et je construirai mon domaine, j'aurai ma maison à moi pour mon mari et mes enfants... *(Elle l'étreint.)* Et, le mieux de tout, pour mon amant.

SIMON, *ignorant ces derniers mots, sèchement* : La lutte pour cette banque a épuisé tes ressources. Tu as atteint le point critique. Pour l'instant, un dollar un espèce en vaut cent à tes yeux. Non. Mais tu dois continuer.

SARA, *d'un air affolé* : Non ! Je ne peux pas ! Je suis à bout !

SIMON : Tu dois encore acquérir des magasins pour vendre au détail tes articles de coton... tes propres plantations où travailleront tes propres esclaves... tes propres bateaux pour les faire venir d'Afrique et, là-bas, tes propres marchands d'esclaves. Ces marchands constitueront un des bouts de la chaîne. A l'autre bout, les magasins, le seul dernier maillon possible... On paracheverait évidemment le tout, si l'on pouvait concevoir un moyen grâce auquel le public serait forcé d'acheter tes articles de coton - et seulement les tiens. Car ainsi tu posséderais aussi tes propres esclaves consommateurs et cela bouclerait la boucle pour de bon ! Tu tiendrais alors la vie tout entière sous ta botte, exactement comme tu me tiens, moi ! *(Il rit, les yeux luisant de désir, et l'étreint.)*

SARA, *le visage s'allumant, riant* : Je serais satisfaite alors. Essaie de trouver un moyen d'y parvenir ! N'ai-je pas toujours dit que tu as la force et le pouvoir de prendre tout ce que ton coeur souhaite prendre à la vie !

SIMON : Avec une maîtresse aussi insatiable pour m'inspirer, comment oserais-je être faible ? Je ne peux me respecter moi-même que si tu es fière de moi.

SARA : Et je le suis ! J'ai l'amant le plus grand et le plus fort qu'une femme a jamais possédé ! *(Elle l'embrasse passionnément.)* Mon amour !

SIMON, *brusquement, d'un ton neutre* : Bien, c'est en ordre. *(Il regarde sa montre.)* Il faut que j'y aille, si je veux attraper mon train. *(Il regarde la porte. Sara reste devant lui.)*

SARA : Tu me quittes sans m'embrasser ? Quand je fais tout ce que tu veux que je fasse ? Ça ne fait rien ! Sois cruel avec moi ! Je ne suis qu'une crotte sous ta botte et je suis fière de l'être ! Si tu aimes que je sois une putain, eh bien je suis une putain, corps et âme, et je le serai tant que tu seras à moi ! *(Elle l'embrasse violemment.)* Je te désire ! Je ne peux pas supporter que tu me quittes maintenant ! Mais tu repasseras par ici. Je t'attendrai avec impatience...

SIMON, *l'embrassant passionnément* : Oui ! Je te le jure ! Rien ne m'empêchera de...

SARA : Tu ne m'oublieras pas comme tu l'as fait ce matin. Tu te rappelleras que tu m'as promis que tu l'oublierais et que tu la laisserais attendre.

SIMON : Que cette vieille vache de sorcière attende jusqu'à la Saint Glinglin ! Cela lui servira de leçon, d'être toute seule au crépuscule près de son pavillon hanté avec sa trouille idiote et superstitieuse ! *(Il s'arrête brusquement et son expression s'imprègne d'un amer ressentiment.)* Qu'est-ce que tu essaies de faire, hein ? Je l'avais oubliée ! Pourquoi me fais-tu penser à elle ? Il n'y a donc pas moyen d'être délivré d'elle, même ici, dans tes bras ? Pourquoi crois-tu que je paie un prix si exorbitant pour me garder une maîtresse ? Aurais-tu passé un contrat secret avec elle pour jouer un autre jeu ? Quand je suis dans son jardin, elle non plus ne me laisse jamais t'oublier longtemps. Elle fait semblant d'être jalouse de toi, comme toi d'elle... Mais je sais que tu me hais bien plus encore et que tu as décidé de te libérer de moi ! Crois bien que tu aurais mieux fait de ne pas t'engager dans un tel complot, car je te préviens... Ce sera moi qui... *(Il se contrôle, ses yeux brillent d'un air sauvage et menaçant.)*

SARA, *le regardant, terrorisée* : Simon ! Ne me regarde pas comme ça ! Qu'est-ce qui te prend ? *(Soudain pleine de ressentiment et furieuse, elle aussi.)* Que Dieu ait pitié du fou que tu es ! Jouer son jeu à elle ? Quand je n'ai qu'un souhait : la conduire pour toujours en un lieu d'où elle ne pourra plus revenir me voler ce qui...

SIMON, *avec un ricanement froid et calculé* : Tu te vantes ici, derrière son dos, mais quand tu es avec elle, tu en as peur !

SARA : Moi, peur de cette pauvre vieille...

SIMON : Je préfère croire que tu te vantes, Sara, quand tu montres que tout ce tu veux, c'est que je t'appartienne assez pour que tu trouves le courage de... *(Avec un éclat de haine inaccoutumée, implacable.)* La laisseras-tu s'immiscer entre nous

pour toujours ? Ne peux-tu pas délivrer notre vie de cette foutue méchante sorcière ?

SARA, *le regardant avec crainte, mais aussi avec désir et fascination* : Veux-tu dire que tu veux que je...

SIMON, *prenant un air amoureux et taquin et lui tapotant la joue* : Je veux que tu puisses faire dans la vie tout ce que tu désires pour que je sois à toi. Dieu sait que je t'ai assez payée pour te le prouver ! *(Il rit et l'embrasse.)* Je dois attraper mon train. A cet après-midi. *(Il va vers l'arrière. Elle le regarde en gardant sur le visage la même expression d'horreur et de désir.)*

RIDEAU

texte qui sera
porté à la scène

Eugene O'NEILL

Les châteaux magnifiques

Adapté de l'américain
par Paul Emond

(juin 1989)

Personnages

SIMON HARFORD

SARA HARFORD, *sa femme*

DEBORAH HARFORD, *sa mère*

JOEL HARFORD, *son frère*

NICHOLAS GADSBY, *le notaire de la famille Harford*

BENJAMIN TENARD, *un banquier*

LIEU DE L'ACTION:

ACTE 1 SCENE 1 : Le jardin de Deborah Harford, à côté de la maison de Henry Harford, en ville, un soir de juin 1836.

SCENE 2 : La salle de séjour de la maison de Sara Harford dans une petite ville textile voisine, le lendemain soir.

ACTE 2 SCENE 1 : Le bureau de Simon Harford au siège de la Simon Harford Inc., en ville, un matin de la fin de l'été 1840.

SCENE 2 : Le jardin de Deborah Harford, en fin d'après-midi du même jour.

ACTE 3 SCENE 1 : Le bureau de Simon Harford, un matin du milieu de l'été 1841.

SCENE 2 : Le jardin de Deborah Harford, le soir du même jour.

ACTE I SCENE 1

Un coin du jardin de la maison de Deborah Harford, par une chaude soirée de juin 1836, avec, au centre, un pavillon d'été. Apparaissent Nicholas Gadsby, le notaire des Harford, et Joel, le plus jeune fils de Deborah. Gadsby est un petit homme corpulent de cinquante-six ans. Tout indique en lui l'homme de loi d'une famille aisée et conservatrice. Joel Harford a vingt-neuf ans, il est grand et mince, légèrement voûté. Son visage est pâle et beau, c'est celui d'un médiocre méthodique, avec quelque chose d'aride, de guindé et de puritain.

GADSBY : Vous voyez bien qu'elle n'est pas ici. Je le savais.

JOEL, *indiquant le pavillon* : Elle se cache là-dedans.

GADSBY : Grand Dieu ! Je ne peux le croire !

JOEL : Depuis la mort de Père, elle semble... délibérément dérangée...

GADSBY : Je connais votre mère depuis votre enfance. Excentrique, oui. Non conventionnelle, et par provocation. Lunatique et fantasque. Mais toujours une dame distinguée, une hôtesse charmante, intelligente et gaie. Et... très belle !

JOEL : Vous oubliez pourquoi nous sommes venus.

GADSBY : Je voudrais pouvoir l'oublier.

JOEL : Il vaudrait mieux que ce soit vous qui l'appeliez. Je n'ai jamais été le bienvenu ici.

GADSBY : Deborah ! Deborah ! C'est moi, Nicholas ! Bon Dieu, Joel ! Est-ce qu'il lui serait arrivé quelque chose ?

Mais pendant qu'il parle, la porte du pavillon s'ouvre doucement et Deborah apparaît. Elle semble beaucoup plus âgée que ses quarante-neuf ans. Ses yeux ont un aspect fiévreux et maladif et des rides profondes lui descendent du nez jusqu'aux coins de la bouche. Chacun de ses gestes, pourtant, est imprégné d'une grâce et d'une jeunesse qui contrastent avec l'expression de son visage.

DEBORAH : Je suis contente que vous soyez venu, Nicholas. Je ne dois jamais retourner là-dedans !

GADSBY : Est-ce qu'il y a là quelque chose qui vous fait peur, Deborah ?

DEBORAH : Quelque chose ? Non... rien d'autre que moi-même là-dedans. Que mon esprit... que ma vie. C'est ce qui m'a fait peur. La tentation de s'échapper... ouvrir une porte... passer le seuil, hardiment. Qu'est-ce que j'ai à perdre ?

GADSBY : Bon Dieu, Deborah, vous ne pensez tout de même pas...

DEBORAH : A la mort ? Oh non ! Il y a une meilleure voie... Il suffit d'avoir l'esprit suffisamment concentré pour se détacher de sa propre vie et de sa propre mort, être la femme qu'on a toujours désiré être... Ce serait si facile ! On pousse une porte, on passe de l'autre côté et on est libre ! Juste avant que vous n'appeliez, j'ai vu cette porte, j'ai avancé la main... Cette porte était aussi réelle que la porte que je viens d'ouvrir. Je suis contente que vous ayez appelé. Je ne suis pas sûre qu'à ce moment-là on oublie tout. Si j'en avais été sûre, j'aurais continué. Non, n'ayez pas peur, Nicholas ! Loin de moi l'idée d'outrager votre sens de la propriété par un suicide ! La mort d'Henry a fait disparaître toutes mes illusions sur la mort.

GADSBY : Il ne faut pas broyer du noir en pensant à la mort d'Henry. Ce n'est vraiment pas bon pour vous.

DEBORAH : Broyer du noir ? Non. Mais j'ai essayé de la regarder en face, cette mort. Je me suis dit : "Ton mari est mort. Il a été enterré ce matin. A présent, tu dois savoir ce que c'est que faire face à la réalité." Oui, Dieu sait que je le sais ! Je n'ai plus vu Simon depuis si longtemps que, pour moi, il est encore plus mort qu'Henry. Et j'ai accepté la vie telle qu'elle était, je me suis transformée en une vieille femme décente et résignée. Je me suis regardée dans mon miroir chaque matin et chaque soir. Très poliment, mon corps a salué l'âge et la laideur, les accueillant comme des hôtes tardifs, comme des amoureux d'un âge avancé, de vieux débauchés au cœur lassé et blanchi. Ce n'est pas une charmante compagnie mais une bonne hôtesse doit aussi pouvoir honorer les hôtes désagréables. Depuis des années, j'ai donc vécu tous les jours avec eux et, toutes les nuits, ils se sont mis au lit avec moi. Oh oui ! j'ai parfaitement appris à me soumettre à la réalité... comme une putain dans un bordel !

GADSBY : Deborah !

JOEL : Mère, nous n'avons pas le temps d'écouter...

GADSBY : Oui, Deborah...

DEBORAH, *ignorant cette réaction* : Et maintenant qu'Henry est mort, je suis libre. Pouvez-vous comprendre ça ? *(Elle secoue lentement la tête.)* L'épouse soumise était assise au pied de son lit. Il ne semblait pas trop souffrir mais il était impatient, exaspéré... comme s'il avait un rendez-vous important avec Dieu pour discuter des conditions de l'exportation de son âme et que, sans nécessité, la vie le retardait. Et puis le néant est venu, un dernier soupir et le néant. La mort n'est rien d'autre qu'un puits crasseux où tout se jette indifféremment, qu'il s'agisse de moi-même ou d'un chat crevé ! Et vous vous étonniez, grand Dieu, que je sois tentée d'ouvrir la

porte et de m'échapper ! Mais cette prison mentale et ces tortures, je ne pourrai plus les supporter longtemps, quel que soit le prix...

GADSBY : Deborah, reprenez-vous. Votre comportement est tout à fait inconvenant...

DEBORAH, *se ressaisissant et avec un sourire amusé et railleur* : J'accepte votre reproche, Nicholas. Puis-je vous demander, Messieurs, à quoi je dois l'honneur de votre visite ? Te voir dans ce jardin, Joel, est un plaisir que j'ai rarement.

JOEL : Je t'assure bien, Mère, que je ne t'aurais jamais dérangée si les circonstances...

GADSBY : Les circonstances sont les suivantes, Deborah : en classant les papiers personnels d'Henry, nous avons fait une étonnante découverte. Grand Dieu ! Je ne pouvais en croire mes propres yeux ! Je connaissais Henry depuis que nous étions gamins. J'aurais juré qu'il était le dernier homme sur terre à pouvoir se laisser aller à une telle folie !

DEBORAH : Une telle folie ! Voilà qui ne lui ressemble pas !

JOEL : Nous avons trouvé deux lettres dans le coffre-fort de père, une adressée à monsieur Gadsby, l'autre à moi-même.

GADSBY : Dans ces lettres, Henry révélait qu'il avait spéculé à l'Ouest. En secret.

DEBORAH : Spéculé ? Henry ?

GADSBY : Oui, Deborah. Incroyable !

JOEL : Et le résultat, Mère, c'est que la Compagnie est au bord de la faillite.

GADSBY : Il semble que, ces dernières années, il ait surestimé ses ressources, immobilisé trop de capital dans de nouveaux navires et emprunté à tort et à travers. Il a ensuite cédé à la tentation de retrouver une position plus solide en faisant de rapides profits à l'Ouest. C'est, évidemment, ce qui a causé sa perte.

DEBORAH : Il pourrait donc apparaître que j'ai passé ma vie avec un étranger. Si j'avais deviné qu'un spéculateur audacieux se cachait en lui... Qui sait ? *(Elle hausse les épaules.)* Trop tard, Deborah.

JOEL : Je disais, Mère, que la Compagnie est au bord de la faillite.

GADSBY : Dans ses lettres, Henry recommande certaines dispositions qui peuvent encore la sauver, si elles sont prises avec succès.

DEBORAH, *indifférente* : Eh bien, vous n'avez qu'à prendre ces dispositions, Nicholas.

GADSBY : Depuis qu'Henry vous a légué conjointement la Compagnie, à vous et à Joel, elles ne peuvent être prises qu'avec votre consentement. J'ajoute que Joel a déjà donné son consentement.

JOEL : Je considère cela comme un devoir à la mémoire de Père.

DEBORAH : Si seulement tu savais, Joel, le nombre de fois où j'ai voulu te pincer pour savoir si tu étais empaillé !

JOEL, *avec une totale indifférence* : Il y a longtemps que j'ai compris combien je t'ennuie, Mère. Simon te paraîtra sans aucun doute plus sympathique.

DEBORAH, *se raidissant* : Qu'est-ce que ton frère a à voir avec ceci ?

GADSBY : Simon a tout à voir avec ceci.

DEBORAH : Je vous interdis de citer son nom dans cette discussion. J'ai oublié Simon.

GADSBY : Deborah, pour le salut de la Compagnie...

DEBORAH : Que m'importe la Compagnie !

JOEL : Tu devras vendre cette maison. Tu n'auras plus rien. Que feras-tu ? Supplier Simon et sa femme de te permettre, par charité, de vivre chez eux ?

DEBORAH : Je préférerais mendier dans la rue !

JOEL : Evidemment, tu peux toujours vivre avec moi. Mais un salaire de comptable...

DEBORAH : Pourrais-tu l'imaginer ?

JOEL : Non. C'est pourquoi je te suggère d'écouter monsieur Gadsby, comme il te le demande.

GADSBY : Votre position est précaire, à moins que... Voici ce qu'Henry suggérait. Il avait compris que Joel n'avait pas l'expérience requise pour prendre le contrôle de la Compagnie dans des circonstances aussi difficiles.

JOEL : Père savait qu'en aucune circonstance, je n'aurais la compétence d'être à la tête de la Compagnie.

DEBORAH, *lentement, en le regardant d'un air étonné* : Il y a des moments, Joel, où je te respecte presque.

GADSBY : Hmm. Henry paraissait, par contre, avoir une confiance totale dans la compétence de Simon. Il semble avoir suivi sa carrière avec beaucoup d'attention.

JOEL : Je le sais, j'ai servi d'intermédiaire. En cette matière, Père souhaitait rester dans l'ombre.

DEBORAH : Pauvre Joel. Ton père n'a jamais eu le temps d'épargner les sentiments des autres.

JOEL : Je déteste la pitié, Mère.

GADSBY : La recommandation d'Henry est que vous et Joel approchiez Simon...

DEBORAH : Aller prier Simon ? Moi ?

GADSBY : Ce qu'Henry a proposé est un marché tout à fait honnête et qui vous avantage pareillement, vous et Simon. Il savait que les affaires de Simon ne représentent encore qu'un petit commerce local, rien à voir avec la Compagnie Harford. Etre le chef de celle-ci, c'est être une des figures de proue du commerce. Comme Simon a déjà travaillé avec votre père, il le sait et il sera le premier à apprécier.

DEBORAH : Il faut donc que je demande à Simon d'accepter la direction de la Compagnie, c'est bien ça ?

GADSBY : Oui. Une participation majoritaire. Mais à condition qu'il la sauve de la ruine. Et Henry croyait qu'il a les moyens de la sauver. Simon a été assez perspicace pour prévoir la crise qui menace actuellement le commerce du pays. *(Il hésite, puis, mal à l'aise.)* Hmm. Bien sûr, Henry s'attendait à certains problèmes personnels, un peu délicats. Il savait que Simon éprouve encore quelque ressentiment...

DEBORAH : Si nous voulons regarder les faits tels qu'ils sont, regardons-les. Simon le haïssait.

GADSBY : Mais évidemment Henry croyait que vous et Simon étiez encore...

JOEL : Simon ne souhaitera pas te voir ruinée, Mère.

DEBORAH : Me voici donc investie du rôle de mendiante en chef ! Il me semble qu'Henry avait perdu sa fameuse perspicacité en plus d'un domaine ! Il n'a pas tenu compte de la seule personne capable de s'opposer de ces projets et qui, d'ailleurs, prendra grand plaisir à le faire : la femme de Simon ! Si vous pensez que Sara

consentira jamais... Oh non, vous verrez qu'elle n'a pas oublié les humiliations qu'Henry a lui fait subir.

GADSBY : Henry savait cela. Il comptait évidemment sur votre tact et votre diplomatie pour la convaincre, Deborah.

DEBORAH : Moi ! Elle me hait !

GADSBY : Henry suggérait aussi de rendre la proposition aussi équitable que possible pour Simon et pour sa famille. Il pensait, puisqu'ils auront à vendre leur maison pour venir s'installer en ville et que cette maison-ci est trop grande pour vous et pour Joel...

DEBORAH : Que je proposerais à cette vulgaire Irlandaise et sa progéniture de venir vivre avec moi ! (*Avec un sourire qui est presque de jubilation.*) Oh oui, ce serait la plus belle occasion que j'aurais jamais pu rêver... (*Puis, furieuse.*) Non ! Comment osez-vous me faire une proposition si injurieuse !

JOEL : C'est une proposition de Père.

DEBORAH : Et moi qui espérais avoir au moins échappé aux obligations du devoir conjugal !

JOEL : Nous attendons ton consentement, Mère.

DEBORAH : Quel implacable encaisseur de dettes tu ferais, Joel. Non, je ne le donnerai pas. Que m'importent la Compagnie et sa ruine ? Croyez-vous que j'aie peur de la pauvreté ?

GADSBY : Hmm ! Etant votre avoué, Deborah, je vous conseille fermement d'accepter.

DEBORAH, *se levant* : Non ! Jamais je ne me mêlerai d'une intrigue aussi basse ! N'essayez pas me tenter, Messieurs, je ne suis plus qu'une vieille femme laide et résignée ! Vous perdez votre temps.

JOEL : Combien de temps vas-tu nous faire lanterner ici avec tes caprices et ton obstination ?

GADSBY : Chère Deborah ! Vous, laide ? Mais vous êtes belle ! Savez-vous que vous devriez être la veuve la plus courtisée de la ville ! Moi-même, je devrais risquer ma chance... (*Deborah émet un petit rire de plaisir.*) Je n'en ai jamais eu, je sais. Néanmoins... Vous m'excuserez, Joel. Votre père m'a toujours permis un peu de galanterie inoffensive. Il savait que votre mère ne pourrait jamais prendre au sérieux un homme petit et gros. Aucune femme ne le pourrait. Evidemment, Napoléon était petit et gros. Mais j'admets que je ne suis pas Napoléon, même si, de

temps à autre, j'ai rêvé... *(Détournant les yeux de Deborah et grommelant.)* Hmm. Quelles pensées absurdes pour un homme de mon âge et de ma profession ! Ses yeux m'ont toujours rendu fou. *(Réagissant avec une extrême solennité professionnelle.)* Je dois protester contre vos enfantillages, Deborah. Vous savez qu'il n'y a qu'un seul parti à prendre. Vous êtes une femme d'honneur et de haute condition, vous n'avez pas le choix.

DEBORAH: Témoignerez-vous, Nicholas, que j'ai lutté contre cette décision, que je ne la désirais pas et que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour la repousser ?

JOEL: Tu acceptes ?

DEBORAH, *lentement et comme si elle forçait les mots à sortir malgré elle*: Oui, j'accepte. Ah ! Je me sens tentée de revivre... et j'ai peur !

JOEL: Donc, c'est réglé. Nous irons voir Simon demain. J'achèterai des places pour la diligence. Bonne nuit, Mère. Vous venez, Gadsby ?

GADSBY: Oui, Joel. *(Il se lève pour partir avec Joel, puis s'arrête.)* Allez-y. Je vous rejoins dans un moment. *(Joel s'en va. Gadsby toussote, embarrassé.)* En toute sincérité, Deborah, je ne vois pas ce que vous pourriez craindre en prenant ce parti raisonnable.

DEBORAH: J'ai peur de moi-même, Nicholas.

GADSBY: Je ne vous comprends pas.

DEBORAH: Un formidable espoir... Je ne l'aurais jamais eu si vous n'aviez... Me résigner à être grand-mère... C'est l'occasion de commencer une vie nouvelle, d'échapper à cette mort qui est en moi... Je vous jure que je vais essayer. Mais ce ne sera pas facile. Vous ne savez pas à quel point Sara se méfie de moi. Et elle sait très exactement... qui j'étais. Il faudra la convaincre de mes bons sentiments, être charmante, douce, humble... *(Fâchée soudain sur elle-même.)* Non ! Je parle comme si je me cherchais un masque pour l'affronter ! Alors que je *suis* très douce, maintenant ! Je *suis* humble ! Je veux la supplier de me donner cette chance de renaître ! A genoux, s'il le faut ! Et je lui offrirai mon amour, si elle accepte ! Rien qu'à l'idée de pouvoir échapper à ce que je suis devenue, je me sens renaître ! Je me sens libre !

GADSBY: Bien ! Excellent ! Je suis ravi !

DEBORAH: Et la preuve que je m'en échappe... regardez et témoignez, Nicholas ! Je veux chasser mon démon, la vieille Deborah... l'arracher de mon esprit et de mon cœur, la rejeter là d'où elle vient, dans cette obscurité. *(Elle pousse la porte du pavillon.)* Sors de moi, maudite ! *(Elle s'empare de la poignée, ferme la porte.)* Et je

ferme à clé ! Maintenant, tu peux questionner tes rêves et ricaner à ta guise ! Tu peux coucher avec la laideur, refuser d'admettre ce que tu es, tomber amoureuse de la folie ! Implore-la de te faire prisonnière ! Hurle en silence et frappe sur les murs jusqu'à ce que tu en meures d'inanition ! Ça ne traînera pas, puisque tu ne me dévoreras plus, cannibale !

GADSBY : Voyons, voyons, Deborah. C'est tout à fait indécent !

DEBORAH, *se tournant vers lui* : C'est fait ! Pour moi, elle est morte. Chht ! Vous entendez, Nicholas ?

NICHOLAS : Entendre quoi ?

DEBORAH : Ces pas derrière le mur. Je crois que la Vie se rappelle qu'elle m'a oubliée et qu'elle fait demi-tour. (*Elle a un rire taquin.*) Eh bien, Nicholas ! Quel visage alarmé ! Pensiez-vous que j'avais entendu un cambrioleur ?

GADSBY : La Vie ! Bon Dieu ! Quelle fantastique plaisanterie, Deborah !

RIDEAU

ACTE 1 SCENE 2

La salle de séjour de la maison de Sara Hartford, la nuit suivante. Simon entre, l'air sombre, le regard préoccupé. Il paraît bien ses trente-et-un ans et de toute sa personne se dégage une impression de grande tension nerveuse. Un vacarme en provenance de l'étage le fait sursauter, un chœur de voix de garçons excités, le bruit d'une bagarre à travers le plafond, suivi d'un bruit sourd et de rires. Son visage s'allume. Il sourit et rit doucement. Puis on entend le ton de commandement de la voix de Sarah et le tumulte décroît immédiatement. Quelques instants plus tard, Sara entre. Elle est toute rouge, ses cheveux sont décoiffés et ses yeux rient d'un air affectueux et maternel.

SIMON : Eh bien ! Qu'est-ce qui se passe là-haut ?

SARA : Nous avons eu une bataille d'oreillers. *(Elle rit, mais semble soudain confuse.)* Mais quelle façon de me conduire ! Et toi qui essaies d'écrire !

SIMON : Ce soir, de toute manière, je n'arrive pas à m'y intéresser. Ce maudit livre ! Il m'est arrivé plusieurs fois de l'oublier tout à fait. Mais toi, comme un conducteur d'esclaves, tu persistes à m'envoyer dans mon bureau pour y travailler !

SARA, *riant* : Je ne suis pas si méchante que ça, chéri !

SIMON : J'ai à ton égard un soupçon très sérieux. Tu es très astucieuse ! Tu as dû penser que la meilleure façon de me convaincre de l'absurdité de mon projet était de me le faire entreprendre.

SARA : Mais non !

SIMON, *sarcastique* : Je crois, comme Rousseau, qu'au fond d'elle-même la nature humaine est bonne et généreuse ! Que c'est la civilisation qui la corrompt ! Je veux prouver que, dans une société libre, il ne doit plus y avoir de propriété privée, parce qu'elle pousse les hommes à en réduire d'autres en esclavage, et qu'il faut éduquer l'individu à perdre son instinct de possession ! Le soir, dans mon bureau, j'essaie de me convaincre de la possibilité d'une telle Utopie et le jour, dans mes affaires, j'ai la plus grande satisfaction et la plus grande fierté à battre mes concurrents et à conquérir le pouvoir et la richesse ! *(Il rit, amèrement amusé.)* Absurde !

SARA : On dirait que tu es honteux de ton succès.

SIMON : Pourquoi devrais-je être honteux ?

SARA : Il y a un brin de poésie en toi. Tu y tiens, à ce rêve sur une société parfaite...

SIMON : Je ne suis pas honteux, Sara. Disons que, peut-être, de temps en temps, je me sens un peu coupable. Mais alors, je me rappelle à moi-même que ce succès dans les affaires n'est qu'un moyen et que le but est ton bonheur. Un but qui justifie tous les moyens ! Mon livre, je l'écrirai peut-être plus tard, quand j'aurai gagné assez d'argent pour que nous puissions nous retirer.

SARA : Et pour l'instant, tu y renonces ?

SIMON : Je viens de jeter au feu tout ce que j'ai écrit.

SARA : Mon chéri ! Je...

SIMON : Ce n'est pas la peine de prendre un air si triomphant, Sara !

SARA, *l'air honteux* : Je n'ai pas l'air triomphant. Je... Non, je ne mens pas. Je suis contente, simplement, que tu te sois rendu compte que tout ça est loin de toi, maintenant. Tu sais bien que je n'ai jamais cru qu'un rêve comme le tien puisse se réaliser avec les hommes et les femmes tels qu'ils sont.

SIMON : Je finirai par admettre que tu as raison ! Après tout, Rousseau, avec son idéalisme, ne faisait que se cacher à lui-même... comme, à sa façon, Mère a toujours fait aussi.

SARA : Avant, quand elle t'écrivait, elle te rappelait toujours ce livre...

SIMON : Tu avais raison de la blâmer, Sara. C'est réellement sous son influence que j'en ai eu l'idée. C'est maintenant que je m'en rends compte. Son dédain arrogant à l'égard de Père parce que, naturellement, il était absorbé par ses affaires ! Et c'est à ces affaires, pourtant, qu'elle devait tout ce qu'elle aimait... son confort, sa vie privée, son jardin plein de fantaisie, toute cette sécurité matérielle grâce à laquelle elle pouvait ainsi, pleine de mépris, rester à l'écart !

SARA, *avec ressentiment* : Je ne peux pas comprendre qu'elle ne t'ait pas invité aux funérailles de ton père. Elle a peut-être pensé que je ne te laisserais pas y aller sans moi et ne voulait pas avoir à rougir de ses pauvres relations irlandaises !

SIMON : Allons, allons ! Elle savait que Père ne souhaitait pas que j'y sois et que je simule du chagrin à cause du qu'en dira-t-on. Et ce n'est pas elle qui m'a écrit pour m'annoncer la mort de Père, elle l'a fait faire par Joël. Il y a d'ailleurs plus de quatre ans que je n'ai pas reçu une seule lettre d'elle. Mais à quoi bon y penser encore ? Sauf pour remercier Dieu de m'être libéré à temps de son influence et de t'avoir rencontrée, toi qui es si simple, toi qui es tellement consciente de la réalité de la vie, qui en as une telle passion, qui entends bien en retirer tout ce que tu peux... (*Brusquement.*) Je voulais simplement te faire part de ma décision définitive à propos de ce livre. Et puis, il va me falloir concentrer tout mon esprit et toute mon

énergie sur nos affaires. Il devient de plus en plus difficile de faire du commerce. Cet imbécile de Jackson ! Sa stupide politique financière est en train de ruiner le pays !

SARA : Mais il ne pourra pas nous ruiner, nous. Nous avons cinquante mille dollars, et la plus grande partie en guinées d'or anglaises. Les mauvais temps ne pourront rien contre cet argent.

SIMON : Au contraire, ils ne lui donneront que plus de valeur !

SARA : Tu as été le premier à sentir arriver la crise.

SIMON : Il ne nous faudra pas longtemps pour parvenir aux cent mille dollars que nous nous sommes fixés comme but. Ou même à plus.

SARA : Non. C'est assez. Nous nous sommes promis...

SIMON : Tu ne réalises pas quelle extraordinaire occasion ce sera, Sara. Dans la construction des bateaux, par exemple, il y a déjà de nombreuses firmes qui sont sur le point de faire faillite. Je sais que bientôt nous pourrions en racheter une quasiment pour rien.

SARA, *avec inquiétude* : Non, reste dans ton secteur, Simon, quoi que tu fasses.

SIMON : N'oublie pas que j'ai d'abord travaillé dans la compagnie de mon père. Et puis, il ne faut pas écarter la construction des bateaux comme si elle ne nous concernait pas. Ce sont bien des bateaux qui apportent notre coton, non ? Si nous possédions notre propre compagnie, en l'organisant économiquement et efficacement, ce serait un avantage formidable pour nos filatures. Je te le dis, Sara, plus je pense à tout ça, plus je vois notre profit. Regarde les banques. Elles commencent à faiblir déjà ici ou là, et avant longtemps je prédis...

SARA, *riant* : Arrête ! Tu me fais tourner la tête ! Avant même de t'en rendre compte, tu vas rêver que tu deviens le roi d'Amérique !

SIMON : Tout de même, si nous avions ces deux cents mille en espèce maintenant...

SARA : Allons, allons ! Tu es trop ambitieux. Et il ne faut pas faire tant de plans et de projets quand il est presque l'heure d'aller au lit. Tu n'arriveras jamais à t'endormir.

SIMON, *se renversant sur sa chaise, conscient soudain de sa fatigue* : Oui, je suis fatigué. Mais maintenant que j'ai chassé ce maudit livre de mon esprit, je vais de nouveau bien dormir. *(Il est interrompu par le bruit, en provenance du hall, du heurt de la porte d'entrée.)* Qui diable, à cette heure...

Il se lève et sort, l'air irrité. Sara reste assise et écoute. Un instant plus tard, Simon réapparaît, accompagné de Deborah et de Joel. Quand elle voit Deborah, Sara se raldit.

SIMON : Mère ! Mère, c'est si bon de...

DEBORAH : Oui ! Oui ! Cher Simon ! *(Elle sanglote.)*

SIMON : Mère ! Ne pleure pas ! Je ne me rappelle pas t'avoir jamais vu pleurer.

DEBORAH, *se ressaisissant* : Et c'est un bien mauvais moment pour commencer. Une femme peut pleurer quand elle est jeune. Quand elle devient vieille, c'est tout à fait répugnant.

SIMON : Mais tu es jeune et belle comme tu l'a toujours été.

DEBORAH *sourit, puis, gardant son sourire et s'avançant vers Sara en lui tendant la main* : Je suis ravie de vous voir, Sara.

SARA, *prenant la main de Deborah et lui rendant un sourire de politesse* : C'est un plaisir pour moi, Madame Harford.

SIMON : Je te présente mon frère Joel, Sara.

Joel lui fait un salut très formel. Sara prend acte silencieusement de la présentation, puis se tourne vers Deborah.

SARA : Mais asseyez-vous donc.

SIMON : Quelle surprise, Mère !

DEBORAH : Nous sommes arrivés il y a une heure par la diligence et nous nous sommes arrêtés à l'hôtel pour faire un peu de toilette.

SIMON : Tu dois loger chez nous. Nous avons une chambre pour toi, même si nous n'en n'avons pas pour Joel...

JOEL : J'irais à l'hôtel, de toute manière.

DEBORAH : Eh bien, j'accepte votre hospitalité. Ce sera l'occasion de faire la connaissance des enfants.

SARA, *avec un sourire moqueur* : Je suis certaine que vous les aimerez. Personne ne peut leur résister...

JOEL : Nous devons obtenir la décision de Simon ce soir, Mère, de façon à ce que je puisse prendre demain la première diligence.

SIMON : Ma décision ?

DEBORAH : Et celle de Sara. (*A Joel*) Je propose que Simon t'emmène dans son bureau. Tu lui diras ce que tu dois lui dire et tu me laisseras parler à Sara.

SIMON : Ma décision à quel sujet ?

DEBORAH : Quelques derniers souhaits de ton père et un marché qu'il te propose. (*Elle sourit*) Inutile de te recommander de l'examiner de très près !

JOEL : Mère !

SIMON : Merci pour la recommandation.

DEBORAH : Ton père a souhaité que tu prennes ta décision uniquement en fonction de l'intérêt commercial de l'affaire. C'est également mon souhait.

JOEL : La proposition de Père est extraordinairement à ton avantage.

SIMON, *se levant* : Nous allons voir. (*Il se dirige vers la porte de son bureau et Joel le suit*)

SARA, *sur un ton de recommandation* : Simon, rappelle-toi que...

SIMON, *se retournant, d'un air rassurant* : Tu sais que je ne prends aucune décision sans ton consentement.

Il se tourne et s'incline sèchement pour laisser passer Joel. Ils sortent. Il y a une pause pendant laquelle Sara et Deborah s'observent

DEBORAH : Il y a bien longtemps que nous nous sommes vues. Vous devez me trouver bien changée.

SARA, *avec une cruelle satisfaction* : Vous avez l'air d'une vieille femme, à présent.

DEBORAH : Je *suis* une vieille femme, Sara.

SARA : Que voulez-vous de moi, Madame Harford ?

DEBORAH : Je suis venue implorer votre charité.

SARA : Vous ! Implorer ma charité ! Ah, quelle est cette nouvelle ruse ?

DEBORAH : Ce n'est pas une ruse. Je suis venue pour implorer...

SARA : Vous, la grande madame Harford ! Gloire à Dieu, si mon père avait vécu pour voir ce jour !

DEBORAH : Vous seule, Sara, pouvez me donner la chance de renaître à la vie. Je veux vivre désormais pour les autres, pour leur bien et non plus pour le mien. Comme une mère et une grand-mère généreuse... et même comme une belle-mère affectueuse, qui se réjouira de votre bonheur à être la femme de mon fils et du sien à être votre mari.

SARA, *émue, spontanément* : Vous êtes si gentille ! (*Brusquement hostile.*) A moins que ce ne soit un nouveau jeu... !

DEBORAH, *poursuivant comme si elle n'avait pas entendu* : Nous nous complétons l'une l'autre : chacune possède quelque chose que l'autre n'a pas et en a besoin...

SARA : Si vous imaginez que j'ai besoin de vos airs et de vos grâces de grande dame, vous vous trompez fameusement, Madame Harford !

DEBORAH : ...et si nous nous donnons notre chance l'une à l'autre, nous pouvons devenir des amies très proches, des alliées...

SARA, *railleuse et avec une étrange satisfaction* : Vous avez effectivement tout à fait changé. (*A contre-cœur.*) Je sais que je ne vous hais plus. Je suis trop sûre de mon Simon, maintenant. Et si je pouvais avoir confiance en vous...

DEBORAH : ...tout ce temps passé dans la solitude de mon jardin ! Avec, pour seule compagnie, l'attente de la mort ! J'ai tant besoin du rire des enfants pour me rappeler que la vie n'est pas cette longue agonie ! Me donnerez-vous cette chance, Sara ?

SARA : C'est vrai qu'il n'y a plus rien dans votre vie ! Pauvre femme ! Comment pourrais-je être assez cruelle pour vous repousser, moi qui suis si comblée !

DEBORAH : Oh, merci, Sara !

SARA, *difficilement, comme si elle regrettait déjà son consentement* : Je le fais uniquement parce que nous avons pu démarrer grâce à l'argent que vous nous avez prêté quand nous nous sommes mariés. (*Puis, soudain soupçonneuse.*) Attendez ! Quel est le rapport entre ceci et l'affaire dont Joel est en train de parler à Simon ?

DEBORAH : Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais qu'il n'y en ait aucun. La seule chose qui m'intéresse, c'est la possibilité d'une vie nouvelle. Vous pouvez me la donner, que Simon décline ou non l'offre de son frère.

SARA : Mais quelle est cette offre ? Vous pouvez me le dire.

DEBORAH: Eh bien, tout ce que j'y comprends, c'est que mon mari a suggéré que Joel et moi-même, nous offrions à Simon une participation majoritaire, s'il acceptait d'assumer la direction de la Compagnie.

SARA : Mon mari à la tête de la Compagnie Harford ! Mais je ne vois pas...

DEBORAH : La Compagnie, je crois, est pour l'instant au bord de la faillite...

SARA : Ah, c'est cela ! L'or que nous avons épargné en trimant ! Non, merci, Madame Harford. Mon mari a sa propre affaire, c'est assez. Il ne veut pas de la Compagnie Harford.

DEBORAH, *haussant les épaules avec indifférence* : Bien. C'est à vous et à votre mari de décider. Mon mari suggérerait aussi que je vous offre, toujours dans cette même proposition, la moitié de la propriété de ma maison et de mon jardin...

SARA : La château des Harford ! C'est un des plus magnifiques de la ville !

DEBORAH : Oui, Sara, c'est réellement une très belle propriété, et de grande valeur. Et je dois vous dire que j'en serais enchantée. Je veux même doubler l'offre de mon mari et vous faire don de toute la propriété. Tout ce que je demande en retour, c'est que vous me permettiez d'y vivre avec vous et avec mes petits enfants. *(Elle ajoute en riant.)* Oh, j'admets qu'il s'agit de ma part d'une tentative effrontée de corruption mais je suis si seule, et cela signifierait tant pour moi...

SARA, *touchée et avec avidité* : Je pense que vous êtes vraiment généreuse, Madame Harford. *(Puis, prudente.)* Mais, évidemment, cela dépend de ce que Simon...

DEBORAH: Certainement. Mais ne parlons plus d'affaires. *(Avec empressement.)* Est-ce que je pourrais voir mes petits-enfants, maintenant ? Oh, je sais qu'ils doivent être endormis. Je souhaite seulement jeter un coup d'oeil sur eux, pour pouvoir commencer à me sentir comme une vraie grand-mère ! *(Elle rit joyeusement.)*

SARA : Oui, vous pouvez. Mais je préférerais d'abord monter seule et m'assurer qu'ils sont endormis. Si l'un d'eux était éveillé et vous voyait, il serait si excité et poserait tant de questions...

DEBORAH, *souriant* : Oh, je connais ça ! Je me rappelle Simon...

SARA : Je reviens tout de suite, Madame Harford.

DEBORAH : J'aimerais que vous m'appeliez Deborah.

SARA : Non, c'est trop familier... *(Puis, s'en voulant d'avoir dit cela.)* D'accord, Deborah. *(Elle sort.)*

DEBORAH, *la regardant sortir, railleuse* : Au moins, ton grand âge n'a pas diminué ton talent d'actrice, Deborah ! *(Puis, sauvagement.)* Non ! Tu mens ! Tu sais bien que tu mens ! Chacun de mes mots était sincère ! Je m'obligerai à l'aimer ! Elle m'a ramenée à la vie !

La porte du bureau s'ouvre et Simon entre avec Joel. L'expression de Joel est froide et humiliée. Simon réprime un sentiment de jubilation et de spéculation excitée. Il s'avance et pose sur l'épaule de sa mère une main protectrice, possessive.

SIMON : Pauvre Mère. *(Elle le regarde amèrement et hausse les épaules.)* Je crois pouvoir te promettre que je te regagnerai bientôt tout ce que sa folie ridicule a perdu .

JOEL : Tu insultes lâchement le mort.

SIMON : Il a agi comme un fou, Mère le reconnaîtra...

DEBORAH : Je suis d'accord avec Simon : les morts, après tout, sont les morts. Est-ce que je dois comprendre que tu acceptes la proposition de ton frère ?

SIMON : Crois-tu que je refuserais de te sauver de la ruine ?

DEBORAH : Non ! Non ! Je t'ai dit que je souhaitais qu'il n'y ait aucun sentiment hypocrite dans cette affaire.

SIMON : Hypocrite ?

DEBORAH : Tu le haïssais. Et toi et moi, pendant des années, nous ne nous sommes même pas écrit. Tu dois considérer la proposition de ton frère et la mienne en termes purement commerciaux.

SIMON : Très bien. Comme je l'ai dit à Joel, je ne veux accepter la proposition de Père qu'à une condition. Si tu n'es pas d'accord, il n'y a plus à discuter.

DEBORAH : Et quelle est cette condition ?

JOEL : Elle est absurde, Mère, et injurieuse à la mémoire de Père !

SIMON : Il ne peut être question pour moi d'abandonner une affaire prospère, pour en reprendre une autre au bord de la faillite. Ma condition est que j'absorbe la Compagnie de Père dans la mienne. Le tout deviendra ma Compagnie.

JOEL : Père aurait préféré mille fois faire face à la ruine...

DEBORAH : Mais malheureusement il m'a quittée et c'est moi qui dois y faire face. Je vois, Simon, quelle occasion c'est pour toi. J'accepte ta condition.

JOEL : Tu le laisses te rouler comme un maquignon, comme un escroc ! Il accepterait sans condition si tu...

SIMON : La chose est donc conclue, sous réserve, bien entendu, de l'assentiment de Sara.

JOEL, *se levant et s'adressant froidement à Simon* : Je te souhaite bonne nuit. Je prendrai demain matin la diligence pour la ville et j'annoncerai officiellement que tu prends le contrôle de la Compagnie.

SIMON : Au plus tôt, au mieux. Les créanciers peuvent devenir difficiles.

JOEL : Avant que je ne m'en aille... Tu voudras, bien entendu, me retirer ma situation...

SIMON : Non. Tu es un excellent chef comptable. Pourquoi est-ce que je t'enlèverais ce poste ? Je veillerai d'ailleurs à ce que tu reçoives dans ma Compagnie un intérêt identique à celui que tu avais dans la Compagnie de Père.

JOEL : J'engagerai un avoué pour protéger cet intérêt.

SIMON : Avoué ou pas, je pourrais facilement te rouler, si je le désirais. Mais tu es un adversaire trop démuné. Bonne nuit.

JOEL : Je resterai à mon poste uniquement parce que je sens que c'est mon devoir à la mémoire de Père de faire tout ce que je peux pour la Compagnie. A mes yeux, ce sera toujours la Compagnie de Père.

SIMON : Je me moque comme de ma première culotte de ce que cela peut être à tes yeux. *(Joel le regarde, s'apprête à dire quelque chose, puis salue sèchement et sort d'un air digne. Simon le regarde partir d'un air renfrogné, puis soudain il ricane et change d'expression en s'adressant à Deborah.)* Bon Dieu, il ne changera jamais, n'est-ce pas, Mère ? Ce n'est pas un homme. C'est une attitude morale sur pattes !

DEBORAH : Oh oui ! N'ai-je pas toujours dit que Joel était la plus belle réussite du Seigneur en matière de taxidermie ! Bien ! Le passé est donc définitivement enterré. Nous pouvons redémarrer et apprendre à devenir des amis. Je veux être l'amie du mari de Sara, Simon. Je veux être fière de ce que tu es, du grand succès que je vois devant toi. Je suis déterminée à vivre avec le monde réel et à le trouver bon. J'ai oublié mon dédain à l'égard du succès matériel. J'espère vivre assez pour te voir devenir le Napoléon de la finance.

SIMON : C'est bien vrai que tu as changé. Et incroyablement !

Entre Sara.

SARA : Je suis désolée de vous avoir fait attendre si longtemps, Deborah, mais notre conversation avait réveillé Jonathan et j'ai dû le rendormir. (*Lançant à l'un et à l'autre un regard un peu soupçonneux.*) Où est le frère de Simon ?

SIMON : Joel vient de partir. Je l'envoie en ville par la première diligence pour annoncer que nous prenons la compagnie de Père. Tu comprends, Sara ? Sa Compagnie cesse d'exister. Nous l'absorbons.

SARA : Ah, si mon père avait seulement vécu pour voir ça ! (*Avec un soudain désarroi.*) Alors, tu as décidé de tout, sans attendre mon avis !

SIMON : Parce que j'étais sûr de ton accord. Je te dis, Sara, que c'est exactement la chance que nous espérions pour pouvoir nous développer. Et la meilleure affaire dont j'aurais pu rêver. Merci, Mère.

DEBORAH, *riant* : Il en va de même pour moi. Je n'avais rien et j'ai acquis l'amitié de Sara et la possibilité de recommencer ma vie comme une bonne grand-mère. Est-ce que je peux monter voir mes petits-enfants, à présent, Sara ?

SIMON : Non. Tu les réveillerais !

SARA : Tout ce qu'elle demande est de pouvoir jeter un coup d'oeil sur eux depuis la porte.

DEBORAH : Tu peux me faire confiance, je ne les éveillerai pas, Simon. Je t'ai regardé souvent de la même manière et je ne t'ai jamais dérangé.

SARA : Tu n'es pas très gentil avec ta mère, Simon. Sais-tu qu'elle nous fait don de son beau château et du terrain qui l'entoure ? Elle y vivra comme notre invitée et j'en aurai toute la direction. Ce sera moi la maîtresse de maison.

SIMON : Je ne veux pas consentir à cela.

SARA, *défiante* : Mais moi, j'ai consenti. Et ce n'est que justice de me laisser décider pour notre maison, si tu veux mon accord sur ce que tu as décidé pour la Compagnie.

SIMON : J'ai dit à Joel que je ne voulais même pas de la moitié du titre de propriété de ce lieu. Nous louerons d'abord une maison, et plus tard nous achèterons notre propre bien. Nous ne pouvons avoir aucune obligation à l'égard de Mère.

DEBORAH : Je t'ai dit qu'il n'était pas question d'obligation. J'ai fait l'offre à Sara dans le cadre de mon accord avec elle et, pour être franche, je pense que c'est moi qui en tire le meilleur profit. J'aurai tous les avantages de ma maison sans les responsabilités que sa propriété m'en donne actuellement. Et j'aurai Sara et mes petits-enfants pour compagnie. Si obligation il y a, c'est moi qui suis l'obligée de Sara.

SIMON : Sara, je désire te mettre en garde, en présence de Mère. Je n'ai pas une confiance totale dans la soudaine amitié qui est apparue entre vous. Il sera difficile à deux personnes aux caractères aussi opposés que les vôtres de vivre jour après jour dans la même maison.

SARA : Mais qu'as-tu donc, chéri ? Cette réticence ne te ressemble vraiment pas...

DEBORAH : Oui, on croirait qu'il préfère que nous soyons des ennemies, jalouses l'une de l'autre...

SIMON : Tu sais très bien, et Sara aussi, que mon plus cher espoir a toujours été que vous vous aimiez.

SARA : Est-ce que tu te rends compte, Simon, que nous pouvons recevoir gratuitement un magnifique château, avec un beau et grand jardin où nos enfants iront jouer ?

SIMON, *haussant les épaules avec brusquerie* : Bien. Tu l'as dit, Sara, notre maison, c'est ton affaire et je me soumettrai à ta décision. J'aurai à concentrer toute mon attention sur la réorganisation de ma Compagnie. Tu ne réalises pas quelle opportunité cela représente pour moi, quelle formidable affaire j'ai faite ! Père a commencé à paniquer dès qu'il s'est retrouvé hors de son cadre traditionnel. Il a grandement exagéré le danger. Ce sera facile pour moi de...

DEBORAH : Laissons notre Napoléon à son ambitieuse destinée et montons voir les enfants, Sara.

SARA : Avant même que vous ne vous en rendiez compte, il possédera en esprit le monde entier !

Elles sortent en riant.

RIDEAU

ACTE 2 SCENE 1

Le bureau de Simon dans les locaux de la Simon Harford Inc. à la fin de l'été 1840. Sur le côté, une porte donne sur le bureau de la comptabilité. Simon entre et se dirige vers sa table de travail. Il a beaucoup changé en quatre ans et paraît plus vieux que ses trente-cinq ans. Il a grossi d'une vingtaine de livres, son visage s'est creusé de rides plus profondes et est devenu sévère et anguleux. Ses tempes grisonnent. Son expression est tendue, son comportement sec et dictatorial. La porte s'ouvre, Joel Harford entre, s'avance et reste debout devant le bureau. Il attend. Simon l'ignore délibérément, puis s'adresse à lui d'un ton exaspéré.

SIMON : Eh bien ! Tu viens encore protester contre ma manière de diriger la Compagnie ?

JOEL : En tant qu'actionnaire, il est de mon droit...

SIMON : Ton droit n'a aucun pouvoir. Comment peux-tu être assez stupide et effronté pour critiquer ma direction, après tout ce que j'ai accompli en quatre ans ! Cinq filatures au lieu d'une et un département maritime !

JOEL : Tu ne rembourses tes dettes qu'en empruntant toujours plus. Et tu risques...

SIMON : Ne sois pas comme une vieille femme effrayée ! Il n'y a aucun risque lorsque je sais que les dés sont pipés en ma faveur.

JOEL : Je parle de cette affaire de chemins de fer que tu vas conclure ce matin. Tu ne connais rien aux chemins de fer.

SIMON : Je veux tout connaître.

JOEL : Je veux à nouveau te mettre en garde contre cette croissance sans scrupule avec laquelle tu écrases l'infortune des autres. Tu provoques la crainte et la haine à l'égard de la Compagnie.

SIMON : Je veux qu'on me craigne. Quel âne sentimental tu es, Joel ! La seule loi morale qui règne ici, c'est que les forts sont récompensés et les faibles punis. Tout le reste est mensonge et idéalisme.

JOEL : J'use ma salive pour rien. Je retourne à mon travail.

SIMON, *le rappelant au moment où il va sortir* : Reste ! Viens t'asseoir un instant. J'ai dit : assieds-toi ! Ou tu m'obéis, ou tu te cherches un autre emploi ! (*Joel s'assied avec raideur.*) Je suis désolé, Joel. Je me suis énervé à cause de cette affaire de chemin de fer qu'il faut conclure. (*Il fait une pause.*) Si jamais tu tombes amoureux, Joel, retiens mon avertissement, ne te marie pas. A celle que tu aimes, ne donne aucun droit de propriété, à l'exception de ce que, jour après jour, elle te fera payer pour la posséder. L'amour devrait être un marché dont chaque partie hausserait continuellement les enchères mais qui ne serait jamais conclu. (*Il rit d'un ton moqueur en voyant l'air froidement désapprobateur de Joel.*) Oui, je te recommande d'éviter le mariage. A la place, prends une putain !

JOEL : Je ne vois pas pourquoi tu souhaites discuter d'un tel sujet avec moi.

SIMON : Moi non plus. (*Avec un geste conciliant.*) Pourquoi ne viens-tu jamais rendre visite à Mère ?

JOEL : Tu sais bien qu'elle a aussi peu le désir de me voir que moi de la voir.

SIMON : Tu serais étonné de constater combien elle s'est transformée. C'est comme si lentement elle avait pris possession de Sara, comme si elle en avait fait son propre double. Je me suis retrouvé sans femme. Mais, en même temps, comme elle est devenue Sara, je me suis retrouvé sans mère. On dirait même qu'elles sont devenues une seule femme... un esprit de Femme devenu chair, mère et épouse en une... Quant à moi, je ne suis plus que l'accessoire nécessaire de la maternité, l'esclave domestique dont les ambitions professionnelles peuvent être utilisées pour la fourniture de l'argent nécessaire au soutien de la Femme ! Oui, voilà ce que Mère se flatte elle-même d'avoir accompli. Mais elle va découvrir, dès aujourd'hui, que, quand je le veux, je reprends ce qui m'appartient.

JOEL, *se levant de son siège* : Je peux rejoindre mon travail, si tu as terminé.

SIMON : Oui. Va en enfer avec ta conscience idiote ! (*Joel rejoint le bureau de la comptabilité et ferme la porte derrière lui.*) Même cet idiot a compris que j'étais en train de me parler à moi-même. Personne d'autre à qui parler ! Oui, Mère m'a abandonné en me laissant à ce qu'elle a toujours méprisé... l'ambition d'être le plus puissant dans les affaires ! Moi, qui jadis rêvais de ce livre... Idiotie ! Oui, Mère et Sara, j'exigerais désormais que chacune de vous prenne sa pleine et entière responsabilité quant à ce que je suis devenu. A quel point l'ancienne Sara existe-t-elle encore dans la Sara d'aujourd'hui ? L'ambitieuse Sara qui voulait posséder un magnifique château, qui s'y vouait tout entière... qui se servait de son beau corps pour obtenir ce qu'elle voulait... J'aurais dû la rouler et lui promettre le mariage pour qu'elle se donne à moi... Puis, après avoir eu tout ce que je voulais d'elle, je l'aurais laissée là... Je l'aurais oubliée, je serais retourné chez Mère, qui m'attendait dans son jardin...

Sara entre. En cinq ans, elle n'a pas beaucoup changé. Elle sourit avec assurance, d'un sourire qui a perdu son ancienne tendresse passionnée pour se faire totalement maternel, d'un sourire satisfait de son pouvoir de possession et qui considère son droit à la propriété comme allant de soi. Avec un amusement croissant, elle s'avance sur la pointe des pieds jusqu'à se trouver près de la table.

SARA : Tu pourrais me proposer de m'asseoir, Simon. *(Il fait un bon sur son siège.)*

SIMON : Une passoire ? Quelle passoire ? Oh, c'est toi.

SARA : Quel accueil chaleureux, de la part quelqu'un qui m'a prié de venir !

SIMON : Excuse-moi, Sara. Il m'a fallu un moment pour réaliser que c'était toi. Assieds-toi, je te prie.

SARA : Je ne me rendais pas compte que tu étais devenu si nerveux.

SIMON : Tu es trop occupée par la famille pour t'en rendre compte !

SARA : Tu rentres chaque soir à la maison avec la tête si pleine de tes affaires que tu pourrais aussi bien être sur la lune. Mais parle-moi de la Compagnie. Tout le monde dit que tu es en train de devenir le jeune Napoléon du commerce de cette ville.

SIMON : Le chemin de fer est à moi, maintenant. Tu te rappelles, je m'étais promis qu'il en serait ainsi.

SARA, *avec un enthousiasme forcé* : Formidable ! Je te félicite, Simon.

SIMON : Tu n'a pas l'air très enthousiaste.

SARA : Mais si. Mais tu avais l'habitude de dire "nous", "notre".

SIMON : Ah, tu y tiens ?

SARA : Non. Dieu sait qu'avec Deborah et mes enfants, j'ai une vie aussi heureuse qu'une femme peut le souhaiter.

SIMON, *souriant* : Mère a toujours eu un talent si subtil pour faire en sorte que les autres désirent ce qu'elle désire !

SARA, *presque fâchée* : Est-ce que tu m'as invitée ici pour essayer de jeter la discorde entre ta mère et moi ?

SIMON : Ne sois pas idiote ! Je suis ravi de l'amitié qui s'est développée entre vous. D'autant plus que je ne l'aurais jamais espérée.

SARA, *presque sarcastique*: Nous le savons bien, que tu ne l'aurais jamais espérée. Eh bien, tu as reçu de notre part un démenti !

SIMON : Est-ce que tu imagines que j'aurais préféré vous voir vous entre-tuer ?

SARA : Ou est-ce que c'est pour te disputer avec moi que tu m'as appelée ?

SIMON : Pardonne-moi. J'ai été très tendu avec cette affaire de chemin de fer.

SARA : Il y a longtemps déjà que tu as mauvaise mine. Et tu as changé. Le soir, quand tu es assis avec nous au salon, c'est comme si un étranger se trouvait devant moi. C'est un sentiment effrayant, Simon. Je crois que j'ai commencé à l'avoir quand tu t'es mis à dormir dans ta propre chambre...

SIMON : Ah, c'est donc ça ! Ton corps se sent trompé ! Je suppose que te viennent des soupçons, tu te dis que j'ai dû trouver un autre corps de femme, plus beau, plus désirable ! Que j'entretiens secrètement une belle maîtresse, qu'elle a volé ta place au lit !

SARA, *surprise, avec répulsion* : Simon ! Je ne vois pas comment tu pourrais croire...

SIMON, *le visage s'allumant de satisfaction* : Non, non. Ce n'était qu'une plaisanterie.

SARA : Regarde-moi ! Si je pensais que tu désires une autre femme...

SIMON, *d'un ton taquin, plaçant ses bras autour d'elle* : Eh bien, que ferais-tu ?

SARA : Je la tuerais ! Et toi aussi ! Simon ! Tu ne nies pas ? Dis-moi...

SIMON, *d'un ton qui, par provocation, se veut non-convaincant* : Non, non. Bien sûr je n'irais jamais...

SARA : Tu ne dis pas ça comme si tu le pensais ! *(Se débattant pour se libérer.)* Laisse-moi. Je ne veux pas être dans tes bras pendant que tu es peut-être en train de penser à une autre... Est-ce que c'est pour me confesser ça que tu m'as fait venir ici ? Est-ce que tu vas me demander de te rendre ta liberté ? Pas la peine de gaspiller ta salive. Elle serait en enfer avant de t'avoir ! Une femme qui s'imaginerait pouvoir t'arracher à moi comprendrait vite que je suis capable de me battre jusqu'à la mort ! Tu es à moi jusqu'à la mort, et au-delà de la mort, et je ne te laisserai jamais me quitter, tu entends ? *(Elle l'embrasse passionnément.)*

SIMON, *toujours provocant* : Tu es donc réellement jalouse ?

SARA : Dis-moi que tu n'as pas de maîtresse, Simon ! Je ne pourrais pas le supporter !

SIMON : Bien sûr que je n'en ai pas, mon amour ! Regarde-moi ! Je te le jure !

SARA : Oh, chéri. Je suis folle... Mais je t'aime tellement ! (*Elle l'embrasse.*) Nous ne devrions pas. Suppose que quelqu'un entre ! Il y a longtemps que tu ne m'as plus embrassé comme ça, chéri !

SIMON : Il y a longtemps que tu ne m'en as plus donné l'occasion !

SARA : Bravo ! La prochaine fois, tu prétendras que c'est moi qui voulais dormir seule ! Tu ne sais pas à quel point tu m'as blessée, quand tu as fait ça, Simon. J'ai essayé de croire à ce que tu m'as raconté, que tu ne voulais pas me déranger quand toi, tu ne pouvais pas dormir parce que tu réfléchissais aux problèmes de la Compagnie. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de chercher la vraie raison pour laquelle tu ne voulais plus dormir avec moi.

SIMON, *l'attirant passionnément* : Tu sais que maintenant je te veux, n'est-ce pas ?

SARA : Oui, ici... maintenant... Mais à la maison...

SIMON : C'est pour ça que je t'ai demandé de venir ici. Je veux que tu me désires comme tu me désirais avant. A la maison, Mère vient toujours se mettre entre nous.

SARA, *fronçant les sourcils* : Oui, on la sent toujours en train de guetter... C'est la raison pour laquelle tu nous regardes comme si tu nous haïssais ? (*Avec un sourire forcé.*) Quelle idée folle tu as, Simon... C'est vrai que, de temps en temps, je sens qu'elle voudrait que ma vie soit réglée par sa vie à elle... que je n'aie plus d'autres désirs que les siens...

SIMON : Oui, Mère a toujours été extrêmement gourmande des autres vies. Il faut que tu sois constamment sur tes gardes...

SARA, *avec méfiance* : Mais elle sait que je suis la plus forte. Elle ne tient pas à se mettre entre nous. Ton erreur est de ne pas avoir vu combien elle a changé. Tu ne te rends pas compte de la gentille grand-mère qu'elle est devenue.

SIMON, *feignant de s'avouer vaincu* : Je dois admettre que son affection pour les enfants semble sincère.

SARA : Mais elle l'est, Simon !

SIMON : D'après ce qu'ils disent, ils passent une grande partie de leur temps dans son jardin.

SARA, avec une ombre d'amertume sur le visage : Oui. Mais à présent ils seront à l'école presque toute la journée.

SIMON : Je pense à ce qui m'est arrivé à moi-même, jadis. Si je ne m'étais pas séparé d'elle avant qu'il ne soit trop tard, elle m'aurait attaché pour toute la vie. Tu peux donc comprendre pourquoi je suis inquiet. Après tout, ce sont mes fils aussi.

SARA : Et moi qui pensais que tu les avais oubliés ! Pardonne-moi, chéri.

SIMON : J'ai le sentiment qu'il commence à y avoir un certain malentendu entre toi et moi. Je veux dire : quand je suis à la maison. Ici, tu es toi-même, ma femme, mon associée... Ma maîtresse aussi, j'espère. *(Il l'attire à elle avec désir.)*

SARA, répondant avec passion : Ne rêve jamais d'en avoir une autre !

SIMON, prenant brusquement le ton de l'homme d'affaires : Nous avons laissé le désordre s'installer chez nous. J'ai été trop occupé par la Compagnie et toi, tu t'es trop occupée de la maison à la place de Mère. Tu joues le rôle de la bonne d'enfants et elle a toute la liberté de jouer à être leur mère.

SARA, avec un éclair de colère : Ah, je voudrais la voir essayer...! Je commence à comprendre beaucoup de choses auxquelles j'ai été aveugle jusqu'ici...

SIMON : Ce que tu dois garder à l'esprit, c'est qu'elle n'a jamais été très normale. Il vaut mieux que nous soyons francs, Sara.

SARA, avec inquiétude : Tu veux dire qu'elle est folle ? Ah non, c'est ridicule, Simon. Je ne te laisserai pas dire de telles méchancetés. La pauvre femme !

SIMON : Je n'ai pas dit qu'elle était folle. Je veux dire qu'elle n'a pas le sens du droit des autres à la liberté.

SARA : C'est vrai qu'elle m'a dit elle-même qu'elle avait été jusqu'au point de ne plus oser entrer dans son pavillon d'été, par peur de ne plus jamais en sortir. C'est ridicule, n'est-ce pas ?

SIMON, d'un ton étrange : Qui sait ? Cela dépend... Sais-tu si elle y entre encore parfois, dans le pavillon d'été ?

SARA : Non. Souvent, les enfants la pressent d'en ouvrir la porte mais elle ne voudrait jamais. Pourquoi demandes-tu ça ?

SIMON : Il faudra, à l'avenir, interdire aux enfants d'aller dans son jardin ou dans son logement. Elle peut les voir suffisamment quand nous sommes là, toi et moi. Et évite le jardin, toi aussi.

SARA : Je n'y vais presque jamais.

SIMON : Tu le diras aux enfants ?

SARA : Oui. Mais qui le lui dira, à elle ? J'aurais horreur de la blesser.

SIMON, *avec une feinte répugnance* : Bon. Si tu y tiens, je peux le lui dire, moi.

SARA : Tu le ferais ? Mais promets-moi de ne pas être cruel avec elle, Simon.

SIMON : Je passerai par son jardin en rentrant ce soir. (*Avec un air satisfait.*) Voilà. Mère sera remise à sa place... Oublions-la, à présent, et ne pensons plus qu'à nous. (*Il l'étreint.*) Comme nous faisions jadis.

SARA : Si tu savais comme je me sentais malheureuse et laide, depuis que tu dormais seul !

SIMON : Je veux l'ancienne Sara, la Sara au corps avide de plaisir, la Sara sans scrupule et sans pitié, aussi vorace que le nerf même de la vie ! La Sara qui, une nuit, il y a longtemps de cela, avait pénétré dans ma chambre, bien décidée à se servir de son beau corps pour empêcher quiconque de lui dérober ce qu'elle considérait comme sien.

SARA, *honteusement* : Ah, ne dis pas... (*Pleine de reproches.*) C'est pour ça que tu m'aimais ! Tu ne devrais pas le rappeler pour t'en servir contre moi.

SIMON : Contre toi ? Mais, cette Sara, je la désirais plus que tout au monde ! Et, à présent, je désire plus que tout au monde qu'elle revienne ! Je lui dois tout mon succès. Elle est la raison même de l'existence de la Compagnie ! Et j'ai besoin d'elle, à nouveau. Je veux qu'elle me revienne ici, comme elle est venue à moi cette nuit-là, décidée à jouer la mise la plus forte, à jouer tout ce qu'elle avait, à se vendre au prix le plus cher.

SARA, *à moitié flattée, à moitié honteuse* : Ne parle pas de cette manière... Comme si j'étais une fille des rues, qui, cette nuit-là, serait venue se vendre. Si j'ai voulu t'avoir, c'est parce que je t'aimais tant.

SIMON : Je sais que, pour moi, tu accepteras de redevenir celle que tu étais.

SARA : Prends garde. C'est vrai, je pourrais l'être de nouveau. Mais cette Sara-là, tu ferais peut-être mieux de la laisser dormir. Car elle pourrait vouloir plus encore ! (*Elle l'embrasse, puis, soudain, s'écarte de lui.*) Mais de quelle manière je me comporte ! Ici, dans ton bureau, au vu de tout le monde ! Il y a quelque chose d'étrange, ici et qui vous rend... Mais je ne sais pas ce que je veux dire... (*Elle l'étreint*

à nouveau passionnément.) Sauf que je t'aime, que je suis à toi et que tu es à moi, et que cela m'est bien égal d'être sans pudeur !

SIMON : Mon amour ! Je vais te dire comment je vois les choses. La Compagnie, c'est toi. Ta nature est sa nature. Elle tire sa vie de ta vie et, désormais, tu dois exiger qu'elle soit ta propriété.

SARA : Mon chéri ! Mais explique-toi clairement.

SIMON, *l'air animé, à nouveau comme un homme d'affaires* : Voilà. Les enfants vont être à l'école une grande partie de la journée, à présent. Tu seras libre. Je veux que tu travailles ici, avec moi, dans la Compagnie, que tu sois ma secrétaire et ma partenaire secrète.

SARA : Mon chéri ! Est-ce que tu penses réellement...?

SIMON : Tu le feras ?

SARA : Tu me rends si heureuse en me montrant combien tu me veux !

SIMON : Attends ! Il y a une condition. Ici, rien pour rien est la loi, tu le sais. Il te faudra payer.

SARA : Cesse de me taquiner et dis-moi. Je ferai tout ce que tu voudras.

SIMON : Quoi ! Veux-tu dire que toi, la femme vertueuse, toi, la mère, tu acceptes de devenir ma maîtresse ?

SARA, *choquée et en même temps fascinée et charmée* : C'est donc moi, la maîtresse que tu voulais ! Merci mon Dieu, tu ne rêvais pas d'une autre !

SIMON : Je peux te faire une offre très favorable.

SARA : Voilà une jolie manière de parler à une femme décente ! Mais peut-être ton offre n'est-elle pas suffisante. J'ai une très haute idée de ma valeur !

SIMON : Tu pourras obtenir de moi toute la Compagnie. Mais morceau par morceau, bien entendu, au fur et à mesure que tu les gagneras.

SARA : Toute la Compagnie serait à moi ! Oh, chéri, et moi qui avais si peur que tu te mettes à me trouver laide et repoussante !

SIMON : Acceptes-tu la place ?

SARA : Tu sais bien que oui. Je jouerai tous les rôles que tu voudras. Ce sera amusant de jouer celui d'une d'une femme sensuelle et libertine. Je ferais de toi un esclave de ma beauté.

SIMON, *avec un étrange air de jubilation* : Pauvre Mère. Elle sera à nouveau très seule. Je pense qu'elle appréciera les visites, même les miennes.

SARA : Ne me fais pas penser à elle maintenant. *(Elle l'embrasse.)*

SIMON, *l'enlaçant passionnément* : Je ne t'ai jamais autant désirée ! Même pas avant notre mariage ! Ton corps est si beau, mon amour !

SARA : Chéri ! Ne sommes-nous pas sans pudeur !

SIMON : Oui, et c'est ainsi que tu devras apprendre à te comporter ici. Chaque jour, tu auras affaire à la vie et à sa voracité. Tu auras à la mettre à nu et à l'accepter comme vérité. À te mettre nue toi-même et à t'accepter telle que tu es, avec l'ambition de ton esprit et la gourmandise de ta chair. Alors tu réussiras, sans faux scrupule, à prendre ce que tu voudras avoir, comme je l'ai fait ! Tu iras de succès en succès, tu as le talent qu'il faut ! Et tu trouveras le jeu fascinant. *(Étrangement, à présent, comme s'il se parlait à lui-même.)* Un jeu fascinant... une femme, je pense, doit trouver qu'il ressemble à l'amour. Un jeu de stratagèmes secrets, où seuls les idiots révèlent leurs véritables desseins. Tu deviendras une joueuse, une joueuse dont le visage est un masque.

SARA : Chéri, je t'en prie, ne mélange pas tout dans mon esprit. Je ne comprends rien à cet étrange discours.

SIMON, *souriant mais avec une pointe de menace* : Tu comprendras un jour. Je te promets que tu comprendras. *(Soudain très homme d'affaires.)* Bien, je crois que tout est conclu. *(Il jette un coup d'œil à sa montre.)* Les directeurs du chemin de fer seront ici dans quelques minutes. Tu commenceras ton travail demain matin.

SARA : A ton service. Mais rappelle-toi que je n'ai aucune expérience.

SIMON : Je désire que, tout d'abord, tu restes ici et tu observes comment je traite chaque affaire. Comme si tu devais apprendre à jouer mon rôle. Quand tu auras appris, je te laisserai agir à ma place, de temps à autre, jusqu'à ce que finalement tu te sentes par toi-même capable de me remplacer. Pendant tes temps libres, quand je serai absent, je veux que tu dresses les plans de ce château magnifique où tu rêves de te retirer avec moi quand nous en aurons assez. *(Il se lève et l'embrasse.)* Il n'y a pas de prix trop élevé pour payer ma maîtresse de son amour, n'est-ce pas ?

SARA, *s'éloignant* : J'aimerais que tu ne considères pas l'amour comme...

SIMON : Vu le développement de la Compagnie, tu peux faire des plans bien plus grands, bien plus ambitieux encore que la dernière fois que tu y as rêvé.

SARA : Oh, je peux toujours avoir de plus grands rêves, mais alors j'aurai trop de plaisir pour faire des plans précis. Bien, je ferais mieux de m'en aller, à présent. *(Elle l'embrasse tendrement.)* Au revoir, mon chéri ! Tu me rend si heureuse !

SIMON : Attends ! Mère voudra savoir pourquoi tu es venue ici mais ne lui dis rien. Je pense que je clarifierai mieux les choses quand je lui parlerai.

SARA, *avec dédain* : Ah, pauvre femme, je n'ai pas peur de lui dire... Ça lui fera du bien ! Elle finissait par croire que j'étais sa propriété ! Je devrais être honteuse... Qu'est-ce qui me met dans un tel état, ici ? *(Elle fait le tour de la pièce d'un regard presque effrayé.)* Il faut que je m'en aille. *(Elle sort.)*

SIMON, *souriant d'un air étrange* : Eh bien, voilà lancée avec succès mon plan de partage des responsabilités domestiques. Quant à Mère, elle doit apprendre à limiter ses activités à sa propre sphère... *(Son expression devient rêveuse.)* Ce sera amusant de me retrouver dans son jardin, après toutes ces années. *(Une pause. On frappe à la porte de droite. D'un seul coup, Simon redevient le chef terrible et impitoyable de la Compagnie.)* Entrez. *(Joel entre.)*

JOEL : Les directeurs sont dans la salle d'attente. Par respect pour leur situation, j'ai pensé que je devais leur faire la courtoisie de les annoncer moi-même.

SIMON : Ta courtoisie est irréflectie. C'est une plaisanterie cruelle et ridicule à l'égard de leur situation actuelle. Si j'étais l'un d'eux, je t'aurais frappé. Dis-leur d'entrer. *(Joel le regarde, puis il sort.)*

RIDEAU

ACTE 2 SCENE 2

Le coin du jardin Harford. Deborah est assise devant le pavillon d'été. Elle ressemble à présent à une grand-mère étonnamment jeune et il y a, dans son expression, quelque chose d'heureux qui exprime une harmonie intérieure. Elle est en train de lire.

SIMON, *qui entre* : Bonsoir, Mère.

DEBORAH, *froidement aimable* : C'est un plaisir inattendu, Simon.

SIMON : J'espère que je ne te dérange pas ? Puis-je m'asseoir ?

DEBORAH : Ceci est ta propriété. Je t'en prie.

SIMON : Sara t'a probablement parlé de sa visite à mon bureau, ce matin.

DEBORAH : Avant de partir, elle m'a dit que tu lui avais demandé d'y aller. Je suppose que cela concernait vos biens. Elle sait que ça ne m'intéresse pas.

SIMON : Il s'agissait d'un changement que je voudrais faire au bureau. Je pense qu'il est opportun de m'adjoindre une secrétaire personnelle.

DEBORAH : Et il te faut pour ça l'accord de Sara ?

SIMON, *souriant* : La personne qui possède les qualifications que je désire est une jeune femme très belle.

DEBORAH, *vindicative* : Ah ! Pauvre Sara ! Ainsi, votre grand amour romantique touche à sa fin ! J'ai toujours su... (*Honteuse, soudain.*) Comment oses-tu parler d'une chose aussi ignoble à ta mère ? Et es-tu devenu grossier à ce point que tu n'en éprouves aucune honte ? Mais pourquoi devrais-je être surprise ? C'est à peine si je peux encore reconnaître mon fils dans ce marchand cupide et sans scrupule !

SIMON : Puis-je te signaler, Mère, que tu as sauté aux conclusions avec un peu trop d'empressement ?

DEBORAH : Simon ! Qu'est-ce que... ?

SIMON : Comment peux-tu penser que Sara consentirait jamais... A moins qu'en secret tu ne la croies assez âpre au gain pour vendre n'importe quoi si on lui en offre un bon prix.

DEBORAH: Comment oses-tu ! Me mettre dans la tête de telles pensées à l'égard d'une femme qui a droit à ma gratitude éternelle, une femme qui est la douceur, la gentillesse, la générosité même...

SIMON : Je suis au regret d'avoir à te faire perdre tes illusions, Mère, mais je pense qu'avant la fin de notre conversation tu te rendras compte que Sara n'a pas été aussi aveugle que tu l'espérais et que sa confiance n'a pas été exempte de suspicion. Dans la bataille pour la suprématie, il ne faut pas trop mépriser son ennemi...

DEBORAH : Comme si Sara et moi étions engagées dans un duel fantastique ! Je constate amèrement que tu t'es introduit ici pour essayer de créer la méfiance et la jalousie entre elle et moi. J'ai confiance en elle et je sais qu'elle a confiance en moi !

SIMON : Occupons-nous des faits, Mère, pas des considérations sentimentales.

DEBORAH, *le regardant avec crainte* : Simon ! Qu'est-ce que tu essaies de faire ? Quel est ce complot insensé pour te venger de moi ?

SIMON, *faisant du regard le tour du jardin, avec un ton de vive nostalgie* : J'avais oublié le calme et la paix qui régnaient ici. Rien n'a changé. Le passé est le présent. (*Il se tourne soudain vers elle, l'accusant durement.*) Tu es la seule note discordante. Le jardin de celle que tu étais jure avec cette vieille bonne-maman adorable que tu prétends être devenue.

DEBORAH, *avec un rire taquin*: Ne me dis pas que tu es aussi jaloux de tes enfants !

SIMON : Aussi ? J'ai bien observé tes tentatives manifestes pour obtenir le contrôle des enfants et j'étais plein de pitié pour Sara. Mais j'ai considéré que ce n'étaient pas mes affaires.

DEBORAH, *apparemment désinvolte* : A propos de tes affaires, tu dois devenir de plus en plus riche et de plus en plus puissant !

SIMON : J'ai conclu aujourd'hui un accord qui ajoute le chemin de fer aux biens de la Compagnie.

DEBORAH, *d'un ton flatteur mais avec un sarcasme sous-jacent* : Mes félicitations, très cher.

SIMON : Merci, Mère. C'est un maillon de plus dans ma chaîne. Mes bateaux conduisent le coton jusqu'à mes filatures, là on en fait de la toile et celle-ci est ensuite expédiée par mon chemin de fer. Mais il y a encore beaucoup à faire avant que la chaîne ne soit complète.

DEBORAH : Tu voudrais avoir tes propres magasins, pour vendre ta marchandise.

SIMON : Oui, j'y pense.

DEBORAH : Et à l'autre bout de la chaîne, tu devrais posséder des plantations dans le Sud et avoir tes propres esclaves que tu importerais sur tes propres bateaux.

SIMON, *regardant devant lui, tendu et concentré* : Oui, évidemment. Je n'y avais pas pensé. *(Il fait une pause et regarde le jardin tout autour. Puis, il soupire d'un air las.)* Mais parfois je me sens si épuisé par ce jeu... surveiller chaque carte que je me tends à moi-même par-dessus la table, surveiller mes coups vainqueurs qui s'accumulent... sentir ma jubilation d'escroc victorieux se dissoudre dans l'ennui... la flamme de l'ambition s'éteindre dans la consternation... comme si un adversaire, en moi-même, s'était mis à distiller le meurtrier poison du dédain...

DEBORAH, *d'une voix inaccoutumée et avec une tendre sympathie* : J'ai tellement bien connu ça ! Je restais enfermée ici dans le pavillon pendant des heures, je me crachais dans l'esprit et dans le cœur, je maudissais le jour où je suis née, le jour où je t'ai conçu dans l'indifférence, le jour où je t'ai enfanté... *(Avec une terrible intensité.)* Jusqu'au point où j'ai senti que, par un tout petit effort de volonté, je pouvais ouvrir la porte de la folie et là, au moins, croire de nouveau à un rêve ! Comme j'aspirais à cette évasion finale ! *(Se levant brusquement, prise d'épouvante.)* Simon ! Qu'est-ce que tu essaies de faire ? Laisse-moi seule ! Laisse le passé là où il est enterré et oublié ! *(Essayant de se ressaisir et de paraître désinvolte et indifférente.)* Franchement, cela m'ennuie d'écouter tes absurdités. Je vais rentrer à la maison. Sara doit se demander ce qui me retient, maintenant que le soleil est couché.

SIMON : Je me suis souvenu récemment... ce refuge, où nous pouvions reposer nos âmes et laisser aller nos imaginations... s'évader, oublier, se reposer en paix ! Ce paradis dont tu étais la reine bonne et gentille, adorable, magnifique. Je suis si fatigué, Mère, de ce que, derrière le mur, ils appellent la vie.

DEBORAH, *tendrement* : Je vois ce que tu as, mon fils. Qui sait ? Ce que tu a perdu n'est pas irrévocable. Toi et moi, ensemble, associés dans une nouvelle Compagnie, une Compagnie purement spirituelle, nous pouvons redresser ta banqueroute... si je peux dire les choses en des termes que tu comprends. *(Elle sourit d'un air taquin.)*

SIMON, *avec empressement* : Oui.

DEBORAH, *se détournant* : Non ! J'ai juré à Sara que je ne me mêlerais jamais de vos affaires. Je ne peux pas ! Je suis heureuse. J'ai tout ce que je désire. *(D'un ton amer et plein de dérision.)* Mon cher garçon, tes enfantillages sont ridicules. Nous ne désirons pas vraiment de telles absurdités. Et même si nous les désirions, il serait impossible de les réaliser. Nous avons tellement changé tous les deux ! *(Se moquant d'un ton caressant.)* Mais si tu voulais bien faire un saut ici de temps en temps en

rentrant de ton travail, je sais que les enfants seraient très contents de te voir. Tu pourrais te glorifier devant eux de tes exploits héroïques.

SIMON, *se raidissant* : Je suis content que tu parles des enfants. Je dois t'informer que Sara et moi, nous trouvons que tu as sur eux une très mauvaise influence...

DEBORAH, *inquiète* : C'est ridicule. J'ai toujours pris soin de ne les influencer en rien !

SIMON : Sara a décidé que désormais nous interdirions aux enfants de te voir, excepté dans la maison, quand elle ou moi serions présents pour les protéger.

DEBORAH, *blessée* : Tu veux dire que vous allez me les prendre ? Que je vais de nouveau me retrouver entièrement abandonnée, avec le seul souvenir du passé ? Tu es si cruel ! J'ai appris à les aimer ! J'ai créé une nouvelle vie... Et c'est toi et Sara qui décidez cela ? Non, je ne peux pas le croire. Mais comment peut-elle me faire ça ! Elle sait combien les enfants comptent pour moi ! Elle sait que, sans eux, je serai perdue à nouveau !

SIMON : Allons, Mère. Tu n'est pas aussi blessée que tu le prétends. Tu n'as jamais été destinée à ce travail bénévole de bonne d'enfant qui est celui de Sara. C'est parce que tu es entièrement tombée sous son influence, je l'ai bien vu, que tu t'es mise à te comporter comme une matrone vulgaire et suffisante !

DEBORAH, *furieuse* : Tu dis des absurdités ! C'est moi qui l'ai influencée ! Délibérément ! Cela faisait partie de mon plan ! (*Hâtivement.*) Mais non ! Qu'est-ce que tu me fais dire ?

SIMON, *avec rancune* : Bon Dieu ! Parfois, quand je vous observe toutes les deux, le soir, à la maison, elle me semble te voler toute ton identité - jusqu'à ce que vous ne fassiez plus qu'une seule femme... elle !

DEBORAH, *exultant de satisfaction* : Ah, c'est ce que tu trouves ? Que nous ne faisons plus qu'une, unies contre... ? C'est exactement ce que je souhaitais faire ! Pauvre garçon ! Mais tu es aveugle ou tu aurais vu que c'est moi qui prends possession d'elle, pour... (*Elle s'arrête d'elle-même.*) Mais comme tu dis, tout cela est très confus.

SIMON, *regardant devant lui* : Oui, Mère, je compte sur toi pour m'aider à lui faire tenir désormais sa juste place.

DEBORAH, *caressante* : Et ma place à moi ?

SIMON, *hésitant* : Eh bien, ici dans ton jardin, évidemment, comme toujours auparavant.

DEBORAH, *insinuante* : Seule ? Je n'étais pas toujours seule, auparavant. (*Avec un rire taquin.*) Quoi ? Tu n'as aucun espoir à offrir à la solitude de ta pauvre mère ?

SIMON, *formaliste* : Je souhaite que tu ne sois pas trop seule et je serai heureux d'examiner toute suggestion que tu...

DEBORAH: Ah, je vois ! Revoici Napoléon ! revoici l'orgueil ! Très bien. Je jouerai le rôle de votre humble esclave, Majesté. Daignerez-vous venir ici me rendre visite, pour me réconforter dans mon exil ?

SIMON : Oui, il fait très reposant ici. (*Avec empressement, sous son formalisme maladroit.*) Je serai ravi de faire un saut ici et de rester quelques instants près de toi, chaque soir, à mon retour à la maison. Un peu de repos quotidien ici me guérira l'âme... Le changement dont j'ai un tel besoin... (*Il s'interrompt en voyant le livre de Deborah.*) Qu'est-ce que c'est ? Ah, Byron... Je me disais bien que je connaissais ce livre. Voici l'inscription : "A ma mère chérie." Et les passages que j'ai cochés, et ceux que toi, tu as cochés, et ceux que nous avons cochés ensemble ! Tu te rappelles, Mère, nous étions ici, exactement à cet endroit où nous sommes maintenant, et je te demandais de me lire...

DEBORAH, *avec douceur* : Je m'en rappelle, très cher, comme si c'était hier. Ou même comme si c'était maintenant.

SIMON, *tournant les pages* : Voilà notre poème favori ! Je n'ai même pas à regarder dans le livre. Je le connais encore par coeur. Je parie que tu devines duquel il s'agit, Mère.

DEBORAH, *souriant affectueusement* : Oui, je suis certaine que je devine... (*Elle récite.*)

"Je n'ai pas aimé le monde, et le monde ne m'a pas aimé.
Je n'ai pas flatté son souffle fétide..."

SIMON, *l'interrompant et reprenant* :

"...et je n'ai pas fléchi
Un genou docile devant ses idoles,
Ni forcé ma bouche à lui sourire..."

DEBORAH:

"... ni crié haut et fort
Par vénération pour l'écho..."

SIMON :

"... Dans la foule
Je ne ressemblais à aucun d'eux..."

DEBORAH:

"...Je me tenais

Parmi eux mais n'étais pas des leurs..." *(Simon joint ses mains aux siennes et ils terminent ensemble.)*

"...Le voile de mes pensées

Ne leur appartenait pas..." *(Ils s'arrêtent brusquement et se regardent. Puis ils éclatent d'un rire bruyant.)*

SIMON : Je m'en rappelle si bien, Mère !

De la maison, on entend la voix de Sara qui appelle d'un ton gêné : "Simon, tu es dans le jardin ?" L'un et l'autre tressaillent.

DEBORAH, *méprisante* : Elle veut son mari.

SIMON, *fâché* : Bon Dieu, elle ne peut jamais me laisser libre un moment ! *(Sèchement.)* Je suis ici, avec Mère. Qu'est-ce que tu me veux ? *(La voix de Sara répond avec une touche d'insouciance : "Rien, chéri. Je voulais simplement m'en assurer." (On entend une porte se fermer.)*

SIMON, *avec un petit rire de jubilation* : Elle veut se rassurer. J'ai senti qu'elle était un peu mal à l'aise.

DEBORAH, *avec un rire malicieux* : Peut-être même un peu effrayée.

SIMON, *se renfrognant* : Je lui ai ordonné de ne plus jamais venir ici. Oublie son existence. Dans le passé que nous avons retrouvé, elle ne vivait pas encore.

DEBORAH : Prends ma main et tu ne seras pas seul.

SIMON, *avec une spontanéité enfantine* : Je ne t'abandonnerai plus jamais, Mère. Tu sais ce qui m'est revenu à l'esprit ? L'époque où tu me lisais encore des contes de fée. Ce que je préférais, c'est quand tu les inventais toi-même. Ils paraissaient bien plus vrais que ceux des livres.

DEBORAH, *se forçant à rire* : Bon Dieu, tu remontes si loin ! J'ai oublié...

SIMON, *avec intensité* : Il est impossible que tu aies oublié le conte dont je viens justement de me rappeler. C'était ton favori. Et le mien. Je te revois, assise ici, toute habillée de blanc, si belle et si irréelle. Tu ressemblais plus à un personnage de ton histoire qu'à une mère en chair et en os. On aurait pu penser, à te voir, que tu craignais que même ton propre fils ne soit qu'un commerçant cupide en train de comploter pour t'arracher à tes rêves !

DEBORAH: Quelle affreuse pensée pour une pauvre mère si dévouée, très cher !

SIMON: Tu étais assise ici, devant le pavillon, comme une sentinelle. (*Il se tourne vers elle avec amertume.*) Pourquoi avais-tu établi cette loi si stricte, en vertu de laquelle personne, sauf toi, n'avait le droit d'entrer dans le pavillon ? Comme si c'était un temple secret dont tu étais la grande-prêtresse ! Personne ne se serait soucié d'y entrer, pourtant !

DEBORAH : Tu implorais et suppliais...

SIMON : Eh bien, naturellement ! Quand on interdit à un garçon d'entrer quelque part, sans lui donner de raison sérieuse...

DEBORAH, *un peu brusque, comme s'il était encore un petit garçon* : Je n'ai cessé de t'expliquer que j'ai toujours considéré que toutes les pièces de la maison, y compris ma chambre à coucher, étaient la propriété de ton père. Et ce jardin, je le partageais avec toi. Il était donc naturel que je désire avoir un endroit, même minuscule, qui ne serait qu'à moi. Il est vrai que tu as toujours refusé obstinément d'admettre qu'il en soit ainsi. Tu ne pouvais accepter que je puisse vivre sans toi, même un seul moment. (*Précipitamment.*) Pourquoi te souviens-tu si bien de ça ? Tu avais commencé à rappeler un conte de fée.

SIMON : Il a un lien avec le pavillon.

DEBORAH, *surprise* : Alors ça ne m'intéresse pas d'entendre...

SIMON : Oh, le lien n'était pas dans ton histoire. Il était dans mon imagination. (*Il commence à raconter le conte.*) Il était une fois un jeune roi, dans un charmant pays. Par le pouvoir magique d'une méchante et jolie fée, avait été dépossédé de son royaume et condamné à errer comme un malheureux proscrit. Mais la fée, en l'envoyant en exil, avait eu un remord au dernier moment. Elle lui avait alors révélé qu'il existait un moyen de retrouver le royaume qu'il avait perdu. Il devait chercher, de par le monde, une certaine porte magique.

DEBORAH : Ah.

SIMON : Cette porte ressemblait à toutes les portes mais s'il désirait de tout son cœur la trouver, il la reconnaîtrait quand il s'en approcherait et il saurait que son royaume est de l'autre côté. Après avoir enduré de pénibles épreuves et connu de nombreux désappointements, le roi se retrouva un jour devant une porte et il comprit en son cœur que sa quête était terminée. Au moment même où il allait l'ouvrir et en passer le seuil, il entendit de l'autre côté la voix de la fée. "Attends. Avant que tu n'ouvres, je dois te rappeler combien je peux être méchante et te prévenir qu'il est probable que, par malice, je t'aie menti et t'aie donné un faux espoir. Si tu oses ouvrir la porte, tu risques de découvrir que ce qui se trouve derrière n'est pas ton ancien royaume mais un désert stérile. Il y fait toujours nuit, de terribles fantômes le

hantent et il est dirigé par une vieille et hideuse sorcière. Elle ne supportera pas que tu revendiques son royaume et, au moment où tu passeras le seuil, elle te taillera en pièces et te dévorera."

DEBORAH, *se forçant à rire* : Oh allons, très cher ! Je suis certaine que je n'ai jamais... Je me souviens à présent de cette histoire, c'était un conte ironique, humoristique.

SIMON : "Il vaut donc mieux être sûr de ton courage", recommanda fortement la fée, "mais rappelle-toi : aussi longtemps que tu resteras où tu es, tu ne connaîtras aucun autre mal que l'exil qui est le tien." Et il l'entendit rire, puis elle ne se manifesta plus. Mais il savait qu'elle était restée là, qu'elle y resterait toujours, qu'elle attendrait pour voir s'il oserait ouvrir la porte. (*Avec amertume.*) Et tu racontais qu'il ne l'avait jamais fait. Il pensait qu'elle mentait, pour tester son courage. Mais il pensait en même temps qu'elle ne mentait pas et il avait peur. Il voulait se détourner de cette porte et partir au loin mais elle le tenait sous son charme. Jamais il ne put la quitter. Et c'est ainsi qu'il passa là le reste de sa vie et qu'il devint un mendiant, implorant une aumône de tout qui passait par là. (*Il se force à un sourire amer.*) C'est cela, je suppose, qui constitue l'humour et l'ironie dont tu te souviens ?

DEBORAH, *riant* : Oui, je me rappelle combien tu étais fâché quand je terminais l'histoire. Tu insistais pour que j'invente une autre fin où la méchante fée serait devenue bonne, où elle aurait ouvert la porte pour accueillir le jeune roi et ainsi tous deux auraient trouvé le bonheur pour toujours. (*Elle rit.*)

SIMON : Et tu te moquais de moi. (*Avec un regard provocateur.*) Je désire toujours savoir si tu es capable d'imaginer une fin heureuse à ce conte.

DEBORAH : Quelle bêtise, Simon ! Des contes de fée ! Quelle préoccupation pour un Napoléon du commerce !

SIMON : Oui, c'est absurde, je l'admets. Mais, à l'époque, j'étais très impressionnable et, pour moi, ton histoire était réelle. Dans mon esprit, la porte du conte s'identifiait avec celle de ce pavillon que tu m'interdisais. Et je me racontais que, si j'avais été le roi, j'aurais couru ma chance avec insouciance... (*Soudain, il saute sur ses pieds et se précipite vers la porte.*) Finissons-en avec ce mystère ! (*Il saisit la poignée.*)

DEBORAH, *se levant, prise de panique, et saisissant l'autre bras de Simon* : Non, Simon ! Non ! Recule ! Obéis ! Comment oses-tu ! Est-ce que ta cupidité ne peut rien me laisser que je puisse appeler mon propre bien ?

SIMON, *obéissant comme un petit garçon effrayé* : Je suis désolé, Mère... Je ne croyais pas que tu attacherais encore de l'importance...

DEBORAH, *soulagée et honteuse* : Je n'ai pas pu m'en empêcher. En vérité, je deviens superstitieuse... Je me suis rappelée la dernière fois où je m'y trouvais... Et j'ai eu peur...

SIMON, *ayant retrouvé son aplomb, sèchement* : C'est complètement absurde, Mère. Il n'y a rien là-dedans, évidemment.

DEBORAH, *avec un petit frisson* : C'est *moi* qui me trouve là-dedans.

SIMON : Quelle idiote !

DEBORAH : Oui. Je sais. Il n'y a rien d'autre là-dedans que de l'obscurité, de la poussière et des toiles d'araignée. Et le silence des rêves morts.

SIMON : Ce ne serait pas donc pas une fin heureuse pour moi que d'y aller seul, n'est-ce pas ? Non, un jour, je te donnerai le courage d'ouvrir toi-même la porte et c'est ensemble que nous y entrerons...

DEBORAH, *méprisante* : C'est grotesque, pour un homme adulte, d'agir de façon si infantine. Je t'interdis d'encore y faire la moindre allusion. C'est à cette seule condition que j'accepte de te recevoir dans mon jardin.

SIMON, *moqueur* : Vos désirs sont des ordres, Madame.

DEBORAH, *prenant le ton de la coquetterie* : Ainsi doit-il en être, Monsieur.

De la maison, on entend la voix de Sara : "Simon, es-tu encore dans le jardin ?"

SIMON, *exaspéré* : Oui ! Qu'est-ce que tu veux de nouveau ?

Une pause. Puis à nouveau la voix de Sara, blessée et un peu malheureuse : "Rien, chéri. Il est presque l'heure du dîner, c'est tout." *La voix soudain, prend un ton de commandement* : " Il est temps que tu viennes, tu m'entends ?"

DEBORAH, *jalouse* : Ta bonne femme te donne des ordres, à présent ? *(Elle crie, avec une moqueuse jubilation* : Ne t'en fais pas, Sara. Je vais te le ramener. *(Elle se lève.)* Allons-y... ensemble. Je suis impatiente de voir jusqu'à quel point elle est effrayée. Oh, je suis si heureuse... tellement heureuse, très cher !... D'avoir retrouvé mon fils !

SIMON : Je suis deux fois plus heureux encore d'avoir retrouvé ma mère ! Mais rappelle-toi qu'elle est forte. Prends garde de ne plus tomber sous son influence. Je sais que tu ne tiens pas à ce qu'elle rie de toi sous cape, comme avant.

DEBORAH, *avec colère* : Rire de moi ! Quelle pauvre idiote ! Si seulement elle savait ! C'est moi qui me suis secrètement moquée d'elle ! Il est bien singulier qu'un Napoléon comme toi ne puisse distinguer une victoire totale d'une cuisante défaite !

SIMON : Je pense qu'il vaudrait mieux aller dîner, maintenant.

DEBORAH, *le regardant avec effroi* : Simon ! Qu'est-ce...? (*Surmontant sa crainte et avec impatience.*) Oui ! Allons-y. Je ne peux plus attendre de lui dire que tu me retrouveras tous les soirs, que tu es de nouveau mon fils chéri !

Ils sortent.

RIDEAU

ACTE 3 SCENE 1

Le bureau de Simon au siège de la Compagnie. Un sofa a été ajouté à l'ameublement, ainsi qu'une seconde table de travail. Près de celle-ci, on a pendu au mur un grand dessin d'architecte, en perspective, représentant un immense château au milieu d'une propriété campagnarde. Il est tôt dans la matinée, au milieu de l'été de l'année suivante, en 1841. Sara est assise derrière son bureau. Elle est habillée de couleurs flamboyantes. Son visage est plus boursoufflé, comme marqué par la débauche, avec de sombres cernes sous les yeux. La porte du bureau de la comptabilité s'ouvre sans bruit et Joel entre. Son regard évite Sara. Elle est, quant à elle, consciente de sa présence mais l'ignore. La voyant apparemment absorbée par son travail, il se met à contempler les formes de son corps avec un désir mal déguisé.

SARA, *explosant soudain* : Ne restez pas là bouche bée ! Comment osez-vous entrer ici sans frapper ?

JOEL : Monsieur Tenard, le banquier, est dans la salle d'attente. J'ai pensé que, par respect pour sa situation, il valait mieux que je l'annonce moi-même.

SARA : Vous voyez bien que Simon n'est pas encore là.

JOEL : Depuis quelque temps, mon frère semble arriver en retard tous les jours.

SARA, *se forçant à un ton trop caressant* : Il rend sa visite du matin à votre vieille mère. D'ailleurs, il lui en fait une le soir aussi. (*Abruptement.*) Et quoi, s'il est en retard ?

JOEL : Aussi longtemps que ça ne vous dérange pas qu'il *vous* fasse attendre...

SARA : Qu'est-ce que vous entendez exactement par là ?

JOEL, *ricanant* : Je... je n'ignore pas pourquoi vous insistez tellement pour que je frappe à la porte avant... d'entrer.

SARA, *d'un ton moqueur* : Eh bien, ce sont mes affaires.

JOEL, *fasciné, les yeux à nouveau fixés sur elle* : Vos affaires ! Oui, je me rends très bien compte que vous êtes... ce que vous êtes.

SARA, *appréciant manifestement la situation, mouvant son corps de façon séductrice, d'un ton taquin* : Et qu'est-ce que je suis, cher Joel ?

JOEL, *essayant de détourner son regard* : Je... je sais très bien les moyens que vous avez utilisés depuis un an pour que mon frère vous cède, une à une, ses parts de la compagnie.

SARA : Vous ne pensez pas que l'amour est une valeur ?

JOEL : Je n'utiliserais pas le mot amour...

SARA : Qu'est-ce que l'amour est d'autre, je vous le demande ?

JOEL : Vous vous vantez de l'avoir astucieusement roulé ! Mais c'est vous qui avez été roulée !

SARA : Mensonge !

JOEL : La situation était déjà assez mauvaise avant que vous n'arriviez ici mais depuis qu'il a commencé à jouer les Napoléon pour vous montrer son génie, il a abandonné toute prudence ! Si, demain, vous deviez payer les dettes qu'ils a faites sur les parts qu'il vous a données, il ne vous resterait rien ! Que ses ennemis découvrent sa véritable situation et ...

SARA : Oh, je sais, Joel ! Parfois, je deviens folle de peur ! Mais je ne peux pas l'arrêter.

JOEL : Il suffirait d'un chuchotement glissé dans la bonne oreille. Le banquier qui attend, comme il doit haïr Simon ! S'il avait le plus petit soupçon...

SARA : Je sais. (*Effrayée.*) Vous parlez comme si vous vouliez...

JOEL : Moi ? Croyez-vous que tout le monde soit comme vous et Simon ? Je possède encore ma part... qui n'est pas encore à vendre, même si je peux considérer...

SARA, *durement* : Retourner à votre monde ! Vous me faites perdre mon temps et vous me rendez malade !

JOEL : Je proteste... contre vous et mon frère qui transformez ce bureau en... le bureau de mon père... en... Tout le monde commence à le savoir... à en rire sous cape ! Cela devient un scandale public ! (*Il bégaie, les yeux fixés sur elle.*)

SARA, *d'un ton taquin* : Joel chéri, vous ne devriez pas me regarder ainsi, moi, la femme de votre frère.

JOEL, *luttant avec lui-même* : Je ne vous comprends pas. Je ne vois pas pourquoi vous devez rire... comme une vulgaire fille des rues. (*Il bégaie.*) Non, non ! Je n'ai pas l'intention... je ne me reconnais pas moi-même. Je ne retrouve plus dans cette

pièce le bureau de mon père... moi-même, je ne me reconnais plus comme le fils de mon père. Je vous en prie, pardonnez-moi.

SARA, *avec pitié, effrayée* : Oh, est-ce que je sais ! C'est Simon. Il fait de moi ce qu'il veut ! Je vous pardonne, Joel. Et vous, je vous en prie, pardonnez-moi.

JOEL : Moi ? Bien sûr, Sara. Et merci pour votre gentillesse. *(Il se tourne vers la porte, pose la main sur la poignée mais fixe à nouveau sur elle des yeux concupiscent.)* Je souhaite seulement vous dire... Je me suis tout à fait décidé à vendre ma part de la Compagnie... Elle est à vous, si vous vouliez bien envisager... *(Il s'arrête. Elle rit cruellement. Il se précipite dans le bureau de la comptabilité, claquant la porte derrière lui.)*

SARA, *le regardant faire et gloussant, puis s'observant dans le miroir* : Qui aurait rêvé ça, Sara Melody... Toi, grâce à ta beauté, avoir un tel pouvoir ! Je crois que tu pourrais obtenir de chacun d'eux ce que tu voudrais ! *(Elle est prise soudain d'un frisson de répulsion.)* Mon Dieu, pardonnez-moi ! Il m'a fait croire que la vie signifie se vendre soi-même, que l'amour n'est que luxure et que, s'il n'y avait pas cela entre nous, la vieille sorcière dans son jardin le reprendrait totalement pour elle... *(Avec colère.)* Elle n'y parviendra jamais ! Joel ? C'est un bel homme. Existe-t-il une seule femme qui ait été vraiment satisfaite avec un seul homme ? Oh, mon Dieu, aidez-moi ! Je deviens stupide... aussi stupide que la vieille sorcière... Pourquoi ne vient-il pas ? Elle le fait rêver pour qu'il soit en retard, elle le fait exprès pour me torturer ! Et il la laisse faire !... Eh bien, je n'attendrai pas, mon beau Simon ! Pas seule ! *(Elle va se diriger vers le bureau de la comptabilité quand Simon apparaît. Il a beaucoup changé, il est devenu terriblement maigre, il est pâle et hagard. Avec un cri de soulagement heureux, Sara se précipite vers lui et l'étreint passionnément.)* Oh, chéri ! Je t'aime tant ! *(Puis sa tension cède et elle éclate en sanglots.)*

SIMON, *ahuri et perplexe, comme s'il ne sortait qu'à moitié de son rêve* : Voilà, voilà.

SARA, *effrayée* : Simon ! Tu as l'air de... ! Pour l'amour du ciel, ne sais-tu pas qui je suis ?

SIMON, *se forçant à sortir de son rêve* : Ne sois pas folle. *(Il rechute et sourit rêveusement.)* Tu sais, ce matin, en parlant avec Mère, soudain je me suis rappelé quelque chose... Ce qui est étonnant, c'est que, d'après elle, je n'avais pas plus d'un an à l'époque où ça s'est passé. Le fait de pouvoir me souvenir du passé de façon si distincte me donne un sentiment de puissance et de bonheur.

SARA, *effrayée* : Simon ! Réveille-toi ! Tu es ici, avec moi ! *(Elle l'embrasse violemment.)* Reviens-moi ! Je t'aime ! Je suis ta femme et tu es à moi. Dis-moi que tu m'aimes.

Simon, *l'embrassant avec passion* : Mon amour ! Tu sais que je te désire par-dessus tout !

SARA, *le repoussant* : Non ! C'est de l'amour que je veux... Oh, ça m'est égal, tant que je t'ai !

SIMON : Ma chère et jolie maîtresse ! (*Il cherche à l'entraîner vers le sofa.*)

SARA, *se détachant de lui et avec un rire séducteur* : Non, non, pas ça ! Il y a beaucoup de travail qui t'attend. Il faut me mériter, tu le sais !

SIMON : Combien veux-tu que je te paie, cette fois ? Tu as pour ainsi dire déjà reçu tout ce que je possède.

SARA : Eh bien, il y a la banque dont nous venons tout juste de prendre le contrôle.

SIMON, *riant* : Oh, c'est ça que tu veux ! Mais, évidemment, je ne te signerai pas les titres de propriété avant que...

SARA : Mais comment saurais-je que tu ne refuseras pas de les signer après...?

SIMON, *essayant de l'attirer à lui* : Chérie ! N'as tu pas appris que mon plus grand bonheur est de te prouver la valeur que tu possèdes à mes yeux ?

SARA, *coquette* : Non, j'ai dit. Plus tard. (*Elle l'embrasse, tentatrice.*) Rien qu'un baiser pour conclure le marché.

SIMON : Je dois faire un saut aux filatures, aujourd'hui. Les ouvriers sont mécontents à cause de la baisse des salaires et ils envoient une délégation.

SARA : Fais tirer sur eux ! Il y en a tant qu'on veut pour prendre leur place.

SIMON : C'est bien mon avis aussi... A propos de notre marché... Tu as dit : plus tard. Mais je ne pourrai pas revenir qu'à la fin de l'après-midi, juste à temps pour faire à Mère ma visite du soir. Alors...

SARA, *d'un ton sévère et dominateur* : Alors tu l'oublieras et tu ne te souviendras que de moi !

SIMON, *luttant pour résister* : Mais je lui ai promis...

SARA : Tu étais en retard ce matin. Elle l'a fait exprès !

SIMON, *d'un ton brusquement neutre* : Il faut bien que quelqu'un veille à ce qu'elle ne soit pas trop seule avec son esprit fantasque...

SARA : Je t'ai dit que je voulais lui rendre la compagnie des enfants...

SIMON : Ridicule. Je ne le permettrais jamais... Elle ne voudrait plus jamais tes enfants, maintenant qu'elle a... *(Il change brusquement de sujet.)* Bien, je vais rattraper le temps perdu. Tenard est ici, n'est-ce pas ? Tu peux dire à Joel de me l'envoyer.

SARA, *avec le comportement d'une secrétaire efficace et obéissante* : Oui, Monsieur. *(Elle ouvre la porte du bureau de la comptabilité, avance la tête, parle à Joel, puis revient.)*

SIMON : J'aurai le temps de m'en débarrasser avant d'attraper mon train. Tu peux retourner travailler à tes plans du château. Tu vas pouvoir y ajouter de nouvelles parties, maintenant que tu es sur le point de posséder aussi une banque. Je suis sûr que tu y as déjà pensé.

SARA : Pour ce qui est d'agrandir, tu peux me faire confiance ! Ah, la belle vie que j'y aurai, sans le moindre souci ! Je regarderai mes fils devenir de beaux et riches messieurs et mon mari et amant sera toujours près de moi. Il n'aura plus la moindre pensée pour les affaires, son amour occupera toute la place dans son cœur !

SIMON : Il y a un poème de Holmes que tu devrais lire parfois, pour nourrir ton inspiration :

"Construis-toi, des châteaux magnifiques, mon âme

Tandis que défilent les rapides saisons !

Abandonne du passé les voûtes trop basses !

Que chaque nouveau château, chaque fois plus noble,

De son plus vaste toit te cache le ciel

Jusqu'à ce que tu conquies enfin la liberté

De quitter pour toujours un château trop immense..."

(Il fait une pause, puis, fasciné, poursuit à voix basse, comme pour lui-même.) Tu devrais faire graver ces vers sur l'entrée de ton château. Et Mère sur la porte magique de son pavillon. Et moi, sur le plafond des bureaux de la Compagnie - en lettres d'or ! *(On frappe.)*

SARA, *son comportement redevenant celui d'une secrétaire efficace* : Ce doit être Tenard, Monsieur. Dois-je le faire entrer ?

SIMON : Non. Je viens juste d'avoir une idée, Sara. Le mendiant ruiné qu'il est devenu n'a qu'à attendre. *(Il se lève de sa chaise.)* Viens t'asseoir à ma place. J'aimerais te voir prouver que, dès à présent, tu es tout à fait à même de diriger la destinée de cette Compagnie, quoi qu'il m'arrive.

SARA : Qu'est-ce qui pourrait t'arriver ?

SIMON : Qui sait ? Tout homme est mortel.

SARA : Ne parle pas comme ça, chéri.

SIMON : Je pourrais tout simplement m'en aller... pour un long repos.

SARA, *jalouse* : Ah, je sais qui t'a mis ça en tête ! Et je sais que rien ne l'arrêterait pour que tu t'en ailles avec elle !

SIMON : De toute manière, tu as conquis la Compagnie, alors...

SARA, *d'un ton effrayé* : Tu veux me quitter ? (*Sûre d'elle.*) J'aimerais te voir essayer d'y penser ! Est-ce que tu ne sais pas que je t'ai conquis, toi aussi ?

On frappe à nouveau mais aucun des deux n'y prête attention.

SIMON : Oui, je sais... et c'est mon plus grand bonheur de t'appartenir... de m'échapper à moi-même et me perdre en toi... Je paierais n'importe quoi pour ça !

SARA, *riant doucement* : Voilà mon Simon ! Voilà comment j'aime t'entendre parler...

SIMON, *la regardant* : Ma bien-aimée ! (*On frappe à nouveaux, des coups brusques et impatients.*) Notre ami est suffisamment humilié, à présent. Viens t'asseoir ici, Sara. Je suis persuadé que tu sauras très vite le remettre à sa place.

SARA, *s'asseyant à la place de Simon* : Mais je ne sais même pas pourquoi tu l'as fait venir, Simon. Nous l'avons ruiné.

SIMON : C'est un banquier capable et il peut encore nous être utile. Pas tel qu'il est maintenant, bien sûr. Il est trop imprégné d'ancienne morale, c'est d'ailleurs ce qui l'a rendu si facile à ruiner. Mais essaie de découvrir ses faiblesses et utilise-les sans scrupule. Regarde sur mon bloc, tu trouveras quelques notes à son sujet. Je laisse le reste à ton savoir-faire, ma beauté.

Il rit et se dirige vers la table de travail de Sara. On frappe encore à la porte, très fort. Simon crie sèchement : Entrez ! La porte s'ouvre et Benjamin Tenard entre. C'est un homme d'une soixantaine d'années, habillé de façon coûteuse et traditionnelle. Son allure générale est encore marquée par une longue habitude de succès et de prospérité financière et cela ne rend que plus pitoyable l'impression immédiate qu'il donne d'être intérieurement un homme brisé.

TENARD : Eh bien, Harford ! C'est vous qui avez fixé le rendez-vous, pas moi ! Vous m'avez d'abord fait lanterner dans votre salle d'attente et puis vous me laissez frapper à votre porte pendant des heures !

SARA, *sans la moindre nuance d'excuse* : Désolée de vous avoir fait attendre, Monsieur Tenard.

Il se tourne pour la regarder, confus et surpris, ne l'ayant pas remarquée tout d'abord.

TENARD : Je... je vous prie de m'excuser, Madame Harford. Je n'avais pas vu que...

SARA, *lui désignant la chaise en face d'elle* : Vous ne voulez pas vous asseoir ?

TENARD, *hésitant, regardant Simon* : Merci.

SIMON, *avec une froide amabilité* : C'est parfait. En réalité, votre rendez-vous est avec ma femme. Si vous voulez donc bien me pardonner... *(Il s'incline vers les plans qui se trouvent sur le bureau de Sara et s'assied. Tenard vient s'asseoir sur le siège en face de Sara.)*

SARA, *après un rapide regard au bloc-notes* : Je suppose que vous vous demandez pourquoi je souhaitais vous voir, Monsieur Tenard. Je me demandais moi aussi pourquoi vous consentiez à venir... vu les circonstances.

TENARD : Vous voulez dire : du fait que votre mari est responsable de ma ruine ?

SARA : Simon ne fait rien sans mon consentement, Monsieur Tenard. Je pense que c'était la façon la moins chère de prendre possession de votre banque.

TENARD : Oui, j'avais entendu dire que vous étiez sa conseillère. Je ne pouvais croire... *(Se forçant à sourire.)* Je n'ai aucune rancune. A la guerre, tous les coups sont permis. Peut-être dois-je considérer que vos méthodes ne sont pas très morales... pour ne pas le dire de façon trop crue.

SARA : Vous possédiez quelque chose que je désirais. J'étais assez forte pour m'en emparer. Je suis bonne parce que je suis forte. Vous êtes mauvais parce que vous êtes faible.

TENARD : C'est un credo infâme, Madame ! *(Puis, presque timidement.)* Je... je vous demande pardon. Vous avez peut-être raison. Nouveaux temps, nouveaux usages... et nouvelles méthodes. *(Se forçant à rire.)* Je suppose que je suis un trop vieux singe pour apprendre les nouveaux tours d'aujourd'hui.

SARA : J'espère que non... pour votre bien, Monsieur Tenard.

TENARD : Hein ? Je ne crois pas que je comprenne... *(Se forçant en hâte à se montrer accommodant.)* Mais je vous disais que je n'ai pas de grand ressentiment. C'est pourquoi j'ai consenti à venir ici...

SARA : Je sais la vraie raison pour laquelle vous êtes venu. Vous n'avez plus un dollar. Mais vous avez une vieille mère, une femme et une fille qui est veuve avec deux enfants. Vous avez cherché un emploi dans différentes banques. Vous êtes trop vieux. Et la mauvaise réputation de votre récente faillite vous porte préjudice. Ici ou là, on vous a offert un travail d'employé subalterne... comme un penny qu'on jette à un mendiant par charité.

TENARD : Oui, qu'ils aillent au diable !

SARA : Du reste, de tels appointements seraient insuffisants pour nourrir décemment votre famille. Vous avez eu peur que votre mère, votre femme, votre fille ne se mettent à vous reprocher votre incapacité.

TENARD : Ce serait le pire ! Et sentir que, par pitié, elle ne disent rien !

SARA : Mais, sans trop y croire, il vous restait un dernier espoir. Vous avez entendu dire que je n'ai encore choisi personne pour diriger en mon nom votre ancienne banque. Vous êtes donc venu ici en espérant malgré tout que la raison pour laquelle je vous ai fait venir... *(Elle fait une pause.)* Je suis heureuse de vous dire que c'est bien pour cette raison. Monsieur Tenard. Je vous offre la place.

TENARD : Je... je ne sais comment vous remercier... Je vous prie de me pardonner de vous avoir mal jugée... J'accepte avec joie, évidemment.

SARA : Attendez ! Il y a des conditions. Mais avant que je ne vous les expose, je dois vous dire que vos sentiments de gratitude ne sont pas de mise. Ce qui vous arrive, à vous et aux vôtres, m'est totalement indifférent. Seul, ce qui m'arrive à moi m'intéresse.

TENARD : Vous êtes... d'une franchise brutale, Madame Harford. Quelles sont vos conditions ?

SARA : Je vous préviens que votre orgueil va probablement vous pousser à les rejeter. Vous devrez accepter d'obéir à tous les ordres de façon automatique et instantanée, sans poser de questions, comme si vous étiez le plus petit ouvrier de mes filatures.

TENARD, *se forçant à un ton accommodant* : Vous pouvez compter sur moi. J'ai dirigé mon affaire. Je sais ce que c'est que vouloir être obéi immédiatement.

SARA : Je peux vous offrir des appointements qui vous permettront d'entretenir votre famille avec un confort très moyen et donc de continuer à obtenir des vôtres, du moins pour une part, de l'amour et de la considération.

TENARD, *bégayant* : Je... je vous remercie...

SARA : Je vous le dis parce que, pour éviter tout futur malentendu, je veux que vous fassiez une évaluation correcte de mon offre avant de l'accepter.

TENARD : Je comprends. Mais vous n'avez pas besoin... Je n'ai pas le choix. J'accepte.

SARA : Vu votre expérience récente avec nos méthodes, j'espère que vous comprenez que vous aurez à oublier tout scrupule. Ce que vous aurez à exécuter fidèlement pourra parfois apparaître à votre vieille conception de l'honneur comme de l'escroquerie ou du vol. Voulez-vous devenir un escroc et un voleur ?

TENARD, *insulté* : Je... vous devez être folle, Madame... Vous osez...! Mais je ne peux répondre à une femme... Je sais que ce doit être votre mari qui... *(Il bondit sur ses pieds et se tourne vers Simon avec colère.)* Le diable vous emporte, Monsieur ! Croyez-vous que je sois tombé à votre niveau ? Je préférerais crever de faim dans le ruisseau, comme un chien ! Voilà ma réponse à votre offre infamante, Monsieur.

Simon ne s'est pas retourné et n'a fait aucun signe manifestant qu'il aurait entendu.

SARA, *explosant soudain* : Ah, que Dieu maudisse l'homme que vous êtes ! Vous prétendez aimer votre femme et vos enfants et vous voulez les entraîner avec vous dans le ruisseau !

TENARD : Mensonge ! Ils ne souhaiteraient jamais que je... *(D'un seul coup, il semble s'écrouler intérieurement. Il fait de la tête un signe d'acquiescement.)* Oui, je suppose que c'est tout à fait égoïste... pas le moment de penser à moi. Merci, Madame, de me rappeler à mon devoir. Je voudrais dire que je vois votre point de vue sur la politique de la banque... un point de vue seulement pratique... les affaires sont les affaires... *(Il se force à un rire étouffé.)* Se rappeler le vieil adage... les bâtons et les pierres... la pauvreté... blessent... mais les mots, eux, ne blessent pas. Laisse crier celui qui criera voleur ! J'accepte la place, Madame... et merci... pour votre... générosité. *(Il sort en claquant la porte derrière lui.)*

SIMON : Bien joué ! Je suis fier de toi.

SARA : Je suis contente que tu sois fier. Mais c'était toi... ce que tu voulais que je...

SIMON : Oh, non. Ne fais pas la modeste. Le dernier trait l'a abattu et il te ressemblait tout à fait. J'avais calculé qu'il refuserait mais qu'après avoir affronté sa femme, il aurait été forcé de revenir sur sa décision. Ta méthode était de loin plus ingénieuse.

SARA : Oui, je ne lui ai pas laissé la moindre parcelle d'honneur, n'est-ce pas ? *(Elle se brise soudain, a un sanglot.)* Que Dieu me pardonne ! *(Avec colère.)* Ce n'était pas moi ! C'était toi ! Tu crois que je ne me rends pas compte de tes manigances ! De ton désir de retourner chez elle pour te moquer de la traînée que je suis devenue au

plus profond de moi-même ! Mais je ne vous laisserai pas faire ! J'ai trouver Tenard ! Il doit être ivre de vengeance ! Je lui ferai simplement entrevoir la véritable situation de la Compagnie ! Et où est-ce que vous en serez alors, toi et ta Compagnie ? Vous n'aurez plus un penny ! Et moi, je serai libre de prendre mes enfants, de retourner dans ma vieille ferme et d'y vivre comme une femme décente et honnête, en travaillant la terre ! *(Sanglotant.)* Je ne peux pas continuer comme ça, je ne peux pas !

SIMON : Allons, allons, Sara. Je sais que tu viens d'avoir un moment de grande tension. Je sais aussi combien on peut être fasciné par l'idée d'en finir... se détruire et être libre ! Ça te tente, hein, d'aller chuchoter la vérité dans l'oreille de nos ennemis... se débarrasser du fardeau de la responsabilité et de la culpabilité... Être tranquille, enfin ! *(Il regarde devant lui, fasciné.)*

SARA, *effrayée* : Chéri ! Je t'en prie, ne regarde pas comme ça ! Cela te rend si... étrange, tu as l'air de devenir fou... !

SIMON : Tu ne dois pas être faible. Tu dois continuer, encore et encore !

SARA : Non. Je ne veux pas. Oh, Simon chéri, n'es-tu pas satisfait, maintenant que tu as acquis la banque ? Nous payerons une pension à ta mère, nous lui donnerons la maison et je construirai mon château, mon magnifique château, pour moi, pour mon mari, pour mes enfants...

SIMON, *sèchement* : Non. Tu dois continuer.

SARA, *affolée* : Non ! Je ne peux pas ! Je suis à bout !

SIMON : Tu dois encore acquérir tes propres magasins pour vendre tes articles de coton... tes propres plantations où travailleront tes propres esclaves... tes propres bateaux pour les faire venir d'Afrique et, là-bas, tes propres marchands d'esclaves. Ce sera un des bouts de la chaîne. Et à l'autre bout, avec les clients des magasins, tes propres esclaves consommateurs ! Alors, la boucle sera bouclée pour de bon ! C'est la vie tout entière que tu tiendras sous ta botte, exactement comme tu me tiens, moi !

SARA : Oui, c'est alors que je serai vraiment satisfaite. Et j'ai toujours dit que tu as la force et le pouvoir de prendre tout ce que tu désires prendre !

SIMON : Avec une maîtresse et une inspiratrice aussi insatiable, comment oser être faible ?

SARA : J'ai l'amant le plus grand et le plus fort qu'une femme a jamais possédé ! *(Elle l'embrasse passionnément.)* Mon amour !

SIMON, *brusquement, d'un ton neutre* : Bien, c'est en ordre. *(Il regarde sa montre.)* Il faut que j'y aille, si je veux attraper mon train.

SARA : Tu me quittes sans m'embrasser ? Quand je fais tout ce que tu veux ? Ce n'est rien ! Sois cruel avec moi ! Je ne suis qu'une crotte sous ta botte et je suis fière de l'être ! Si tu aimes que je sois une putain, eh bien je suis une putain, corps et âme, et je le serai tant que tu seras à moi ! Je te désire ! Je ne peux pas supporter que tu me quittes maintenant ! Mais tu repasseras par ici. Je t'attendrai avec impatience...

SIMON, *l'embrassant passionnément* : Oui ! Je te le jure ! Rien ne m'empêchera de...

SARA : Tu ne m'oublieras pas comme tu l'as fait ce matin. Tu te rappelleras que tu m'as promis que tu l'oublierais et que tu la laisserais attendre.

SIMON : Qu'elle attente, la vieille sorcière ! Ça lui servira de leçon, de se retrouver toute seule au crépuscule près de son pavillon hanté, avec sa trouille et sa superstition ! *(Il s'arrête brusquement.)* Qu'est-ce que tu essaies de faire ? Il n'y a donc pas moyen d'être délivré d'elle, même ici, dans tes bras ? Auriez-vous passé un contrat secret ? Quand je suis dans son jardin, elle m'empêche de t'oublier, toi ! Elle aussi fait semblant d'être jalouse ! Mais je te préviens... Ce sera moi qui... *(Il se contrôle, ses yeux brillent d'un air sauvage et menaçant.)*

SARA, *terrorisée* : Simon ! Ne me regarde pas comme ça ! Qu'est-ce qui te prend ? *(Soudain furieuse, elle aussi.)* Que Dieu ait pitié du fou que tu es ! Jouer son jeu à elle ? Alors que je n'ai qu'un souhait : la conduire pour toujours en un lieu d'où elle ne pourra plus revenir me voler ce qui...

SIMON, *avec un ricanement* : Tu te vantes ici, derrière son dos, mais quand tu es avec elle, tu en as peur !

SARA : Moi, peur de cette pauvre vieille...

SIMON : La laisseras-tu toujours s'immiscer entre nous ? Ne peux-tu pas délivrer notre vie de cette méchante sorcière ?

SARA : Veux-tu dire que tu veux que je...

SIMON, *prenant un air amoureux et taquin* : Je veux que tu puisses faire tout ce que tu désires pour que je sois à toi. Dieu sait que je t'ai assez payée pour te le prouver ! *(Il rit et l'embrasse.)* Je dois attraper mon train. A cet après-midi. *(Il sort.)*

RIDEAU

ACTE 3 SCENE 2

Le coin du jardin de Deborah avec le pavillon. Il est environ neuf heures du soir, le même jour. Deborah fait les cent pas et est en proie à une terrible colère. Elle a beaucoup changé physiquement. Son aspect est celui d'une vieille petite femme décharnée, on dirait presque une sorcière.

DEBORAH : Dieu, combien de temps ai-je attendu ? Des heures ! Des heures... Pourquoi est-ce que je fais ça ? *(Soudain, elle s'arrête et écoute, tendue, impatiente.)* Personne. Comment ose-t-il m'humilier de la sorte ! Tu ferais mieux de te méfier, Simon ! Si tu penses que je vais supporter tes insultes sans me venger ! Non, non, il a été retenu aux filatures... Il m'aime... Il sait que ses visites sont tout ce qui me reste... Il doit être avec elle !... Il doit être en train de rire dans les bras de cette traînée en pensant que je l'attends en vain ! Je connais si bien le plan qu'elle machine pour se débarrasser de moi... pour me rendre folle... Elle espère, bien sûr, que je partirais seule... *(Elle ricane.)* Oh non, ma chère Sara, je prendrais avec moi ce qui m'appartient ! *(Elle s'arrête et, fascinée, regarde la porte du pavillon, puis se détourne rapidement en frissonnant de peur.)* Non ! Je ne pourrais pas !... Ce n'est d'ailleurs pas nécessaire... Je l'ai encouragé à faire d'elle une putain... et maintenant il peut voir quelle traînée elle est... bientôt elle le dégoûtera et il la chassera de ma maison... Mon fils bien-aimé et moi, unis à nouveau, heureux pour toujours... *(Ses yeux se fixent sur la porte du pavillon d'été.)* Si seulement il venait ! J'ai peur, seule, le soir dans ce jardin... Tout devient si étrange... si sombre et si menaçant... Simon n'a plus pour moi que de la haine, cette haine qu'elle lui a mise dans la tête... il va me prendre par la main et m'emmener sournoisement jusqu'à la porte qui ne sera plus fermée à clé... Au dernier moment, il retirera brusquement sa main et me poussera seule à l'intérieur, j'y retrouverai la folle que j'ai enfermée... Après, il sera très simple de me faire mettre à l'asile... Mais fais attention, Simon ! C'est moi qui, brusquement, retirerai ma main et te laisserai seule, là-dedans, avec l'ancienne Deborah, la folle qui n'hésitera pas... et tu frapperas contre les murs, en hurlant, pour t'échapper ! *(Soudain, elle s'arrête et se presse les mains contre la tête, au supplice.)* Il faut que j'arrête de penser... Si je continue comme ça, je m'y conduirai moi-même ! *(Sara est entrée et s'avance furtivement. Elle semble épuisée, défaite, avec des cercles sombres sous les yeux. Elle regarde Deborah avec un regard de satisfaction, moqueur et cruel.)* D'ailleurs la clé, je la porte toujours sur mon cœur. Ce serait si simple... *(Elle glisse la main dans son corsage et en sort la clé, attachée par un cordon autour de son cou, hésite, effrayée, puis tourne la clé dans la serrure mais ne pousse pas la porte.)*

SARA : Oui, va en enfer, pourvu que tu me laisses Simon pour moi seule ! *(Mais au moment où Deborah saisit la poignée, elle se précipite vers elle.)* Arrête ! Ne touche pas à cette porte, espèce de vieille folle ! *(Deborah sursaute, hébétée et tremblante.)*

Sara la saisit par les épaules et la secoue sans ménagement.) Eveille-toi de ce rêve idiot, je te dis !

DEBORAH, *gémissant comme une enfant* : Laisse-moi ! Tu me fais mal ! Simon ! Oblige-la à me laisser seule ! *(Avec arrogance.)* Toi ! Comment oses-tu me toucher !

SARA : Je suis désolée mais je devais te ramener à la réalité...

DEBORAH : Oh, j'aimerais pouvoir te battre ! Déchirer jusqu'au sang tes grosses épaules blanches ! Comment oses-tu venir ici !

SARA : Va au diable avec tes grands airs ! Je voudrais bien savoir à qui tout ceci appartient, maintenant ! C'est toi qui n'a aucun droit ici !

DEBORAH : Oh !

SARA : J'ai eu pitié de toi. Je savais que tu attendrais ici toute la nuit, si je ne te disais pas qu'il est rentré avec moi à la maison et qu'il t'a complètement oubliée.

DEBORAH : C'est donc vrai ? Il est retourné au bureau, au lieu de... Espèce de putain, tu es venue ici pour pouvoir te moquer ! Espèce de traînée !

SARA : J'ai bien plus à te dire. Ce matin, il t'a fait sa dernière visite. Il me l'a juré sur l'honneur, quand il était dans mes bras !

DEBORAH : Tu mens ! Il viendra !

SARA : Il ne viendra plus jamais, je te dis ! Pas la peine de rêver, ni d'espérer ! Ah, je suis une putain ! Eh bien, c'est ce qu'il aime que je sois ! Mais toi, tu n'es qu'une pauvre petite vieille toute desséchée ! L'homme le plus vulgaire qui te croiserait dans la rue n'aurait même pas un regard pour toi ! Et à l'époque où on pouvait te désirer, tu avais peur de répondre et tu accourais te cacher ici.

DEBORAH, *bégayant pour elle-même* : Oui... je suis tellement ridicule... Tellement pitoyable... Mais je vais être enfin libre ! Je... *(Elle se tourne et saisit la poignée de la porte.)*

SARA, *se précipitant instinctivement* : Eloigne-toi de ça !

DEBORAH : Non ! Laisse-moi y aller !

SARA : C'est que tu serais capable de le faire, hein ? *(Elle saisit Deborah et la force à s'asseoir.)* Assieds-toi là et calme-toi ! Si tu crois que tu vas me mettre ta folie sur la conscience, tu te trompes ! *(Deborah éclate en sanglots.)* Tu peux pleurer ! Je t'ai dit la vérité. Simon a fait le serment de ne plus jamais venir ici. Il est à moi tout entier, à présent ! Il a dû me donner tout ce qu'il possède. Il n'a plus rien, plus que moi et

mon amour. Je suis à la fois sa mère, sa femme et sa maîtresse. Il n'a plus besoin de toi, Deborah. (*Deborah s'est calmée.*) La véritable raison pour laquelle je suis venue ici, c'est que je voulais avoir avec toi une conversation sérieuse. Si tu me jures de renoncer à tes projets ridicules, je ferai la paix. Je te rendrai les enfants pour que tu aies de la compagnie et tu seras aussi contente qu'avant. Et je ne te haïrai plus. Tu le sais bien, n'est-ce pas, que je n'aime pas que tu me forces à te haïr ! (*Elle fait une pause. Deborah reste silencieuse. La colère de Sara augmente.*) Tu as perdu la langue ? C'est toi, pas moi, qui devrais demander la paix !

DEBORAH, *se ressaisissant brusquement et la regardant avec un sourire moqueur* : Tu es même encore plus stupide que je le pensais. Est-ce que tu ne te rends pas compte qu'en demandant la paix comme tu le fais, tu reconnais que j'ai le pouvoir d'emmener Simon avec moi à n'importe quel moment ?

SARA, *effrayée*. Tu veux dire : dans la folie ? Je jure, par le Dieu tout puissant, que, si tu essaies, je te tuerai.

DEBORAH : Penses-tu que ton mari aimerait encore une femme qui a assassiné sa mère ?

SARA : Il m'en remercierait !

DEBORAH : Il te hait ! Il déteste ta chair immonde et ton obscénité insatiable !

SARA : Sale menteuse ! Il m'aime !

DEBORAH, *hautaine, comme si elle s'adressait à une servante* : Tu n'as rien à faire dans ce jardin. Voudrais-tu être assez bonne pour retourner à la maison et t'occuper de tes enfants ? Mon fils attend de pouvoir être seul avec moi.

SARA, *furieuse, se détournant pour sortir* : Il attend que je te trouve enfermée dans le pavillon et que nous puissions appeler l'asile pour qu'on t'emmène !

DEBORAH, *effrayée* : Sara ! Non ! Ne t'en va pas ! Ne me laisse pas seule ici ! J'ai peur ! S'il te plaît, reste ! Je... je ferai tout ce que tu demandes ! Je prometterai tout ce que tu veux ! Juste... (*Elle jette les bras autour de Sara et pleure de façon hystérique.*) Oh, comment peux-tu être si cruelle avec moi ?

SARA, *submergée par la pitié et la calmant comme si elle était une enfant* : Allons, n'aie pas peur. On te rendra les enfants. Tu seras heureuse. Viens à la maison, viens.

DEBORAH : Tu es si forte et si bonne ! (*Elle s'arrête brusquement.*) Non. Nous oublions qu'il est à la maison, Sara. Nous ne pouvons pas encore le voir. Nous serions trop faibles. Nous devons rester ensemble ici, jusqu'à ce que nous retrouvions notre ancienne force, cette force que sa jalousie a détruite. C'est à cause de lui que nous en sommes là !

SARA, *avec ressentiment* : Ah, je le sais bien, que c'est à cause de lui ! Traiter sa femme comme une putain qu'on ramasse dans la rue et à laquelle on demande son prix !

DEBORAH : A cause de lui ! Rien qu'à cause de lui ! Nous l'avions compris si clairement au moment où il a commencé à nous pousser dans cette lutte à mort !

SARA : Je sais !

DEBORAH : Comment avons-nous pu être si aveugles et si stupides !

SARA : C'est parce que nous l'aimons tellement ! Il le savait et il s'en est servi !

DEBORAH : Nous l'avons laissé raviver notre haine mortelle, nous nous sommes griffé et déchiré le coeur comme deux femelles stupides qu'il aurait jetées dans une fosse pour les exciter l'une contre l'autre et les regarder en ricanant ! *(Pendant qu'elles parlent, Simon, sans se faire remarquer, est entré derrière elles et les observe. Il est dans un état de tension épouvantable.)* Et si nous renversions les rôles, Sara ? Nous pourrions en avoir la force, à présent que nous sommes unies comme une seule femme.

SARA : Tu veux dire : le jeter, lui, dans la fosse... pour se battre avec lui-même ? Jusqu'à...

DEBORAH : Oui, Sara. Jusqu'à ce que finalement nous soyons délivrées de lui. Oh Dieu, pense combien nous pourrions être contentes d'être seules, ensemble, avec nos enfants... grand-mère et fille, soeur et soeur, femme et femme...

SIMON : Mère ! *(Elles se tournent vers lui brusquement, saisies de terreur)* Je vous ai entendues vous disputer depuis la maison, vous griffer et vous déchirer comme deux putains ivres. Je vous ai entendues aussi clairement que si j'étais ici ! J'ai compris qu'il n'y aurait plus un seul moment de paix dans mon existence, que vous alliez poursuivre votre abominable dispute, continuer à vous griffer et à vous déchirer, jusqu'à ce que mon propre esprit soit déchiré en deux lui aussi ! Et puis, quand finalement vous vous êtes calmées, c'était le calme qui suit un hurlement de terreur, ce calme où l'on craint de se rendre compte que... J'ai eu peur que l'une de vous...

DEBORAH, *le regardant et ne pouvant maîtriser un frisson* : Tu as espéré... !

SARA : Que Dieu te pardonne !

SIMON, *sauvagement* : Eh bien oui, j'ai eu cet espoir. Pensez-vous que je puisse supporter de vivre à jamais avec votre lutte à mort... d'être l'enjeu sans défense de votre haine réciproque, d'être déchiré en deux par vos griffes insatiables ? *(// s'arrête)*

brusquement et plonge convulsivement la tête dans les mains ; il poursuit d'une voix cassée.) Pourquoi ne pouvez-vous pas arrêter ? Je ferai tout ce que vous désirez ! Ne reste-t-il plus d'amour ou de pitié dans vos coeurs ? Ne voyez-vous pas que vous me rendez fou ? *(Epuisé, il se met à sangloter.)*

DEBORAH: Nous avons gagné, Sara.

SARA : Oui, Deborah, il admet qu'il a été battu.

DEBORAH : Notre pauvre garçon ! Comment avons-nous pu être si cruelles !

SARA : Notre pauvre chéri ! Comment avons-nous pu avoir à ton égard les sentiments que nous avons eus !

Comme une seule femme, elles se lèvent et s'empressent de le consoler et de le réconforter.

DEBORAH : Voilà, voilà ! Notre fils bien-aimé !

SARA : Notre mari ! Notre amant !

DEBORAH : Tu ne dois pas pleurer, très cher.

SARA : Il n'y a plus rien qui doive t'effrayer, à présent. Nous te pardonnons.

SIMON : Je vous suis très reconnaissant. Oui, il fait très reposant ici. *(Il se tourne vers Sara.)* Je t'aime, ma mère. *(Il se tourne vers Deborah.)* Je t'aime, ma... *(Il s'arrête.)* Allons, asseyons-nous et reposons-nous ensemble un instant, dans ce jardin qui est si bien à l'écart de la laideur du monde. *((Comme elles s'asseyent, il s'écrie soudain.)* Ah, quel idiot je suis ! J'étais venu te dire, Sara, que c'est l'heure pour les enfants d'aller au lit et qu'ils attendent que tu ailles les embrasser.

SARA : Les pauvres petits !

SIMON, *avec une insistance calculée* : Regarde bien le petit ange. Il me semble être un peu fiévreux.

SARA : Le pauvre agneau ! *(Elle s'éloigne, puis hésite.)* Vous venez ?

DEBORAH, *rapidement* : Oui, bien sûr...

SIMON : Oui, il fait trop humide et trop froid, ici. Rentrons, Mère. Mais tu ferais mieux d'y aller vite, Sara, et de voir le petit ange.

SARA : Ah, j'espère qu'il ne sera pas malade. Je vais... *(Elle se hâte et sort.)*

SIMON, *d'un ton moqueur* : Eh bien, tu admettras que j'ai parfaitement réussi à nous libérer d'elle. Elle ne remarquera même pas que nous sommes restés ici.

DEBORAH, *se raidissant, froidement* : Je ne veux pas rester ici.

SIMON, *comme s'il n'avait pas entendu* : Cela nous donnera la possibilité d'être seuls.

DEBORAH : Je vais l'aider avec les enfants. Immédiatement. *(Elle fait un pas pour s'éloigner, tout en le regardant. Il la rejoint, lui prend la main et elle s'arrête, tremblante.)*

SIMON, *calmement* : Qu'est-ce qu'une âme poétique et délicate comme la tienne a en commun avec cette femelle ?

DEBORAH : C'est ignoble de parler ainsi de la femme qui t'aime si profondément.

SIMON : Elle me fait payer chaque livre de sa chair le double de sa valeur... Oh, si tu savais comme j'aspire désespérément à lui échapper, à ne plus être que ton fils !

DEBORAH : Comment peux-tu mentir ainsi ?... quand, délibérément, tu me fais attendre ici pendant des heures pendant que tu es couché dans ses bras...

SIMON : Quand je suis là-bas, avec elle, mon existence se confond avec la sienne. J'y suis son Simon, pas le tien. Ah, comme je voudrais n'être plus qu'ici, avec toi, comme toujours par le passé, avant qu'elle ne s'immisce... Tu connais assez sa vraie nature ! Tu sais bien que tout à l'heure, quand j'étais dans ses bras, elle a ri en pensant que tu m'attendais comme une vieille folle...

DEBORAH, *avec une terrible colère* : Je l'entends d'ici ! L'infâme putain ! Il n'y aura pas de paix entre nous tant que nous serons en vie ! *(Elle s'arrête, effrayée.)*

SIMON : Si quelqu'un trébuchaît et la faisait tomber quand elle commence à descendre l'escalier, si...

DEBORAH, *en frissonnant et en chuchotant* : Simon !

SIMON : Oui, je reconnais que c'est trop incertain.

DEBORAH, *le regardant avec horreur* : Reconnais ? Mais jamais je...

SIMON : Le poison serait plus sûr.

DEBORAH : Simon ! Dieu du ciel ! Es-tu devenu fou ?

SIMON : Non. Tout au contraire. Je suis devenu extrêmement sain d'esprit.

DEBORAH : Simon ! Ne regarde pas comme ça ! Tu me fais peur ! De telles pensées, je n'en avais qu'en rêve. Mais maintenant, à cause de toi, elles deviennent réelles. Et bientôt, je haïrai tant son jeune corps et son beau visage que je la suivrai au sommet de l'escalier et...! *(Sautant sur ses pieds.)* Tu es fou ! Cela me fait peur de rester seule avec toi ! *(Lui tirant le bras.)* Laisse-moi m'en aller ! Je vais appeler Sara ! *(Elle appelle.)* Sara ! Sara !

SIMON, *lui tenant toujours la main, calmement* : Elle ne peut pas t'entendre. *(Tout aussi calmement, il l'attire doucement vers lui.)* Viens. Assieds-toi, Mère. Qu'est-ce que toi et moi avons encore besoin d'elle...? *(Deborah, faiblement, se laisse faire et s'assied à côté de lui.)* Est-ce que tu vois pas ce que j'essaie de te faire comprendre : que c'est toi que j'ai choisie ?

DEBORAH, *le visage s'éclairant d'une joie passionnée* : Tu veux dire... Tu veux vraiment dire...? Oh, je le savais ! Je savais que finalement je réussirais ! Mon fils ! Mon fils bien-aimé ! *(Puis, effrayée.)* Mais pas de meurtre... Tu ne peux pas tuer... Promets-moi que tu ne vas pas...

SIMON : Non. Il y a une autre solution. Nous allons la laisser ici. Nous allons partir ensemble, et si loin de la réalité que même son souvenir ne pourra plus venir me hanter. Tu n'as qu'à ouvrir cette porte... *(Ses yeux se fixent sur la porte du pavillon avec désir et fascination.)*

DEBORAH, *la regardant, elle aussi, avec effroi et désir et se forçant à un ton dépréciateur* : Il ne faut pas, très cher, rabâcher de nouveau ces enfantillages insensés !

SIMON : J'ai attendu depuis l'enfance. Toute ma vie, je suis resté en pensée devant cette porte, je t'ai suppliée de me laisser de nouveau entrer dans cette existence de paix, de confiance et de bonheur que j'ai perdue le jour où tu m'en as chassé. C'est ce jour-là que tous les malheurs ont commencé. Maintenant, tu dois choisir : ou tu renonces au choix que tu as fait ce jour-là et tu me rends la confiance que tu m'as enlevée, ou je choisis Sara !

DEBORAH : Non !

SIMON : Et alors, tu n'auras plus le choix. Tu pourras juste courir te cacher à l'intérieur et une fois que tu y seras, rêver comment échapper à toi-même !

DEBORAH, *horriée* : Simon ! Pour l'amour de Dieu, comment peux-tu dire de pareilles choses à ta mère qui t'aime plus que la vie ! Comme si tu souhaitais...

SIMON : Je souhaite être libre !... libre d'une des deux parties de moi-même, de l'un de ces deux ennemis qui se battent dans mon esprit, libre avant que leur lutte ne me

détruise. Je n'ai plus d'autre choix que de choisir. Ou préfères-tu que je devienne fou - et que tu sois ainsi libérée de moi ?

DEBORAH, *avec un frisson* : Non ! Comment peux-tu dire... ? Tu dois être déjà fou pour... !

SIMON, *froidement* : Tu me contrains à la choisir, elle. Très bien. N'essaie pas de me suivre. Je vais fermer la porte à clé et te laisser à l'extérieur, comme tu l'as fait un jour avec moi. Je serai libre pour Sara, corps et âme. Adieu, Mère. *(Il se détourne.)*

DEBORAH, *lui saisissant le bras et l'implorant frénétiquement* : Non ! Pour l'amour de Dieu ! Je ferai tout ce que tu exiges ! *(Elle le conduit d'un pas en direction de la porte du pavillon, puis hésite et commence à discuter désespérément, comme si elle essayait de convaincre un enfant.)* Mais... toi, un homme adulte... transformer en histoire réelle un vieux conte de fée que j'avais inventé pour te faire rire !

SIMON : Tu sais que tu mens ! C'était pour me faire comprendre que tu haïssais ton amour pour moi, parce qu'il te rendait prisonnière et que tu voulais être libre !

DEBORAH : Mais faire un lien entre la porte de ce conte idiot et cette porte de bois, c'est cela qui est réellement absurde, Simon.

SIMON, *tendu* : Je sais très bien que cette porte est faite de bois... Mais elle a la signification que nos esprits lui ont donnée. Si tu l'ouvres, tu me reprendras dans ton amour. Et tu seras de nouveau ma mère qui n'aimais que moi et qui étais la seule personne que j'aimais ! *(Il a pour elle un sourire de tendresse embarrassé.)* Le royaume de paix et de bonheur de ton histoire, c'est l'amour. Tu t'es dépossédée toi-même quand tu m'en as dépossédé. Depuis lors, nous avons tous deux été condamnés à une quête insatiable de substitutions... *(Il regarde à nouveau la porte, obsédé.)* Il suffit que tu ouvres cette porte... exactement comme une porte de ton propre esprit...

DEBORAH, *en frémissant* : Je sais !... et je sais trop bien aussi à quelle fuite cela mène !

SIMON, *se faisant tendrement persuasif, tout en gardant les yeux fixés sur la porte* : Oublie ces histoires idiotes, Mère. Nous sommes revenus à l'époque où elles n'existaient pas, où Sara n'existait pas pour moi, ni moi pour elle. Nous sommes ici, dans ton jardin, le jour où tu m'as raconté cette histoire. *(Il fait une pause, puis se tourne vers elle avec une expression d'amère condamnation.)* Je n'ai jamais oublié la douleur que l'on éprouve quand on se sent soudain trahi et blessé, quand on se sent abandonné dans une vie où il n'y a plus ni sécurité, ni confiance, ni amour, mais danger, méfiance et besoin de dévorer ! Bon Dieu, comme je t'ai haï, alors ! Je souhaitais ta mort ! Je souhaitais ne jamais être né !

DEBORAH, *avec un air fausement contrit, qui masque une cruelle satisfaction* : C'est vrai, j'espérais que tu devinerais ce que je voulais. Tu étais un petit garçon si obstiné dans tes désirs ! Je sentais tes doigts qui cherchaient à l'aveuglette à s'emparer de chacun de mes secrets. Il fallait que je trouve un moyen de te prévenir. J'ai pensé qu'un conte de fée... *(Son expression se transforme brusquement, comme si elle avait à présent horreur d'elle-même ; elle semble affolée.)* Non ! Je n'ai jamais voulu ! C'est toi qui m'as mis ça dans l'esprit ! C'est ridicule de ta part de me faire avouer de telles horreurs ! Et comment peux-tu avouer, toi, que tu haïssais ta mère et que tu souhaitais sa mort !

SIMON, *avec passion* : Tout ce que je demande est que tu reviennes en arrière et que tu changes la fin... ouvre la porte et reprends-moi... Il n'y aura plus que toi et moi ! Nous aurons la paix et le bonheur jusqu'à la fin de nos jours ! Ne peux-tu pas me croire, Mère ? Je te dis que je le sais.

DEBORAH, *regardant la porte, fascinée* : Oh, si je pouvais, très cher ! Si seulement je pouvais le croire ! Si tu savais avec quel désespoir j'ai attendu que tu reviennes, avec quel désespoir j'ai attendu de savoir que tu n'étais qu'à moi ! Oui ! Je crois à présent...

SIMON : Viens ! Eloignons-nous de cette porcherie où règnent le vice, la haine et le désir de meurtre ! Fuyons, retrouvons la paix... tant qu'il en est encore temps !

DEBORAH : Oui... avant que je ne puisse réfléchir... Viens.

SIMON : Nous revenons au moment d'avant notre séparation. Nous n'allons plus faire à nouveau qu'un. *(Pris soudain de panique.)* Mais dépêche-toi, dépêche-toi ! On vient !

Deborah fait un mouvement pour se mettre de façon protectrice devant Simon, la main droite posée sur la poignée de la porte ; Sara arrive en courant. Elle est prise d'appréhension et de terreur. Lorsqu'elle voit qu'ils sont encore tous deux à l'extérieur du pavillon, sa rage contre Deborah éclate.

SARA, *à Deborah* : Menseuse ! Voleuse ! Traîtresse ! Dieu soit loué, je suis revenue à temps !

DEBORAH, *se moquant d'un ton très calme* : Oui. Tu arrives juste à temps... pour nous dire adieu !

SARA : Simon ! Viens ici !

Mais Simon ne semble pas l'avoir entendue, ni même s'être rendu compte de son arrivée. Il reste fasciné par la porte.

DEBORAH : Mon amour, tu ne te rappelles plus qui est cette femme, n'est-ce pas ?

SIMON, *d'un ton obéissant* : Non, Mère. (*A Sara.*) Comment osez-vous vous introduire ici sans permission ? Croyez-vous que le jardin de ma mère soit un bordel ?

SARA, *profondément blessée* : Simon ! Tu es devenu complètement fou !

SIMON, *avec dédain* : Hors d'ici ! Avant que je n'appelle la police ! Retournez exercer votre métier dans la rue.

SARA : Chéri ! C'est moi ! Ta Sara !

DEBORAH, *hautaine* : Vous avez entendu les ordres de mon fils !

SIMON, *avec passion* : Mère, allons-y !

DEBORAH, *exultant* : Oui ! A présent, je peux le faire ! (*Elle rit et, d'un geste brusque, ouvre la porte. Simon fait entendre un cri passionné et scrute l'obscurité à l'intérieur du pavillon. Mais Deborah reste face à Sara.*)

SARA, *sauvagement* : Non ! Pour l'amour de Dieu, aie pitié, Deborah !

DEBORAH : Pitié ? Tu oses me parler de pitié, toi l'intrigante, la traînée ?

SARA, *suppliant* : Je te demande d'avoir pitié de lui, pas de moi ! Tu l'aimes ! Tu ne peux pas faire ça !

DEBORAH : Allons-y ! Viens, très cher ! Vite ! Là où nous n'entendrons plus ses mensonges sur l'amour et la pitié !

SIMON, *l'air hébété* : A qui parles-tu, Mère ?

SARA : Non ! Attends ! Ecoute, Deborah ! J'abandonne ! J'accepte ma défaite ! Deborah ! Tu ne peux pas ! Je te le rends ! Je m'en vais ! Je ne vous dérangerai plus jamais ! C'est tout ce que tu voulais, n'est-ce pas ?

DEBORAH : Tu veux vraiment dire... Tu abandonnes... tu t'en vas... ?

SARA : Pour l'amour de lui... Je te céderai tout, par écrit. Tout ce que je garderai, c'est la vieille ferme, pour mes enfants. J'y vivrai avec eux. Je les emmènerai demain.

SIMON : Qu'est-ce que tu attends, Mère ? Nous ne pouvons attendre... ou il sera trop tard !

SARA : Dieu te garde, Simon, mon chéri, pour toute la joie et tout l'amour que tu m'as donnés, et qu'il te donne la paix et le bonheur !

SIMON, *avec une sorte d'angoisse sauvage* : Mère ! Quelqu'un m'appelle ! Je ne peux rester ici plus longtemps ! Dépêche-toi !

SARA : Adieu, Deborah. *(Elle fait les premiers pas pour s'en aller.)*

DEBORAH: *éclatant d'une fureur jalouse, lui criant sa haine* : Va au diable ! Toi la noble amoureuse ! Et moi, je serais la mauvaise qui veut prendre la vie de son fils ! Comme si tu pouvais seulement imaginer la profondeur de l'amour que j'ai pour lui ! Nous allons bien voir laquelle de nous deux l'emportera finalement, nous allons bien voir qui est celle qui l'aime le plus ! *(Elle se tourne vers l'obscurité de l'intérieur du pavillon.)*

SIMON, *avec un cri d'impatience* : Mère ! Enfin !

SARA, *effrayée* : Simon !

DEBORAH, *arrachant violemment sa main de celle de Simon* : Non ! J'y vais seule !

SIMON, *s'accrochant désespérément* : Mère !

DEBORAH, *rejetant la main de Simon, avec orgueil et arrogance* : J'ai dit : seule ! Comme j'ai toujours été ! N'essaie pas de me toucher ! Retourne dans les bras de ta souillonne ! *(Elle le repousse, lui fait perdre l'équilibre et tomber de tout son long. Puis, elle se tourne, s'arrête sur le seuil, contemple l'obscurité à l'intérieur du pavillon et a un rire satisfait.)* Quand je pense que tu avais peur, Deborah ! *(Elle entre calmement et ferme la porte.)*

SARA, *qui s'est agenouillée près de Simon et lui soutient la tête, ne se souciant plus de Deborah* : Tu t'es fait mal ? Simon ! Merci, mon Dieu ! Dis-moi quelque chose, chéri ! *(Prise de panique, elle pose la main sur sa poitrine ; puis, l'air soulagé.)* Non, il n'est qu'évanoui. Peut-être cela vaut-il mieux. Il aurait essayé d'y entrer. Tu es une grande et noble dame ! Oui, c'est toi qui a gagné ! Le prix que tu as payé pour ton amour, jamais je n'aurais osé le payer ! *(Elle tremble.)* Et c'est à cause de moi, de mon ambition, que Simon a détruit le meilleur de ce qu'il avait en lui ! Pour que je sois fière de lui ! Ah, pardonne-moi, mon bien-aimé ! Mais je donnerai ma vie pour que tu sois à nouveau l'homme que tu étais quand je t'ai rencontré... l'homme que j'ai aimé le plus ! le rêveur, avec un grain de poésie dans l'âme et le cœur d'un petit garçon ! Je briserai la Compagnie en mille morceaux pour te prouver mon amour et te libérer d'elle ! Nous irons vivre dans la vieille ferme. Les enfants travailleront avec moi et tu pourras écrire ce livre qui sauvera le monde, qui libérera les hommes de la maudite ambition qui les habite !

Simon gémit, remue et la regarde.

SIMON : Mère ! Dépêche-toi ! Allons-y. La paix et le bonheur.

SARA : Oui, chéri. Nous y allons. Viens. Lève-toi. *(Elle se penche et, pour l'aider, lui entoure les épaules de son bras.)*

SIMON, *l'air hébété, comme un petit garçon* : Je suis tombé et me suis cogné la tête, Mère. Ça me fait mal.

SARA : Je vais te soigner à la maison. Viens. *(Elle l'entraîne, en le serrant contre elle.)*

SIMON, *l'air hébété* : Oui, Mère.

SARA, *avec une tendresse possessive* : Oui, je serai ta mère aussi ! Viens !

RIDEAU